







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-TROISIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

TOP SECRET

63: UNF019403

M E L A N G E S
L I T T E R A I R E S.

Mélanges littér. Tome III.

†A

COMMENTAIRE
HISTORIQUE
SUR LES OEUVRES
DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE.

1 7 7 6.

A 2

COMMENTAIRE

HISTORIQUE.

JE tâcherai , dans ces commentaires sur un homme de lettres , de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres , et surtout de ne rien avancer que sur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun usage ni des satires , ni des panégyriques presque innombrables , qui ne seront pas appuyés sur des faits authentiques.

Les uns font naître *François de Voltaire* le 20 février 1694 ; les autres le 20 novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates ; il nous a dit plusieurs fois qu'à sa naissance on désespéra de sa vie , et qu'ayant été ondoyé , la cérémonie de son baptême fut différée plusieurs mois.

Quoique je pense que rien n'est plus insipide que les détails de l'enfance et du collège , cependant je dois dire , d'après ses propres écrits , et d'après la voix publique , qu'à l'âge d'environ douze ans , ayant fait des vers qui paraissaient au-dessus de cet âge , l'abbé de *Châteauneuf* , intime ami de la célèbre *Ninon de l'Enclos* , le mena chez elle ; et que cette fille si singulière lui légua , par son testament , une somme de deux mille francs pour acheter

représentèrent qu'en 1718 ; et encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé et plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, et ne s'embarraffa point que sa pièce réussît ou non : il badinait sur le théâtre, et s'avisa de porter la queue du grand prêtre, dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très-tragique. Madame la maréchale de *Villars*, qui était dans la première loge, demandait quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce ; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans la loge ; et depuis ce temps, il fut attaché à M. le maréchal et à madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée :

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance ;
Mais Vinache a ma confiance ,
Et j'ai donné la préférence ,
Sur le plus grand de nos héros ,
Au plus grand charlatan de France , &c.

Ce fut à *Villars* qu'il fut présenté à M. le duc de *Richelieu*, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare , et ce qui à peine a été connu , c'est que le prince de *Conti* , père de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démonet et de Château-Dauphin , fit pour lui des vers dont voici les derniers :

- » Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe ,
- » Pour son premier projet il fait le choix d'Oedipe ;
- » Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu ,
- » Par un style plus beau cette pièce changée
- » Fit croire des enfers Racine revenu ,
- » Ou que Corneille avait la sienne corrigée.

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Oedipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au prince en plaisantant : Monseigneur , vous ferez un grand poëte ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit : Sommes-nous tous princes ou tous poëtes ? Il me répondit : *Delicta juventutis meæ ne memineras, Domine.*

Il commença la *Henriade* à Saint-Ange chez M. de *Caumartin* intendant des finances , après avoir fait Oedipe et avant que cette pièce fût jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages , il ne comptait pas les pouvoir finir , et qu'il ne savait ni les règles de la tragédie ni celles du poëme épique ; mais qu'il fut faisi

de tout ce que M. de *Caumartin*, très-savant dans l'histoire, lui contait de *Henri IV*, dont ce respectable vieillard était idolâtre ; et qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. (1) Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de *Maisons* son intime ami. On l'impatienta par des objections ; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président *Hénault* l'en retira avec peine. » Souvenez-vous, lui » dit M. *Hénault* dans une de ses lettres, que » c'est moi qui ai sauvé la *Henriade*, et qu'il » m'en a coûté une belle paire de man- » chettes. » Plusieurs copies de ce poëme qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public ; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris et plusieurs savans se déchaînèrent contre lui ; on lui décocha vingt brochures ; on joua la *Henriade* à la foire ; on dit à l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi, qu'il était indécent et même criminel de louer l'amiral de *Coligni* et

(1) M. de *Voltaire* recueillit dès-lors une partie des matériaux qu'il a employés depuis dans l'histoire du Siècle de *Louis XIV*. L'évêque de Blois *Caumartin* avait passé une grande partie de sa vie à s'amuser de ces petites intrigues qui sont pour le commun des courtisans une occupation si grave et si triste. Il en connaissait les plus petits détails, et les racontait avec beaucoup de gaieté. Ce que M. de *Voltaire* a cru devoir imprimer est exact ; mais il s'est bien gardé de dire tout ce qu'il savait.

la reine *Elisabeth*. La cabale fut si forte, qu'on engagea le cardinal de *Bissi*, alors président de l'assemblée du clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné et piqué de ces cabales. Sa vie très-dissipée l'avait empêché de se faire des amis parmi les gens de lettres; il ne savait point opposer intrigue à intrigue; ce qui est, dit-on, absolument nécessaire dans Paris, quand on veut réussir en quelque genre que ce puisse être.

Il donna la tragédie de *Mariamne* en 1722. *Mariamne* était empoisonnée par *Hérode*; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria : *La reine boit*, et la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la *Henriade*, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilège ni protection. Nous avons vu une lettre de sa main écrite à M. *Dumas d'Aiguebierre*, depuis conseiller au parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage :

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle :
Il fut proscrit, persécuté, damné,
Par les dévots et leur douce séquelle :
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher.

Le reste des vers est déchiré : elle finit par ces mots : „ Je n'ai pas le nez tourné à être „ prophète en mon pays. „ Il avait raison. Le roi *George I*, et surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense : ce fut le commencement de sa fortune ; car étant revenu en France en 1728, il mit son argent à une loterie établie par M. *Desforts*, contrôleur-général des finances. On recevait des rentes sur l'hôtel-de-ville pour billet, et on payait les lots argent comptant ; de sorte qu'une société qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'associa avec une compagnie nombreuse et fut heureux. C'est un des associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur ses registres. M. de *Voltaire* lui écrivait : „ Pour „ faire sa fortune dans ce pays-ci, il n'y a „ qu'à lire les arrêts du conseil. Il est rare „ qu'en fait de finances, le ministre ne soit „ forcé à faire des arrangemens dont les par- „ ticuliers profitent. „

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres qui étaient sa passion dominante. Il donna en 1730 son *Brutus* que je regarde comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans même en excepter *Mahomet*. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1732 à la première représentation de *Zaïre*, et quoiqu'on y pleurât

beaucoup , elle fut sur le point d'être sifflée. On la parodia à la comédie italienne , à la foire ; on l'appela la pièce des Enfans-trouvés , *Arlequin au Parnasse*.

Un académicien l'ayant proposé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point , M. de *Boze* déclara que l'auteur de *Brutus* et de *Zaïre* ne pouvait jamais devenir un sujet académique.

Il était lié alors avec l'illustre marquise du *Châtelet*, et ils étudiaient ensemble les principes de *Newton* et les systèmes de *Leibnitz*. Ils se retirèrent plusieurs années à *Cirey en Champagne* ; M. *Kœnig*, grand mathématicien , y vint passer deux ans entiers. M. de *Voltaire* y fit bâtir une galerie , où l'on fit toutes les expériences alors connues sur la lumière et sur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner , le 27 janvier 1736, la tragédie d'*Alzire*, ou des *Américains*, qui eut un grand succès. Il attribua cette réussite à son absence ; il disait : *laudantur ubi non sunt , sed non cruciantur ubi sunt*.

Celui qui se déchaîna le plus contre *Alzire*, fut l'ex-jésuite *Desfontaines*. Cette aventure est assez singulière : ce *Desfontaines* avait travaillé au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon*, et en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à

faire des espèces de journaux pour son compte, il était ce que M. de *Voltaire* appelle un *folliculaire*. Ses mœurs étaient assez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits favoyards, et mis en prison à bicêtre. On commençait à instruire son procès, et on voulait le faire brûler; parce qu'on disait que Paris avait besoin d'un exemple. M. de *Voltaire* employa pour lui la protection de madame la marquise de *Prie*. Nous avons encore une des lettres que *Desfontaines* écrivit à son libérateur : elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'*Argens*, page 228, tome I. (b) „ Je „ n'oublierai jamais les obligations que je „ vous ai : votre bon cœur est encore au-dessus „ de votre esprit : ma vie doit être employée „ à vous marquer ma reconnaissance. Je vous „ conjure d'obtenir encore que la lettre de „ cachet qui m'a tiré de bicêtre, et qui „ m'exile à trente lieues de Paris, soit „ levée, &c. „

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devait employer sa vie. C'est ce que je découvre par une lettre de M. *Thiriot*, du 16 août, tirée du même recueil. Cet abbé *Desfontaines* est celui-là même qui, pour se

(b) Cette lettre est du 31 mai. La date de l'année n'y est pas; mais elle est de 1724.

justifier, disait à M. le comte d'Argenson : *Il faut que je vive* ; et à qui M. le comte d'Argenson répondit : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Ce prêtre ne s'adressait plus à des ramoneurs depuis son aventure de bicêtre. Il élevait de jeunes français dans ses deux métiers de non-conformiste et de folliculaire ; il leur montrait à faire des satires ; il composa avec eux des libelles diffamatoires , intitulés *Voltairemanie* et *Voltaireiana* : c'était un ramas de contes absurdes : on en peut juger par une des lettres de M. le duc de Richelieu , signée de sa main , dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots : *Ce livre est bien ridicule et bien plat. Ce que je trouve d'admirable , c'est que l'on y dit que madame de Richelieu vous avait donné cent louis et un carrosse , avec des circonstances dignes de l'auteur et non pas de vous ; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce temps-là , et que je ne me suis remarié que plus de quinze ans après , &c.* Signé , le duc de RICHELIEU , février 1739.

M. de Voltaire ne se prévalait pas même de tant de témoignages authentiques ; et ils seraient perdus pour sa mémoire , si nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ses papiers.

Je tombe encore sur une lettre du marquis d'Argenson , ministre des affaires étrangères.

C'est un vilain homme que cet abbé Desfontaines ; son ingratitude est encore pire que ses crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger , 7 février 1739.

Voilà les gens à qui M. de Voltaire avait à faire , et qu'il appelait *la canaille de la littérature*. Ils vivent , disait-il , *de brochures et de crimes*.

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe , nommé l'abbé Makarti , qui se disait des nobles Makarti d'Irlande , et qui se disait aussi homme de lettres , lui emprunta une somme assez considérable , et alla avec cet argent se faire mahométan à Constantinople ; sur quoi M. de Voltaire dit : *Makarti n'est allé qu'au Bosphore ; mais Desfontaines s'est réfugié plus loin vers le lac de Sodome. (c)*

Il paraît que les contradictions , les perversités , les calomnies , qu'il essayait à chaque pièce qu'il faisait représenter , ne pouvaient l'arracher à son goût , puisqu'il donna la comédie de l'Enfant-prodigue le 10 octobre 1736 ; mais il ne la donna point sous son nom ; et il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés , MM. Linant et Lamarre , qui vinrent à Cirey où il était avec madame du Châtelet. Il donna Linant pour précepteur au fils de madame du Châtelet ,

(c) Nous avons vu une obligation de 500 livres d'argent prêtée chez Perret , notaire , 1 juillet 1730 ; mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 livres.

qui

qui a été depuis lieutenant-général des armées, et ambassadeur à Vienne et à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand succès. L'auteur écrivit à mademoiselle *Quinault* :

„ Vous savez garder les secrets d'autrui comme
 „ les vôtres. Si l'on m'avait reconnu, la
 „ pièce aurait été sifflée. Les hommes n'aiment
 „ pas qu'on réussisse en deux genres. Je me
 „ suis fait assez d'ennemis par Oedipe et la
 „ *Henriade*. „

Cependant il embrassait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent : il composait les *Elémens* de la philosophie de *Newton*, philosophie qu'alors on ne connaissait presque point en France. Il ne put obtenir un privilège du chancelier d'*Aguesseau*, magistrat d'une science universelle, mais qui, ayant été élevé dans le système cartésien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de *Newton* et de *Locke*, lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à M. *Falkner*, le même auquel il avait dédié *Zaïre* :

„ On croit que les Français aiment la nou-
 „ veauté, mais c'est en fait de cuisine et
 „ de modes; car pour les vérités nouvelles,
 „ elles sont toujours prosrites parmi nous :
 „ ce n'est que quand elles sont vieilles qu'elles
 „ sont bien reçues, &c. „

Pour se délasser des travaux de la physique, il s'amusa à faire le poème de la Pucelle. Nous avons des preuves que cette plaisanterie fut presque composée toute entière à Cirey. Madame du *Châtelet* aimait les vers autant que la géométrie, et s'y connaissait parfaitement. Quoique ce poème ne fût que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la *Henriade*; mais la Pucelle fut indignement violée par des polissons grossiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les seules bonnes éditions sont celles de MM. *Cramer*.

Il fallut quitter Cirey, pour aller solliciter à Bruxelles un procès que la maison du *Châtelet* y soutenait depuis long-temps contre la maison de *Honsbrouk*, procès qui pouvait les ruiner l'une et l'autre. M. de *Voltaire*, conjointement avec M. *Raesfeld*, président de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent trente mille francs, argent de France, qui furent payés à M. le marquis du *Châtelet*.

Le malheureux et célèbre *Rousseau* était alors à Bruxelles. Madame du *Châtelet* ne voulut point le voir; elle savait que *Rousseau* avait fait autrefois une satire contre le baron de *Breteuil* son père, dans le temps qu'il était son domestique; et nous en avons la preuve

dans un papier écrit tout entier de la main de madame du Châtelet.

Les deux poètes se virent, et bientôt concurrent une assez forte aversion l'un pour l'autre. *Rousseau* ayant montré à son antagoniste une ode à la postérité, celui-ci lui dit : Mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse. Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Linant*, dans laquelle il dit : „ *Rousseau* me méprise, „ parce que je néglige quelquefois la rime ; „ et moi je le méprise, parce qu'il ne fait „ que rimer. „ (d)

Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier

(d) Nous observons qu'une lettre d'un sieur de *Médine* à un sieur de *Messe*, du 17 février 1737, prouve assez que le poète *Rousseau* ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici : „ Vous „ allez être étonné du malheur qui m'arrive ; il m'est revenu „ des lettres protestées ; on m'enlève mercredi au soir, & on „ me met en prison : croiriez-vous que ce coquin de *Rousseau*, „ cet indigne, ce monstre, qui depuis six mois n'a bu et „ mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands services, et en nombre, a été la cause qu'on m'a pris ? C'est lui „ qui a irrité contre moi le porteur de lettres ; enfin ce monstre, „ vomit des enfers, achevant de boire avec moi à ma table, „ de me baiser, de m'embrasser, a servi d'espion pour me „ faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a été si noir ; „ je ne puis y penser sans horreur. Si vous saviez tout ce que „ j'ai fait pour lui ! Patience, je compte que notre correspondance n'en sera pas altérée. „

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier *Saurin*, et la sentence et l'arrêt qui bannirent *Rousseau*. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste et si déshonorante.

la haine de *Roufféau*. Ce monarque était poète aussi ; mais il avait tous les talens de sa place et tous ceux qui n'en étaient pas.

Le roi de Prusse *Frédéric - Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe et le plus riche en argent comptant, venait de mourir à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec M. de *Voltaire*, depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père et de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le père était un véritable vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, et à entretenir, à moins de frais qu'il se pouvait, les plus belles troupes de l'Europe.

Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, et jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vite le peu d'argent qu'elle en avait tiré ; et la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation.

Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs et juges ; de façon que, quand un

cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait son habit de juge, et condamnait le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payait pas le roi le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tirait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du roi, ou avait il commis quelque autre faute, il fallait payer une amende; une fille fesait-elle un enfant, il fallait que la mère ou le père, ou les parens donnassent de l'argent au roi pour la façon. Madame la baronne de***, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire, qui possédait sept à huit mille livres de rente, fut accusée d'avoir mis au monde un fujet du roi dans la seconde année de son veuvage; le roi lui écrivit de sa main, que pour sauver son honneur elle envoyât sur le champ trente mille livres à son trésor. Elle fut obligée de les emprunter et fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haie nommé *Luisius*; c'était assurément de tous les ministres des têtes couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme, pour se chauffer, fit couper quelques arbres dans les jardins d'hons-lardik, appartenans pour lors à la maison de Prusse. Il reçut bientôt après des dépêches du roi



son maître , qui lui retenait une année d'appointemens. *Luisius* désespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eût. Un vieux valet vint à son secours et lui sauva malheureusement la vie. M. de *Voltaire* retrouva depuis son excellence à la Haie, et lui fit l'aumône à la porte du palais nommé la vieille - cour ; palais appartenant au roi de Prusse , et où ce pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par *Frédéric-Guillaume*. C'est par ces moyens qu'il parvint, en vingt-huit ans de règne , à entasser dans les caves de son palais de Berlin, environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent massif, dans lesquels l'art ne surpassait pas la matière. Il donna aussi à la reine sa femme, en compte , un cabinet dont les meubles étaient d'or, jusqu'aux pommeaux des pelles et des pincettes, et jusqu'aux cafetières.

Le monarque sortait à pied de ce palais , vêtu d'un méchant habit de drap bleu à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuisses ; et quand il achetait un habit neuf , il faisait servir ses vieux boutons. C'est

dans cet équipage que sa majesté, armée d'une grosse canne de fergent, faisait tous les jours la revue de son régiment de géans. Ce régiment était son goût favori et sa plus grande dépense. Le premier rang de sa compagnie était composé d'hommes dont le plus petit avait sept pieds de haut. Il les faisait acheter au bout de l'Europe et de l'Asie.

L'auteur de la *Henriade* en vit encore quelques-uns à Berlin. Le roi son fils, qui n'aimait les grands-hommes que dans une autre acception de ce mot, avait mis ceux-ci chez la reine sa femme en qualité d'heiduques.

Quand *Frédéric - Guillaume* avait fait sa revue, il allait se promener par la ville. Tout le monde s'enfuyait au plus vite. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son temps dans la rue : *Va-t-en chez toi, gueuse ; une honnête femme doit être dans son ménage ;* et il accompagnait cette remontrance, ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de graces, de politesse, et d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, et qui faisait de

la musique et des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu ; le prince jouait-il de la flûte, le père cassait la flûte ; et quelquefois traitait son altesse royale comme il traitait les femmes et les prédicans à la parade.

Le prince lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier-général, ou d'un marchand anglais : il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* et *Keit*, devaient l'accompagner ; *Kat* était le fils unique d'un brave officier-général ; *Keit* était gendre de cette même baronne de****, à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour et l'heure étaient déterminés, le père fut informé de tout ; on arrêta en même temps le prince et ses deux compagnons de voyage.

Le roi crut d'abord que la princesse *Guillemine* sa sœur, qui a depuis épousé le prince margrave de *Bareith*, était du complot ; et comme il était expéditif en fait de justice, il la jeta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine-mère qui se
trouva

trouva à cette expédition , dans le temps que *Guillelmine* sa fille allait faire le faut , la retint à peine par ses jupes ; il resta à la princesse une contusion au - dessous du teton gauche , qu'elle a conservée toute sa vie , comme une marque des sentimens paternels.

Le prince fut enfermé à Custrin dans une espèce de cachot.

Il y était depuis quelques semaines , lorsqu'un jour un vieil officier , suivi de quelques grenadiers , entra dans la chambre , fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier , toujours pleurant , le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre , et qui lui tinrent la tête , tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat* , sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Kat* et s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle.

Quant à *Keit* , l'autre confident , il s'enfuit en Hollande ; le roi dépêcha des soldats pour le prendre. Il ne fut manqué que d'une minute , et s'embarqua pour le Portugal , où il demeura jusqu'à la mort du clément *Frédéric-Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait qu'il avait trois autres garçons ,

dont aucun ne fefait des vers , et que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort , comme l'avait été le czarovitz fils aîné du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines et humaines , qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager ; mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tout cas son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur *Charles VI*, qui prétendait que le prince royal , comme prince de l'Empire , ne pouvait être jugé à mort que dans une diète , envoya le comte de *Sekendorf* au père , pour lui faire les plus sérieuses remontrances.

Au bout de dix-huit mois , les sollicitations de l'empereur et les larmes de la reine de Prusse obtinrent la liberté du prince héréditaire , qui se mit à faire des vers et de la musique plus que jamais. Il lisait *Leibnitz* et même *Wolf* , qu'il appelait un compilateur de fatras ; et il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les sciences à la fois.

Ce prince voulut à son avènement à la couronne visiter toutes les frontières de ses Etats. Son désir de voir les troupes françaises , et d'aller incognito à Strasbourg et à Paris , lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg ;

sous le nom de comte du *Four* ; mais ayant été reconnu par un soldat qui avait servi dans les armées de son père , il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conservé dans son porte-feuille une lettre en prose et en vers , dans le goût de *Chapelle* , écrite par ce prince sur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue et de la poésie française , celle de la musique italienne , de la philosophie , et de l'histoire , avaient fait sa consolation dans les chagrins qu'il avait essuyés pendant sa jeunesse. Cette lettre est un monument singulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles : elle est écrite avec grace et légèreté ; en voici quelques morceaux.

„ Je viens de faire un voyage entremêlé
„ d'aventures singulières , quelquefois fâ-
„ cheuses , et souvent plaisantes. Vous savez
„ que j'étais parti pour Bruxelles , afin de
„ revoir une sœur que j'aime autant que je
„ l'estime. Chemin faisant , *Algaroti* et moi ,
„ nous consultions la carte géographique pour
„ régler notre retour par Vésel. Strasbourg ne
„ nous détournait pas beaucoup ; mais nous
„ choisîmes cette route par préférence : l'inco-
„ gnito fut résolu ; enfin tout arrangé et con-
„ certé au mieux , nous crûmes aller en trois
„ jours à Strasbourg.

- „ Mais le ciel, qui de tout dispose,
„ Régla différemment la chose.
„ Avec des coursiers efflanqués,
„ En droite ligne issus de Rossinante,
„ Des payfans en postillons masqués,
„ Nos carrosses cent fois dans la route accrochés,
„ Nous allions gravement d'une allure indolente. „

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de composer un ouvrage bien sérieux et plus digne d'un grand prince : c'était la réfutation de *Machiavel*. Il l'avait envoyé à M. de *Voltaire* pour le faire imprimer ; il lui donna rendez-vous dans un petit château, appelé Meuse, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : „ Sire, si j'avais été *Machiavel*, et „ si j'avais eu quelque accès auprès d'un jeune „ roi, la première chose que j'aurais faite, „ aurait été de lui conseiller d'écrire contre „ moi. „ Depuis ce temps, les bontés du monarque prussien redoublèrent pour l'homme de lettres français, qui alla lui faire sa cour à Berlin sur la fin de 1740, avant que le roi se préparât à entrer en Silésie.

Alors le cardinal de *Fleuri* lui prodigua les cajoleries les plus flatteuses, dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe. Voici sur cette matière une anecdote bien

singulière , et qui pourrait jeter un grand jour sur l'histoire de ce siècle. Le cardinal écrivit à M. de *Voltaire* , le 14 novembre 1740, une grande lettre ostensible dont j'ai copie ; on y trouve ces propres mots :

„ La corruption est si générale , et la bonne
„ foi est si indécemment bannie de tous les
„ cœurs dans ce malheureux siècle , que si on
„ ne se tenait pas bien ferme dans les motifs
„ supérieurs qui nous obligent à ne point nous
„ en départir , on ferait quelquefois tenté d'y
„ manquer dans de certaines occasions. Mais
„ le roi mon maître fait voir du moins qu'il
„ ne se croit point en droit d'avoir de cette
„ espèce de représailles ; et , dans le moment
„ de la mort de l'empereur , il assura M. le
„ prince de *Lichtensthein* qu'il garderait fidèle-
„ ment tous ses engagements. „

Ce n'est point à moi d'examiner comment , après une telle lettre , on put , en 1741 , entreprendre de dépouiller la fille et l'héritière de l'empereur *Charles VI*. Ou le cardinal de *Fleuri* changea d'avis , ou cette guerre se fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique , à laquelle je suis absolument étranger ; mais en qualité de littérateur , je ne puis dissimuler ma surprise de voir un homme de cour et un académicien dire *qu'on se tient ferme dans des motifs qui obligent à ne se point*

départir de ces motifs ; qu'on serait tenté de manquer à ces motifs , et qu'on est en droit d'avoir de ces espèces de représailles. Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en soit , je vois très-clairement que mon auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique ; puisque , de retour à Bruxelles , il ne s'occupa que de ses chères belles-lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet , et alla bientôt après avec madame du Châtelet faire jouer cette pièce à Lille , où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le sieur Lanoue , auteur et comédien. La fameuse demoiselle Clairon y jouait , et montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis , nièce de l'auteur , femme d'un commissaire ordonnateur des guerres , ancien capitaine au régiment de Champagne , tenait un assez grand état dans Lille , qui était du département de son mari. Madame du Châtelet logea chez elle ; je fus témoin de toutes ces fêtes ; Mahomet fut très-bien joué.

Dans un entre acte , on apporta à l'auteur une lettre du roi de Prusse , qui lui apprenait la victoire de Molvitz ; il la lut à l'assemblée ; on battit des mains : *Vous verrez* , dit-il , *que cette pièce de Molvitz fera réussir la mienne.*

Elle fut représentée à Paris le 19 août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que

jamais à quel excès se peut porter la jalousie des gens de lettres , surtout en fait de théâtre. L'abbé *Desfontaines* et un nommé *Bonneval* , que M. de *Voltaire* avait secouru dans ses besoins , ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet , la déférèrent , comme une pièce contre la religion chrétienne , au procureur-général. La chose alla si loin que le cardinal de *Fleuri* conseilla à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi ; mais l'auteur la fit imprimer , et la dédia au pape *Benoît XIV*, *Lambertini* , qui avait déjà beaucoup de bonté pour lui. Il avait été recommandé à ce pape par le cardinal *Passionei* , homme de lettres célèbre , avec lequel il était depuis long-temps en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce pape à M. de *Voltaire*. Sa sainteté voulut l'attirer à Rome ; et il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette ville qu'il appelait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que long-temps après , par le crédit de madame *Denis* , malgré *Crébillon* , alors approbateur des pièces de théâtre , sous les ordres du lieutenant de police. On fut obligé de prendre M. d'*Alembert* pour approbateur. Cette manœuvre de *Crébillon* parut assez mal-honnête à la bonne compagnie. La pièce est restée en possession du théâtre , dans le temps même où ce spectacle

a été le plus négligé. L'auteur avouait qu'il se repentait d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand-homme ne le fut ;
" mais si je n'en avais fait qu'un héros politique , écrit-il à un de ses amis , la pièce
" était sifflée. Il faut dans une tragédie de
" grandes passions et de grands crimes. Au
" reste , dit-il quelques lignes après , le *genus*
" *implacabile vatum* me persécute plus que
" l'on ne persécuta *Mahomet* à la Mecque.
" On parle de la jalousie et des manœuvres
" qui troublent les cours , il y en a plus
" chez les gens de lettres. "

Après toutes ces tracasseries , MM. de Réaumur et de Mairan lui conseillèrent de renoncer à la poésie qui n'attirait que de l'envie et des chagrins , de se donner tout entier à la physique , et de demander une place à l'académie des sciences , comme il en avait une à la société royale de Londres , et à l'institut de Bologne. Mais M. de Formont son ami , homme de lettres infiniment aimable , lui ayant écrit une lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent , voici ce qu'il lui répondit :

A mon très-cher ami Formont ,
Demeurant sur le double mont ,
Au-dessus de Vincent Voiture ,
Vers la taverne où Bachaumont

Buvait et chantait sans mesure ,
Où le plaisir et la raison
Ramenaient le temps d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie ,
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie ,
Au pays où règne Thalie ,
Et le cothurne et les sifflets.

Mon ami , je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain.

Vous le voulez ; je cède enfin
A ce conseil , à mon destin :

Je vais de folie en folie ,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin ,
Au gras prieur d'une abbaye ,
Au courtifan , au citadin :

Ou bien , si vous voulez encore ,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va fucer les pleurs de l'aurore ,
Ou sur l'absinthe ou sur le thim ;
Toujours travaille et toujours cause ,
Et vous pétrit son miel divin
Des gratte-cus et de la rose.

Et aussitôt il travailla à sa Mérope. La tragédie de Mérope , première pièce profane qui

réussit sans le secours d'une passion amoureuse, et qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait, fut représentée le 26 février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de singulier sur cette tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 avril suivant, à son ami M. d'Aiguebierre qui était à Toulouse.

„ La *Mérope* n'est pas encore imprimée :
„ je doute qu'elle réussisse à la lecture autant
„ qu'à la représentation. Ce n'est point moi
„ qui ai fait la pièce ; c'est mademoiselle
„ *Dumesnil*. Que dites-vous d'une actrice qui
„ fait pleurer pendant trois actes de suite ?
„ le public a pris un peu le change : il a
„ mis sur mon compte une partie du plaisir
„ extrême que lui ont fait les acteurs. La
„ séduction a été au point que le parterre a
„ demandé à grand cris à me voir. On m'est
„ venu prendre dans une cache où je m'étais
„ tapi ; on m'a mené de force dans la loge (e)
„ de madame la maréchale de *Villars*, où était
„ sa belle-fille. Le parterre était fou : il a crié à
„ la duchesse de *Villars* de me baiser ; et il a
„ tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en
„ passer par-là, par l'ordre de sa belle-mère.

(e) C'est de-là qu'est venu la mode ridicule de crier l'auteur, l'auteur, quand une pièce bonne ou mauvaise réussit à la première représentation.

„ J'ai été baissé publiquement, comme *Alain*
„ *Chartier* par la princesse *Marguerite* d'Ecosse ;
„ mais il dormait et j'étais fort éveillé. Cette
„ faveur populaire, qui probablement passera
„ bientôt, m'a un peu consolé de la petite
„ persécution de *Boyer*, ancien évêque de
„ Mirepoix, toujours plus théatin qu'évêque.
„ L'académie, le roi et le public, m'avaient
„ désigné pour succéder au cardinal de *Fleuri*
„ parmi les quarante. *Boyer* n'a pas voulu ; et
„ il a trouvé à la fin, après deux mois et demi,
„ un prélat pour remplir la place d'un prélat,
„ selon les canons de l'Eglise. (f) Je n'ai pas
„ l'honneur d'être prêtre ; je crois qu'il
„ convient à un profane comme moi de
„ renoncer à l'académie.

„ Les lettres ne sont pas extrêmement favo-
„ risées. Le théatin m'a dit que l'éloquence
„ expirait ; qu'il avait en vain voulu la res-
„ susciter par ses sermons ; que personne ne
„ l'avait *secondé*. Il voulait dire, *écouté*.

„ On vient de mettre à la bastille l'abbé
„ *Lenglet*, pour avoir publié des mémoires
„ déjà très-connus, qui servent de supplément
„ à l'histoire de notre célèbre de *Thou*. L'infatigable et malheureux *Lenglet* rendait un

(f) Je trouve une lettre, du 3 mars 1743, de M. l'archevêque de Narbonne, qui se déteste en faveur de M. de Voltaire.

„ signalé service aux bons citoyens et aux
 „ amateurs des recherches historiques. Il mé-
 „ ritait des récompenses ; on l'emprisonne cruel-
 „ lement à l'âge de soixante-huit ans. Cela est
 „ tyrannique.

Infero nunc , Melibæe , pios ; pone ordine vites.

„ Madame du Châtelet vous fait ses compli-
 „ mens. Elle marie sa fille à M. le duc de
 „ Monténéro , napolitain au grand nez , à la
 „ taille courte , à la face maigre et noire , à la
 „ poitrine enfoncée. Il est ici , et va nous
 „ enlever une française aux joues rebondies.
Vale et me ama. VOLTAIRE.

Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier 1743 , âgé de quatre-vingt-dix ans ; jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère , et jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps.

Il commença sa fortune à l'âge de soixante et treize ans , par être roi de France , et le fut jusqu'à sa mort sans contradiction. Affectant toujours la plus grande modestie , n'accumulant aucun bien , n'ayant aucun faste , et se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin et aimable , plutôt que d'un génie , et passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

M. de *Voltaire* l'avait beaucoup vu chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de *Fréjus*, dont il s'était toujours intitulé évêque par l'indignation divine, comme on lisait dans quelques-unes de ses lettres. *Fréjus* était une très-laide femme qu'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi* qui ne savait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant de la maréchale sa femme, le fit nommer par *Louis XIV*, précepteur de *Louis XV*; de précepteur il devint premier ministre, et ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal son bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un assez bon homme; mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que l'auteur de *Mahomet* eût sa place à l'académie française; on demanda au souper du roi, qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal à l'académie; le roi répondit que ce serait *Voltaire*. Sa maîtresse, la duchesse de *Châteauroux*, le voulait; mais un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, et depuis évêque de *Mirepoix*, nommé *Boyer*, se chargea, par principe de conscience, de seconder la haine des ennemis de M. de *Voltaire*. Ce

Boyer avait la feuille des bénéfices. Le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique ; il représenta que c'était offenser DIEU, qu'un profane comme M. de *Voltaire* succédât à un cardinal.

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse, et M. de *Voltaire* n'eut point cette place dont il ne se souciait guère. Il aimait à se rappeler cette aventure, qui fait voir les petitesse de ceux qu'on appelle grands, et qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal, que dans ses deux dernières années ; la maison d'Autriche renaissait de sa cendre ; la France était pressée par elle et par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autre ressource que dans le roi de Prusse, qui nous avait entraînés dans la guerre, et qui nous avait abandonnés.

On imagina d'envoyer secrètement M. de *Voltaire* chez ce monarque pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne serait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui, après avoir tombé sur nous ; et s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer la Silésie. Cette idée était tombée

dans la tête de M. de *Richelieu* et de madame de *Château-roux*. Le roi l'adopta ; et M. *Amelot*, ministre des affaires étrangères, fut chargé de presser le départ de M. de *Voltaire*, et des détails de la correspondance. Il fallait un prétexte ; on prit celui de cette querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le roi approuva cet expédient ; M. de *Voltaire* écrivit au roi de Prusse, qu'il ne pouvait plus tenir aux persécutions de ce théatin, et qu'il allait se réfugier auprès d'un roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours *l'anc. évêq. de Mirepoix* en abrégé, et que son écriture était assez incorrecte ; on lisait *l'ane évêque de Mirepoix* au lieu de *l'ancien*. Ce fut un sujet de plaifanterie, et jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Prusse qui n'y allait pas de main-morte, quand il fallait frapper sur les moines et sur les prélats de cour, répondit avec un déluge de railleries sur *l'ane de Mirepoix*, et pressa M. de *Voltaire* de venir.

M. de *Voltaire* eut grand soin de faire lire ses lettres et les réponses ; l'évêque en fut informé, il alla se plaindre à *Louis XV* de ce que M. de *Voltaire* le faisait, disait-il, *passer pour un sot dans les cours étrangères*. Le roi lui répondit que c'était une chose dont on était convenu, et qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.

Ce qu'il y eut de plus singulier , c'est qu'il fallut mettre madame du *Châtelet* de la confiance ; elle ne voulut point , à quelque prix que ce fût , que M. de *Voltaire* la quittât pour le roi de Prusse ; elle ne trouvait rien de si lâche et de si abominable dans le monde , que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint , pour l'apaiser , qu'elle entrerait dans le mystère , et que les lettres passeraient par ses mains.

M. de *Voltaire* s'arrêta quelque temps en Hollande , pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses Etats pour faire des revues. Ce séjour à la Haie ne fut pas inutile. M. de *Voltaire* logeait dans le palais de la vieille cour , qui appartenait alors au roi de Prusse , par ses partages avec la maison d'Orange. Son envoyé , le jeune comte de *Podcoils* , amoureux et aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat , attrapait , par les bontés de cette dame , des copies des résolutions secrètes de leurs hautes puissances très-mal intentionnées contre nous ; M. de *Voltaire* envoyait ces copies à la cour , et ce service était très-agréable.

Quand il arriva à Berlin , le roi le logea chez lui , comme il avait fait dans ses précédens voyages. Il menait à *Potsdam* la vie qu'il

à toujours menée depuis son avènement au trône ; cette vie mérite quelques petits détails. Il se levait à cinq heures du matin en été , et à six en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever ; quelles étaient les grandes et les petites entrées ; quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier , de son grand-chambellan , de son premier gentil-homme de la chambre , de ses huissiers ; je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu , l'habiller et le raser , encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle ; une riche balustrade d'argent , ornée de petits amours très-bien sculptés , semblait former l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux , mais derrière les rideaux était , au lieu de lit , une bibliothèque ; et quant au lit du roi , c'était un grabat de fangle avec un matelas , caché par un paravent. *Marc-Aurèle* et *Julien* , ses deux apôtres , et les plus grands-hommes du stoïcisme , n'étaient pas plus mal couchés.

Quand sa majesté était habillée et bottée , son premier ministre arrivait avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de *Federsdoff* , soldat devenu valet-de-chambre et favori , et qui avait autrefois servi le roi dans le château de Custrin ;

les secrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait. Le roi faisait mettre les réponses à la marge en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secrétaires d'Etat, les ministres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en botte faisait, dans son jardin, la revue de son régiment des gardes, et à la même heure tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces. Les princes ses frères, les officiers-généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, et où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas il se retirait seul dans son cabinet, et faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé *Darget*, ci-devant secrétaire de *Valori* envoyé de France, qui faisait la lecture; un petit concert commençait à sept heures; le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur

artiste. Les concertans exécutaient souvent de ses compositions , car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât , et il n'eût pas effuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas*, d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

Jamais on ne parla , en aucun lieu du monde, avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes ; et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris que dans les soupers du roi de Prusse. DIEU était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres ; en un mot , *Frédéric* vivait sans cour, sans conseil , et sans culte.*

Quelques juges de provinces voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre paysan , accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le roi n'eût confirmé la sentence : loi très-humaine qui se pratique en Angleterre et dans d'autres pays. *Frédéric* écrivit au bas de la sentence , qu'il donnait dans ses Etats liberté de conscience et de

Un prêtre d'auprès de Stetin , très-scandalisé de cette indulgence , glissa dans un sermon sur *Hérode*, quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître ; il fit venir ce ministre de

village à Potsdam en le citant au confistoire , quoiqu'il n'y eût à sa cour pas plus de confistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené ; le roi prit une robe et un rabat de prédicant ; d'*Argens* , l'auteur des lettres juives , et un baron de *Polnitz* , qui avait changé trois ou quatre fois de religion , se revêtirent du même habit : on mit un tome du dictionnaire de *Bayle* sur une table , en guise d'évangile , et le coupable fut introduit par deux grenadiers , devant ces trois ministres du Seigneur. Mon frère , lui dit le roi , je vous demande au nom de DIEU sur quel *Hérode* vous avez prêché ? Sur *Hérode* qui fit tuer tous les petits enfans , répondit le bon homme. Je vous demande , ajouta le roi , si c'était *Hérode* premier du nom ; car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne fut que répondre. Comment , dit le roi , vous osez prêcher sur un *Hérode* , et vous ignorez quelle était sa famille ! vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons pour cette fois ; mais sachez que nous vous excommunierons , si jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra la sentence et son pardon ; on signa trois noms ridicules inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin , ajouta le roi ; nous demanderons grace pour vous à nos frères , ne manquez pas de nous venir

parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres ; on se moqua de lui.

Frédéric gouvernait l'Eglise aussi despotiquement que l'Etat ; c'était lui qui prononçait les divorces , quand un mari et une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien testament , au sujet d'un de ces divorces. *Moïse* , lui dit-il , menait ses Juifs comme il le voulait , et moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous les goûts ; sa table , et celle de ses officiers et de ses domestiques étaient réglées à trente-trois écus par jour , indépendamment du vin ; et au lieu que chez les autres rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense , c'était son valet-de-chambre *Federzdoff* qui était à la fois son grand-maître d'hôtel , son grand-échançon , et son grand-pannetier.

Cependant quand il allait à Berlin , il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil : c'était un très-beau spectacle pour les hommes vains , c'est-à-dire pour presque tout le monde , de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire , servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe , et trente-deux pages et autant de jeunes heiduques , superbement parés , portant de grands plats d'or massif.

Les grands-officiers paraissaient alors ; mais hors de-là on ne les connaissait point.

On allait après dîner à l'opéra dans cette grande salle de trois cents pieds de long , qu'un de ses chambellans , nommé *Knobertof* , avait bâtie sans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danseurs étaient à ses gages ; la *Barbarini* dansait alors sur son théâtre ; c'est elle qui depuis épousa le fils de son chancelier. Le roi avait fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats , qui l'amènèrent par Vienne même jusqu'à Berlin. Il lui donnait trente-deux mille livres d'appointement. Son poète italien , à qui il faisait mettre les opéra en vers , dont lui-même faisait toujours le plan , n'avait que douze cents livres de gages. En un mot, la *Barbarini* touchait à elle seule plus que trois ministres d'Etat ensemble. Pour le poète italien , il se paya un jour par ses mains ; il découvrit dans une chapelle du premier roi de Prusse , de vieux galons dont elle était ornée. Le roi , qui jamais ne fréquenta de chapelles , dit qu'il ne perdait rien. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire ; il y avait dans les prisons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté , haut de six pieds , que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille ; on lui avait promis une place de chambellan , et on lui en donna une de soldat. Ce pauvre

homme déferta bientôt avec quelques-uns de ses camarades. Il fut saisi et ramené devant le feu roi auquel il eut la naïveté de dire *qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui*. On lui coupa pour réponse le nez et les oreilles; il passa par les baguettes trente-six fois, après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore, quand M. de *Valori* envoyé de France, pressa M. de *Voltaire* de demander sa grace au très-clément fils du très-dur *Frédéric-Guillaume*.

Sa majesté se plaisait à dire que c'était pour M. de *Voltaire* qu'il faisait jouer la *clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célèbre *Metastasio*, mis en musique par le roi lui-même, aidé de son compositeur. M. de *Voltaire* prit son temps pour recommander à ses bontés ce pauvre franc-comtois, sans oreilles et sans nez, et lui détacha cette semonce :

Génie universel, ame sensible et ferme ,
 Quoi ! lorsque vous régnez il est des malheureux !
 Aux tourmens d'un coupable il vous faut mettre un terme,
 Et n'en mettre jamais à vos soins généreux.

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
 Filles du Repentir, maîtresses des grands cœurs,
 S'étonner d'arroser de larmes impuissantes,
 Les mains qui de la terre ont dû sécher les pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?
Pour achever la fête , égalez sa clémence ,
Et l'imitiez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte ; mais on a le privilège de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adoucissement ; et même plusieurs mois après , il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agissait , dans une maison de charité.

Au milieu des fêtes , des opéra , des soupers , la négociation secrète avançait ; le roi trouvait bon que M. de *Voltaire* lui parlât de tout ; et il entremêlait souvent des questions sur la France et sur l'Autriche , à propos de l'*Enéide* et de *Tite-Live*. La conversation s'animait quelquefois : le roi s'échauffait , et disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix , il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. M. de *Voltaire* envoyait de sa chambre à l'appartement du roi ses réflexions sur un papier à mi-marge ; le roi répondait sur une colonne à ces hardiesses. M. de *Voltaire* a encore ce papier où il disait au roi : Doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ? Voici la réponse en marge.

Ils feront reçus biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette

Cette négociation d'une espèce nouvelle , finit par un discours que le roi tint à M. de *Voltaire*, dans un de ses mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas ; celui de Prusse disait : *George est l'oncle de Frédéric ; mais George ne l'est pas du roi de Prusse.* Enfin il dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre , et je marche.* M. de *Voltaire* n'en voulait pas davantage ; il retourna vite à la cour de France rendre compte de son voyage. Il donna au ministère français l'espérance qu'on lui avait donnée à Berlin ; elle ne fut point trompeuse ; et, le printemps suivant, le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Voici quelle fut la récompense de ce service. La duchesse de *Château-roux* fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chasser M. *Amelot*, parce qu'il était bègue, et que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus ce ministre, parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas*. Il fut renvoyé au bout de huit jours, et M. de *Voltaire* fut enveloppé dans sa disgrâce.

Le fameux comte de *Bonneval* devenu bacha turc, et qu'il avait vu autrefois chez le grand,

prieur de *Vendôme*, lui écrivait alors de Constantinople, et fut en correspondance avec lui pendant quelque temps. On n'a trouvé de ce commerce épistolaire qu'un seul fragment que nous transcrivons.

„ Aucun saint, avant moi, n'avait été
„ livré à la discrétion du prince *Eugène*. Je
„ sentais qu'il y avait une espèce de ridicule
„ à me faire circoncire; mais on m'assura
„ bientôt qu'on m'épargnerait cette opéra-
„ tion en faveur de mon âge. Le ridicule de
„ changer de religion ne laissait pas encore
„ de m'arrêter : il est vrai que j'ai toujours
„ pensé qu'il est fort indifférent à DIEU qu'on
„ soit musulman, ou chrétien, ou juif, ou
„ guèbre : j'ai toujours eu sur ce point l'opi-
„ nion du duc d'*Orléans* régent, des ducs de
„ *Vendôme*, de mon cher marquis de *la Fare*,
„ de l'abbé de *Chaulieu*, et de tous les hon-
„ nêtes gens avec qui j'ai passé ma vie. Je
„ savais bien que le prince *Eugène* pensait
„ comme moi, et qu'il en aurait fait autant
„ en ma place; enfin il fallait perdre ma
„ tête, ou la couvrir d'un turban. Je confiai
„ ma perplexité à *Lamira* qui était mon domes-
„ tique, mon interprète, et que vous avez
„ vu depuis en France avec *Saïd Effendi* : il
„ m'amena un iman qui était plus instruit que
„ les Turcs ne le sont d'ordinaire. *Lamira* me

„ présenta à lui, comme un catéchumène fort
„ irrésolu. Voici ce que ce bon prêtre lui
„ dicta en ma présence ; *Lamira* le traduisit
„ en français : je le conserverai toute ma vie.

„ Notre religion est incontestablement la
„ plus ancienne et la plus pure de l'univers
„ connu ; c'est celle d'*Abraham* sans aucun
„ mélange ; et c'est ce qui est confirmé dans
„ notre saint livre , où il est dit : *Abraham*
„ *était fidèle ; il n'était ni juif , ni chrétien , ni*
„ *idolâtre*. Nous ne croyons qu'un seul DIEU
„ comme lui ; nous sommes circoncis comme
„ lui , et nous ne regardons la Mecque comme
„ une ville sainte , que parce qu'elle l'était
„ du temps même d'*Ismaël* fils d'*Abraham*.

„ DIEU a certainement répandu ses béné-
„ dictions sur la race d'*Ismaël* , puisque sa
„ religion est étendue dans presque toute
„ l'Asie et dans presque toute l'Afrique , et
„ que la race d'*Isaac* n'y a pas pu seulement
„ conserver un pouce de terrain.

„ Il est vrai que notre religion est peut-être
„ un peu mortifiante pour les sens ; *Mahomet*
„ a réprimé la licence que se donnaient tous
„ les princes de l'Asie , d'avoir un nombre
„ indéterminé d'épouses. Les princes de la
„ secte abominable des Juifs avaient poussé
„ cette licence plus loin que les autres :
„ *David* avait dix-huit femmes ; *Salomon* ,

„ selon les Juifs, en avait jusqu'à sept cents ;
 „ notre prophète réduisit le nombre à quatre.
 : „ Il a défendu le vin et les liqueurs fortes,
 „ parce qu'elles dérangent l'ame et le corps,
 „ qu'elles causent des maladies, des que-
 „ relles, et qu'il est bien plus aisé de s'abstenir
 „ tout-à-fait que de se contenir.

„ Ce qui rend surtout notre religion sainte
 „ et admirable, c'est qu'elle est la seule où
 „ l'aumône soit de droit étroit. Les autres
 „ religions conseillent d'être charitables ;
 „ mais pour nous, nous l'ordonnons expres-
 „ sément sous peine de damnation éternelle.

„ Notre religion est aussi la seule qui dé-
 „ fende les jeux de hasard sous les mêmes
 „ peines ; et c'est ce qui prouve bien la pro-
 „ fonde sagesse de *Mahomet*. Il savait que le
 „ jeu rend les hommes incapables de travail,
 „ et qu'il transforme trop souvent la société
 „ en un assemblage de dupes et de fripons, &c.

*Il y a ici plusieurs lignes si blasphématoires ,
 que nous n'osons les copier. On peut les passer à
 un turc ; mais une main chrétienne ne peut les
 transcrire.*

„ Si donc ce chrétien ci-présent veut
 „ abjurer sa secte idolâtre, et embrasser celle
 „ des victorieux musulmans, il n'a qu'à pro-
 „ noncer devant moi notre sainte formule, et
 „ faire les prières et les ablutions prescrites.

” *Lamira* m’ayant lu cet écrit me dit :
” Monsieur le comte , ces Turcs ne sont pas
” si fots qu’on le dit à Vienne , à Rome , et
” à Paris. Je lui répondis que je sentais
” un mouvement de grace turque intérieure,
” et que ce mouvement consistait dans la
” ferme espérance de donner sur les oreilles
” au prince *Eugène* , quand je commanderais
” quelques bataillons turcs.

” Je prononçai mot à mot , d’après l’iman ,
” la formule : *Alla , illa , allah Mohammed*
” *refoul allah*. Ensuite on me fit dire la prière
” qui commence par ces mots : *Benamyezdam*
” *Bakshaëier dadar* , au nom de DIEU clément et miséricordieux , &c.

” Cette cérémonie se fit en présence de
” deux musulmans qui allèrent sur le champ
” en rendre compte au bacha de Bosnie.
” Pendant qu’ils fesaient leur message , je
” me fis raser la tête , et l’iman me la couvrit d’un turban , &c.

Je pourrais joindre à ce fragment curieux quelques chansons du comte bacha ; mais quoique ces couplets soient fort gais , ils ne sont pas si intéressans que sa prose.

Je n’aurai rien à dire de l’année 1744 , sinon que mon auteur fut admis dans presque toutes les académies de l’Europe ; et ce qui est singulier , dans celle de *la Grusca*. Il avait

fait une étude sérieuse de la langue italienne, témoin une lettre de l'éloquent cardinal *Passionei*, qui commence par ces mots :

„ J'ai lu et relu, toujours avec un nouveau
 „ plaisir, votre lettre italienne belle et savante.
 „ Il est difficile de concevoir comment un
 „ homme qui possède à fond d'autres langues,
 „ a pu atteindre à la perfection de celle-ci.
 „
 „
 „ La remarque qui est dans votre lettre sur les
 „ erreurs des plus grands hommes, vient fort
 „ à propos ; car le soleil a ses taches et ses
 „ éclipses ; celles-ci sont observées dans le
 „ dernier des almanachs ; &, comme vous le
 „ pensez très-bien, les censeurs trop sévères
 „ ont souvent besoin que nous ayons pour
 „ eux plus d'indulgence que pour ceux
 „ qu'ils reprennent. *Homère, Virgile, le Tasse,*
 „ et plusieurs autres, perdront peu sur une
 „ petite et légère faute qui est couverte par
 „ mille beautés ; mais les *Zoïles* seront tou-
 „ jours ridicules, et ne sauront pas distinguer
 „ les perles du fumier d'*Ennius*, &c. „

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français presque aussi bien qu'en italien, et pensait très-judicieusement. Nos *Zoïles* ne lui échappaient pas.

Il arriva, cette même année, que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz; on prit ce temps pour perdre madame de *Château-roux*. L'évêque de Soissons *Fitz-James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, et lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse, la duchesse de *Lauraguais* sa sœur, et leurs amis. Les deux sœurs partirent, chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le surnom de *bien-aimé* : un polisson nommé *Vadé* imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta bien, il ne voulut être que le bien-aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son ministère. Elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut, en peu de jours, des suites de la rage que sa démission lui avait causée : elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la demoiselle *Poiffon*, fille d'une femme entretenue et d'un paysan de la Ferté-sous-Jouarre, qui avait amassé quelque chose à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque

malversation. On avait marié sa fille au sous-fermier *le Normand*, seigneur d'*Etiole*, neveu du fermier-général *le Normand de Tournhem*, qui entretenait sa mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de graces et de talens, née avec du bon sens et un bon cœur. M. de *Voltaire* la connaissait assez. Il fut même le confident de son amour. Elle lui avoua qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du roi, et qu'elle s'était senti une violente inclination pour lui, sans la trop démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans sa situation, était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le roi dans la forêt de Senar. *Tournhem*, l'amant de sa mère, avait une maison de campagne dans le voisinage. On promenait madame d'*Etiole* dans une jolie calèche. Le roi la remarquait et lui envoyait souvent des chevreuils. La mère ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que madame de *Château-roux*; et le bon-homme *Tournhem* s'écriait souvent : Il faut avouer que la fille de madame *Poiffon* est un morceau de roi. Enfin, quand elle eut tenu le roi entre ses bras, elle disait qu'elle croyait fermement à la destinée, et elle avait raison. M. de *Voltaire* passa quelques mois avec elle à *Etiole*, pendant que le roi faisait la campagne de 1746.

Cela valut à M. de *Voltaire* des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à ses ouvrages, ni à ses services. Il fut jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie; il fut nommé historiographe de France.

Il conclut que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes.

Lorsque M. de *Voltaire* obtint ce brevet d'historiographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*, il était déjà connu par son Histoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette histoire fut principalement composée en Angleterre à la campagne, avec M. *Fabrice*, chambellan de *George I*, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, qui avait résidé sept ans auprès de *Charles XII*, après la journée de Pultava.

C'est ainsi que la *Henriade* avait été commencée à Saint-Ange, d'après les conversations avec M. de *Caumartin*.

Cette histoire fut très-louée pour le style, et très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques et les incrédules cessèrent, lorsque le roi *Stanislas* envoya à l'auteur, par M. le comte de *Tressan*, lieutenant-général, une attestation authentique conçue en ces termes : " M. de *Voltaire* n'a oublié ni déplacé
" aucun fait, aucune circonstance ; tout est

» vrai , tout est dans son ordre. Il a parlé sur
» la Pologne , et sur tous les événemens qui
» sont arrivés , comme s'il avait été témoin
» oculaire. Fait à Commerci , le 11 juillet
» 1759. »

Dès qu'il eut un de ces titres d'historiographe , il ne voulut pas que ce titre fût vain , et qu'on dit de lui ce qu'un commis du trésor royal disait de *Racine* et de *Boileau* : *Nous n'avons encore vu de ces messieurs que leur signature.* Il écrivit la guerre de 1741 , qui était alors dans toute sa force , et que vous retrouvez dans le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV.* (g)

La cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745 , où l'on devait marier le dauphin avec l'infante d'Espagne. On voulut des ballets avec de la musique chantante , et une espèce de comédie qui servît de liaison aux airs. M. de *Voltaire* en fut chargé , quoiqu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une princesse de Navarre. La pièce est écrite avec légèreté. M. de la *Popelinière* fermier-général , mais lettré , y mêla quelques ariettes ; la musique fut composée par le fameux *Rameau*.

(g) Elle a été imprimée séparément , et ridiculement falsifiée.

Madame d'*Etiolle* obtint alors pour M. de *Voltaire* le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un présent d'environ soixante mille livres ; et présent d'autant plus agréable que , peu de temps après , il obtint la grace singulière de vendre cette place , et d'en conserver le titre , les privilèges , et les fonctions.

Peu de personnes connaissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grace qui lui avait été accordée, sans qu'il l'eût sollicitée.

Mon Henri quatre et ma Zaire ,

Et mon américaine Alzire

Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi.

J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire ;

Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi ,

Pour une farce de la foire.

Il avait eu cependant long-temps auparavant une pension du roi de deux mille livres , et une de quinze cents de la reine ; mais il n'en sollicita jamais le payement.

L'histoire étant devenue un de ses devoirs , il commença quelque chose du *Siècle de Louis XIV* ; mais il différa de le continuer ; il écrivit la campagne de 1744 , et la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette journée intéressante. On y

trouve jusqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, lui avait communiqué les lettres de tous les officiers. Le maréchal de *Noailles* et le maréchal de *Saxe* lui avaient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens et les hommes, de transcrire ici la lettre que M. le marquis d'*Argenson*, ministre des affaires étrangères, et frère aîné du secrétaire d'Etat de la guerre, écrivit du champ de bataille à M. de *Voltaire*.

„ Monsieur l'historien, vous aurez dû
„ apprendre dès mercredi au soir la nouvelle
„ dont vous nous félicitez tant. Un page
„ partit du champ de bataille le mardi à
„ deux heures et demie pour porter les lettres;
„ j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq
„ heures du soir à Versailles. Ce fut un beau
„ spectacle, que de voir le roi et le dauphin
„ écrire sur un tambour, entourés de vain-
„ queurs et de vaincus, morts, mourans, et
„ prisonniers. Voici des anecdotes que j'ai
„ remarquées.

„ J'eus l'honneur de rencontrer le roi
„ dimanche tout près du champ de bataille;
„ j'arrivai de Paris au quartier de *Chin*. J'appris
„ que le roi était à la promenade; je demandai
„ un cheval, je joignis sa majesté près d'un

, lieu d'où l'on voyait le camp des ennemis ;
 , j'appris pour la première fois de sa majesté
 , de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce
 — qu'on croyait.) Jamais je n'ai vu d'homme
 „ si gai de cette aventure qu'était le maître.
 „ Nous discutâmes justement ce point histo-
 „ rique que vous traitez en quatre lignes ,
 „ quels de nos rois avaient gagné les der-
 „ nières batailles royales. Je vous assure que
 „ le courage ne faisait point tort au jugement ,
 „ ni le jugement à la mémoire. De-là on alla
 „ coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit
 „ de bal plus gaie ; jamais tant de bons mots.
 „ On dormit tout le temps qui ne fut pas
 „ coupé par des courriers , des grassins , et des
 „ aides de camp. Le roi chanta une chanson
 „ qui a beaucoup de couplets et qui est fort
 „ drôle. Pour le dauphin , il était à la bataille
 „ comme à une chasse de lièvre , et disait
 „ presque : quoi ! n'est-ce que cela ? Un boulet
 „ de canon donna dans la boue et crotta un
 „ homme près du roi. Nos maîtres rirent de
 „ bon cœur du barbouillé. Un palefrenier de
 „ mon frère a été blessé à la tête d'une balle
 „ de mousquet ; ce domestique était derrière
 „ la compagnie.
 „ Le vrai , le sûr , le non flatteur , c'est
 „ que c'est le roi qui a gagné lui-même la
 „ bataille par sa volonté , par sa fermeté.

„ Vous verrez des relations et des détails ;
„ vous saurez qu'il y a eu une heure terrible
„ où nous vîmes le second tome de Dettingue ;
„ nos français humiliés devant cette fermeté
„ anglaise ; leur feu roulant qui ressemble à
„ l'enfer, que j'avoue qui rend stupides les
„ spectateurs les plus oisifs ; alors on déses-
„ péra de la république. Quelques-uns de
„ nos généraux , qui ont plus de courage de
„ cœur que d'esprit , donnèrent des conseils
„ fort prudents. On envoya des ordres jusqu'à
„ Lille ; on doubla la garde du roi ; on fit
„ emballer, &c. A cela le roi se moqua de
„ tout, et se porta de la gauche au centre ,
„ demanda le corps de réserve et le brave
„ *Lovendhal* ; mais on n'en eût pas besoin.
„ Un faux corps de réserve donna. C'était la
„ même cavalerie qui avait d'abord donné
„ inutilement ; la maison du roi , les carabi-
„ niers , ce qui restait tranquille des gardes-
„ françaises ; des irlandais excellens , surtout
„ quand ils marchent contre des Anglais et
„ Hanovriens. Votre ami, M. de *Richelieu* ,
„ est un vrai *Bayard* ; c'est lui qui a donné le
„ conseil , et qui l'a exécuté , de marcher à
„ l'infanterie comme des chasseurs , ou comme
„ des fourrageurs , pêle-mêle , la main baissée ,
„ le bras raccourci , maîtres , valets , officiers ,
„ cavaliers , infanterie tout ensemble. Cette

„ vivacité française, dont on parle tant, rien
 „ ne lui résiste ; ce fut l'affaire de dix minutes
 „ que de gagner la bataille avec cette botte
 „ secrète. Les gros bataillons anglais tournè-
 „ rent le dos ; et pour vous le faire court, on
 „ en a tué quatorze mille. (h)

„ Il est vrai que le canon a eu l'honneur
 „ de cette affreuse boucherie : jamais tant de
 „ canons, ni si gros, n'ont tiré dans une bataille
 „ générale qu'à celle de Fontenoi ; il y en
 „ avait cent. Monsieur, il semble que ces
 „ pauvres ennemis aient voulu à plaisir laisser
 „ arriver tout ce qui leur devait être le plus
 „ mal sain, canon de Douai, gendarmerie,
 „ mousquetaires.

„ A cette charge dernière dont je vous
 „ parlais, n'oubliez pas une anecdote. Mon-
 „ sieur le dauphin, par un mouvement naturel,
 „ mit l'épée à la main, de la plus jolie grace
 „ du monde, et voulait absolument charger ;
 „ on le pria de n'en rien faire. Après cela,
 „ pour vous dire le mal comme le bien, j'ai
 „ remarqué une habitude trop tôt acquise de
 „ voir tranquillement sur le champ de bataille
 „ des morts nus, des ennemis agonisans, des
 „ plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que
 „ le cœur me manqua, et que j'eus besoin

(h) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel ;
 mais il en revint environ six mille dès le jour même.

„ d'un flacon. J'observai bien nos jeunes
„ héros, je les trouvai trop indifférens sur cet
„ article. Je craignis par la suite de leur longue
„ vie, que le goût vînt à augmenter par cette
„ inhumaine curée.

„ Le triomphe est la plus belle chose du
„ monde; les vive le roi; les chapeaux en
„ l'air au bout des baïonnettes; les compli-
„ mens dû maître à ses guerriers; la visite
„ des retranchemens, des villages et des
„ redoutes si intactes; la joie, la gloire, la
„ tendresse; mais le plancher de tout cela est
„ du sang humain, des lambeaux de chair
„ humaine.

„ Sur la fin du triomphe, le roi m'honora
„ d'une conversation sur la paix; j'ai dépêché
„ des courriers.

„ Le roi s'est fort amusé hier à la tranchée;
„ on a beaucoup tiré sur lui; il y est resté trois
„ heures. Je travaillais dans mon cabinet qui
„ est ma tranchée; car j'avouerai que je suis
„ bien reculé de mon courant par toutes ces
„ dissipations. Je tremblais de tous les coups
„ que j'entendais tirer. J'ai été avant-hier voir
„ la tranchée en mon petit particulier; cela
„ n'est pas fort curieux de jour. Aujourd'hui
„ nous aurons un *Te Deum* sous une tente, avec
„ une salve générale de l'armée, que le roi

„ ira

„ ira voir du mont de la Trinité : cela sera
„ beau.

„ J'assure de mes respects madame du
Châtelet. Adieu, Monsieur. „

C'est ce même marquis d'*Argenson* que quelques courtisans un peu frivoles appelaient d'*Argenson la bête*. On voit par cette lettre qu'il était d'un esprit agréable , et que son cœur était humain. Ceux qui le connaissaient voyaient en lui un philosophe plus qu'un politique , mais surtout un excellent citoyen. On en peut juger par son livre intitulé : *Considérations sur le gouvernement* , imprimé en 1764 chez *Marc-Michel Rey*. Voyez surtout le chapitre de la *vénalité des charges*. Je ne puis me défendre du plaisir d'en citer quelques passages.

„ Il est étonnant qu'on ait accordé une
„ approbation générale au livre intitulé :
„ *Testament politique du cardinal de Richelieu* ,
„ ouvrage de quelque pédant ecclésiastique ,
„ et indigne du grand génie auquel on l'attribue ,
„ ne fût-ce que pour le chapitre où l'on
„ canonise la vénalité des charges. Misérable
„ invention qui a produit tout le mal qui est
„ à redresser aujourd'hui , et par où les moyens
„ en sont devenus si pénibles ; car il faudrait
„ les revenus de l'Etat pour rembourser seulement les principaux officiers qui nuisent
„ le plus. „

Ce passage important semble avoir annoncé de loin l'abolition (i) de cette honteuse vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France, qui croyait cette réforme impossible. J'y découvre aussi une uniformité de pensée avec M. de *Voltaire*, qui a démontré les erreurs absurdes dont fourmille le libelle si ridiculement attribué au cardinal de *Richelieu*, et qui a lavé la mémoire de cet habile et redoutable ministre, de la souillure dont on couvrait son nom en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Transcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'*Argenson* fait des malheurs des agriculteurs.

„ A commencer par le roi, plus on est
„ grand à la cour, moins on se persuade
„ aujourd'hui la misère de la campagne : les
„ seigneurs des grandes terres en entendent
„ bien parler quelquefois ; mais leurs cœurs
„ endurcis n'envisagent dans ce malheur que
„ la diminution de leurs revenus. Ceux qui
„ arrivent des provinces, touchés de ce qu'ils
„ ont vu, l'oublient bientôt par l'abondance
„ des délices de la capitale. *Il nous faut des*
„ *ames fermes et des cœurs tendres pour persévérer*
„ *dans une pitié dont l'objet est absent.* „

(i) Cette abolition en 1771 n'a été que passagère.

Ce ministre citoyen avait toujours eu dès son enfance une tendre amitié pour M. de *Voltaire*. J'ai vu une très-grande quantité de lettres de l'un et de l'autre ; il en résulte que le secrétaire d'Etat employa l'homme de lettres dans plusieurs affaires considérables , pendant les années 1745, 1746 , et 1747. C'est probablement la raison pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par les papiers que l'entreprise d'une descente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de *Richelieu* devait commander l'armée. Le prétendant avait déjà gagné deux batailles , et on attendait une révolution. M. de *Voltaire* fut chargé de faire le manifeste. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de sa main.

*Manifeste du roi de France en faveur du prince
Charles Edouard.*

» Le sérénissime Prince *Charles Edouard*
» ayant débarqué dans la Grande-Bretagne
» sans autre secours que son courage , et toutes
» ses actions lui ayant acquis l'admiration de
» l'Europe et les cœurs de tous les véritables
» anglais , le roi de France a pensé comme
» eux. Il a cru de son devoir de secourir à la

„ fois un prince si digne du trône de ses
 „ ancêtres , et une nation généreuse dont la
 „ plus saine partie rappelle enfin, le prince
 „ *Charles Edouard* dans sa patrie. Il n'envoie
 „ le duc de *Richelieu* à la tête de ses troupes ,
 „ que parce que les anglais les mieux inten-
 „ tionnés ont demandé cet appui ; et il ne
 „ donne précisément que le nombre des
 „ troupes qu'on lui demande ; prêt à les retirer
 „ dès que la nation exigera leur éloignement.
 „ Sa majesté en donnant un secours si juste
 „ à son parent , au fils de tant de rois , à
 „ un prince si digne de régner , ne fait cette
 „ démarche auprès de la nation anglaise , que
 „ dans le dessein et dans l'assurance de paci-
 „ fier par-là l'Angleterre et l'Europe ; pleine-
 „ ment convaincu que le sérénissime prince
 „ *Edouard* met sa confiance dans leurs bonnes
 „ volontés , et qu'il regarde leurs libertés ,
 „ le maintien de leurs lois et leur bonheur
 „ comme le but de toutes ces entreprises ; et
 „ qu'enfin , les plus grands rois d'Angleterre
 „ sont ceux qui , élevés comme lui dans l'ad-
 „ versité , ont mérité l'amour de la nation.
 „ C'est dans ces sentimens que le roi se-
 „ courut leur prince , qui est venu se jeter
 „ entre leurs bras ; le fils de celui qui naquit
 „ l'héritier légitime de trois royaumes ; le
 „ guerrier qui , malgré sa valeur , n'attend

„ que d'eux et de leurs lois la confirmation
 „ de ses droits les plus sacrés; qui ne peut
 „ jamais avoir d'intérêts que les leurs; et
 „ dont les vertus enfin ont attendri les âmes
 „ les plus prévenues contre sa cause.

„ Il espère qu'une telle occasion réunira,
 „ deux nations qui doivent réciproquement
 „ s'estimer, qui sont liées naturellement par les
 „ besoins mutuels de leur commerce, et qui
 „ doivent l'être ici par les intérêts d'un
 „ prince qui mérite les vœux de toutes les
 „ nations.

„ Le duc de *Richelieu*, commandant les
 „ troupes de sa majesté le roi de France,
 „ adresse cette déclaration à tous les fidèles
 „ citoyens des trois royaumes de la Grande-
 „ Bretagne, les assure de la protection con-
 „ stante du roi son maître. Il vient se joindre
 „ à l'héritier de leurs anciens rois, et répan-
 „ dre comme lui son sang pour leur service. „

On voit par les expressions de cette pièce,
 quelle fut dans tous les temps l'estime et l'in-
 clination de l'auteur pour la nation anglaise,
 et il a toujours persisté dans ces sentimens.

Ce fut l'infortuné comte de *Lalli* qui avait
 fait le projet et le plan de cette descente, la-
 quelle ne fut point effectuée. Il était né Irlan-
 dais, et il haïssait les Anglais autant que notre

auteur les aimait et les estimait. Cette haine était même chez *Lalli* une passion violente, à ce que nous a dit plusieurs fois M. de *Voltaire* : nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre profond étonnement, que le général *Lalli* ait été accusé d'avoir depuis livré Pondichéry aux Anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort est un des jugemens les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre siècle ; c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple, et celui du maréchal de *Marillac*, font assez voir que quiconque est à la tête des armées ou des affaires, est rarement sûr de mourir dans son lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que M. de *Voltaire* entra dans l'académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges du cardinal de *Richelieu*. Il releva sa harangue par des remarques sur la langue française et sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui, ont pour la plupart suivi et perfectionné cette méthode utile.

En 1748 il envoya à la comédie *Nanine*, qui fut représentée le 17 juillet de cette année. Elle réussit peu d'abord ; mais elle eut ensuite un succès aussi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie, qu'à la secrète inclination qu'on a d'humilier un

homme qui a trop de renommée. Mais avec le temps on se laisse entraîner à son plaisir.

Il arriva la même chose à la première représentation de *Sémiramis*, le 29 août de la même année 1748 ; mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théâtre que *Mérope* et *Mahomet*.

Une chose à mon avis singulière , c'est qu'il ne donna point sous son nom le panégyrique de *Louis XV*, imprimé en 1749, et traduit en latin, en italien, en espagnol, et en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du roi *Louis XV*, et la bataille de Fontenoi, qui avait fait craindre encore plus pour lui et pour la France, rendaient l'ouvrage intéressant. L'auteur ne loue que par les faits ; et on y trouve un ton de philosophie qui caractérise tout ce qui est sorti de sa main. Ce panégyrique était celui des officiers autant que de *Louis XV* : cependant il ne le présenta à personne, pas même au roi. Il savait bien qu'il ne vivait pas dans le siècle de *Pellisson*. Aussi écrivait-il à M. de *Formont* l'un de ses amis :

Cet éloge a très-peu d'effet ;
Nul mortel ne m'en remercie :
Celui qui le moins s'en soucie,
Est celui pour qui je l'ai fait.

M. de *Voltaire* était toujours lié avec la marquise du *Châtelet* par l'amitié la plus inaltérable et par le goût de l'étude ; ils demeuraient ensemble à Paris et à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine. Le roi *Stanislas* tenait alors sa petite et agréable cour à Lunéville.

Il avait pour confesseur un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant et le plus hardi prêtre que M. de *Voltaire* ait jamais connu : cet homme avait attrapé du roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui et pour quelques jésuites de la ville de Nanci. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de *Menou*, et douze pour donner à qui il voudrait.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues et des tracasseries.

Poncet évêque de Troies, perdu de dettes et de réputation, voulut augmenter cette cour et ces tracasseries : quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres et de ses sermons. Il obtint d'être premier aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages et à
de

de très-petits gages. Il débuta par faire des tracasseries au nom de DIEU, et fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV* gendre de *Stanislas* ; car étant retourné à Troies, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont* ; il tint tête au parlement et brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes ; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace dans un couvent de gros moines.

Madame du *Châtelot* mourut dans le palais de *Stanislas* après deux jours de maladie. On était si troublé que personne ne songea à faire venir ni curé, ni jésuite, ni sacremens. Elle n'eut point les horreurs de la mort, il n'y eut que ses amis qui les sentirent. M. de *Voltaire* fut saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi *Stanislas* vint dans sa chambre le consoler et pleurer avec lui ; peu de ses confrères en font autant en de pareilles occasions. Il voulut le retenir ; M. de *Voltaire* ne pouvait plus supporter Lunéville, et il retourna à Paris.

Le roi de Prusse alors appela M. de *Voltaire* auprès de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter la France et à s'attacher à sa majesté prussienne pour le reste de sa vie, que vers la fin du mois d'août ou auguste 1750. Il était parti après avoir combattu pendant plus

de fix mois contre toute sa famille et contre tous ses amis, qui le dissuadaient fortement de cette transplantation ; mais sans avoir pris l'engagement de se fixer auprès du roi de Prusse , il ne put résister à cette lettre que ce prince lui écrivit de son appartement à la chambre de son nouvel hôte dans le palais de Berlin, le 23 août ; lettre qui a tant couru depuis, et qui a été souvent imprimée.

„ J'ai lu la lettre que votre nièce vous
„ écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous
„ lui attire mon estime. Si j'étais madame
„ *Denis*, je penserais de même ; mais étant
„ ce que je suis, je pense autrement. Je serais
„ au désespoir d'être cause du malheur de
„ mon ennemi ; et comment pourrais-je vou-
„ loir l'infortune d'un homme que j'estime ,
„ que j'aime , et qui me sacrifie sa patrie et
„ tout ce que l'humanité a de plus cher ? Non,
„ mon cher *Voltaire*, si je pouvais prévoir que
„ votre transplantation pût tourner le moins
„ du monde à votre désavantage , je serais
„ le premier à vous en dissuader. Oui, je pré-
„ férerais votre bonheur au plaisir extrême
„ que j'ai de vous avoir. Mais vous êtes phi-
„ losophe, je le suis de même. Qu'y a-t-il
„ de plus naturel, de plus simple , et de plus
„ dans l'ordre que des philosophes, faits pour
„ vivre ensemble, réunis par la même étude,

„ par le même goût , et par une façon de
„ penser semblable , se donnent cette satis-
„ faction ? Je vous respecte comme mon
„ maître en éloquence et en savoir ; je vous
„ aime comme un ami vertueux. Quel esclav-
„ vage , quel malheur , quel changement ,
„ quelle inconstance de fortune , y a-t-il
„ à craindre dans un pays où l'on vous estime
„ autant que dans votre patrie , et chez un
„ ami qui a un cœur reconnaissant ? Je n'ai
„ point la folle présomption de croire que
„ Berlin vaut Paris. Si les richesses , la gran-
„ deur , la magnificence , font une ville
„ aimable , nous le cédon's à Paris. Si le bon
„ goût , peut-être plus généralement répandu ,
„ se trouve dans un endroit du monde , je
„ fais et je conviens que c'est à Paris. Mais
„ vous , ne portez-vous pas ce goût par-tout
„ où vous êtes ? Nous avons des organes qui
„ nous suffisent pour vous applaudir ; et en
„ fait de sentimens , nous ne le cédon's à
„ aucun pays du monde. J'ai respecté l'amitié
„ qui vous liait à madame du *Châtelet* ; mais
„ après elle , j'étais un de vos plus anciens
„ amis. Quoi ! parce que vous vous retirez
„ dans ma maison , il sera dit que cette mai-
„ son devient une prison pour vous ! Quoi !
„ parce que je suis votre ami , je serais votre
„ tyran ! je vous avoue que je n'entends pas

„ cette logique-là ; que je suis fermement per-
„ suadé que vous serez fort heureux ici tant
„ que je vivrai ; que vous serez regardé comme
„ le père des lettres et des gens de goût ; et
„ que vous trouverez en moi toutes les con-
„ solations qu'un homme de votre mérite
„ peut attendre de quelqu'un qui l'estime.
„ Bon soir. ” F R É D É R I C .

Le roi de Prusse , après cette lettre , fit demander au roi de France son agrément par son ministre ; le roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix de mérite, la clef de chambellan , et vingt mille francs de pension. Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris ; et j'ai vu par les comptes de M. *Delaleu* notaire à Paris , qu'il y dépensait trente mille livres par an. Il était attaché au roi de Prusse par la plus respectueuse tendresse et par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce monarque était aussi aimable dans la société, que redoutable à la tête d'une armée ; qu'il n'avait jamais fait de souper plus agréable à Paris , que ceux auxquels ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au-dessous de son appartement , et ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie , d'histoire et de

poësie ; et son favori cultivait en bas les mêmes arts et les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque prussien fit à Postdam son Histoire de Brandebourg ; et l'écrivain français y fit le *Siècle de Louis XIV*, ayant apporté avec lui tous ses matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son *Oreste et Rome sauvée*. *Oreste* fut joué sur la fin de 1749 , et *Rome sauvée* en 1750.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour , ainsi que *Mérope* et la *Mort de César*. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est point *passion* et aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuse comme un monstre orné de rubans sales ; et il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au roi de Prusse , en lui envoyant le manuscrit d'*Oreste*.

Grand juge et grand seigneur de vers ,
Lisez cette œuvre dramatique ,
Ce croquis de la scène antique
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.
Jugez si l'ardeur amoureuse

D'une Electre de quarante ans ,
Doit , dans de tels événemens ,
Etaler les beaux sentimens
D'une héroïne doucereuse ,
En massacrant ses chers parens
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps ,
Qui surtout n'aurait rien à faire ,
Pourrait avoir par passe-temps
A ses pieds un ou deux amans ,
Et les tromper avec mystère ;
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom ,
Et de venger le roi son père ;
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon :
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.
Apprenez-moi , mon Apollon ,
Si j'ai tort d'être si sévère ,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raison ,
Et laisser des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que
cette vie , et que rien ne faisait plus d'honneur

à la philosophie et aux belles-lettres. Ce bonheur aurait été plus durable, et n'aurait point fait place enfin à un bonheur encore plus grand, sans une malheureuse dispute de physique-mathématique, élevée entre *Maupertuis* qui était aussi auprès du roi de Prusse, et *Koenig*, bibliothécaire de madame la princesse d'*Orange* à la Haie. Cette querelle était une suite de celle qui divisa long-temps les mathématiciens sur les forces vives et les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlatanisme, ainsi qu'en théologie et en médecine. La question était au fond très-frivole ; puisque de quelque manière qu'on l'embrouille, on finit toujours par trouver les mêmes formules de calcul. Les esprits s'aigrirent ; *Maupertuis* fit condamner *Koenig* en 1752, par l'académie de Berlin où il dominait, comme s'étant appuyé d'une lettre de feu *Leibnitz*, sans pouvoir produire l'original de cette lettre, que pourtant M. *Wolf* avait vue. Il fit plus ; il écrivit à madame la princesse d'*Orange* pour la prier d'ôter à *Koenig* la place de son bibliothécaire, et le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. *Voltaire*, qui avait passé deux années entières avec *Koenig* à Cirey, et qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima ; l'étude de la philosophie dégénéra en cabale et en faction. *Maupertuis* eut soin de répandre à la cour, qu'un jour le général *Manstein* étant dans la chambre de *Voltaire*, où celui-ci mettait en français les Mémoires sur la Russie, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, et que *Voltaire* dit à *Manstein* : *Mon ami, à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir ; je blanchirai le vôtre ensuite.* Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour. *Maupertuis* lui imputa ce mot et le perdit.

Précisément dans ce temps-là même, *Maupertuis* faisait imprimer ses lettres philosophiques fort singulières, dans lesquelles il proposait de bâtir une ville latine ; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer ; de percer un trou jusqu'au centre de la terre ; d'aller au détroit de Magellan disséquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame ; d'enduire tous les malades de poix-résine, pour arrêter le danger de la transpiration, et surtout de ne point payer le médecin.

M. de *Voltaire* releva ces idées philosophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait si beau jeu ; et malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire.

Maupertuis eut soin de joindre la cause du roi à la sienne. La plaisanterie fut regardée comme un manque de respect à sa majesté. Notre auteur renvoya respectueusement au roi la clef de chambellan , et la croix de son ordre avec ces vers :

- » Je les reçus avec tendresse ,
- » Je vous les rends avec douleur ;
- » Comme un amant jaloux , dans sa mauvaise humeur ,
- » Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya sa clef et son ruban. Il s'en alla faire une visite à son altesse la duchesse de *Gotha* , qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'Empire*.

Pendant qu'il était à *Gotha* , *Maupertuis* eut tout le temps de dresser ses batteries contre le voyageur , qui s'en aperçut quand il fut à *Francfort sur le Mein*. Madame *Denis* sa nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon Allemand qui n'aimait ni les Français ni leurs vers , vint le premier juin lui redemander les *Oeuvres de poeshie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de poeshie* étaient à *Leipsick* avec ses autres effets. L'Allemand lui signifia qu'il était

consigné à Francfort, et qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. M. de *Voltaire* lui remit sa clef de chambellan et sa croix, et promit de rendre ce qu'on lui demandait : moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

„ Mr. . . sitôt le gros ballot de Leipfick sera
„ ici, où est l'*Oeuvre de poeshie* du roi mon
„ maître, vous pourrez partir où vous paraîtra
„ bon. A Francfort, premier juin 1753. „

Le prisonnier signa au bas du billet : *Bon pour l'Oeuvre de poeshie du roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du *bouc* pour ces lettres de change prétendues. Cela ressemblait à l'aventure de l'évêque de Valence *Cosnac*, que M. de *Louvois* fit arrêter en chemin, comme faux-monnaieur, à ce que l'abbé de *Choisi* raconte.

Enfin, ils ne purent fortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sus des rois.

Tout cela fut bientôt oublié de part et d'autre, comme de raison. Le roi rendit ses vers à son ancien admirateur, et en renvoya bientôt de nouveaux et en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans : les tracasseries

des cours passent ; mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste long-temps.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alsace sur des terres qui appartiennent à monseigneur le duc de *Virtemberg*. Il y alla , et s'amusa , comme je l'ai déjà dit , à faire imprimer les *Annales de l'empire* , dont il fit présent à *Jean-Frédéric Shoëflin* , libraire à Colmar , frère du célèbre *Shoëflin* , professeur en histoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ses affaires ; M. de *Voltaire* lui prêta dix mille livres ; sur quoi je ne puis assez m'étonner de la bassesse avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé qu'il avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar , M. *Vernet* , français réfugié , ministre de l'Evangile à Genève , et messieurs *Cramer* , anciens citoyens de cette ville fameuse , lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les frères *Cramer* , qui étaient à la tête d'une librairie , obtinrent la préférence , et il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au sieur *Shoëflin* , c'est-à-dire très-gratuitement.

Madame *Denis* sa nièce qui faisait la consolation de sa vie , et qui s'était attachée à lui par son goût pour les lettres et par la plus

tendre amitié , l'accompagna de Plombières à Lyon. Il fut reçu avec des acclamations par toute la ville , et assez mal par le cardinal de *Tencin* , archevêque de Lyon , si connu par la manière dont il avait fait sa fortune, en rendant catholique ce *Law* ou *Lafs* , auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Ce système l'avait rendu si riche , qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat ; et en qualité de ministre , il avoua confidemment à M. de *Voltaire* qu'il ne pouvait lui donner à dîner en public , parce que le roi de France était fâché contre lui de ce qu'il l'avait quitté pour le roi de Prusse. M. de *Voltaire* lui dit qu'il ne dînait jamais ; et qu'à l'égard des rois , il était l'homme du monde qui prenait le plus aisément son parti , aussi-bien qu'avec les cardinaux.

Il alla donc à Genève avec sa nièce et M. *Colini* son ami qui lui servait de secrétaire , et qui a été depuis celui de monseigneur l'électeur palatin et son bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie auprès de cette ville , dont les environs sont infiniment agréables , et où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Lausanne , et toutes les deux à

condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois , depuis *Zuingle* et *Calvin* qu'un catholique romain eut des établissemens dans ces cantons ; car il n'est pas permis à aucun catholique de s'établir ni à Genève , ni dans les cantons suisses protestans : il parut plaisant à M. de *Voltaire* d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne lui était pas permis d'en avoir.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue de Genève , dans le pays de Gex : sa principale habitation fut à Ferney , dont il fit présent à madame *Denis*. C'était une seigneurie absolument franche et libre de tous droits envers le roi , et de tout impôt depuis *Henri IV*. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui eussent de pareils privilèges. Le roi les lui conserva par brevet. Ce fut à M. le duc de *Choiseul* , le plus généreux et le plus magnanime des hommes , qu'il eut cette obligation , sans avoir l'honneur d'en être particulièrement connu.

Le petit pays de Gex n'était presque alors qu'un désert sauvage. Quatre-vingts charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes ; des marais couvraient la moitié du pays , et y répandaient les infections et les maladies. La passion de notre auteur avait

toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avons rien que sur des preuves authentiques , nous nous bornerons à transcrire ici une de ses lettres à un évêque d'Annecy , dans le diocèse duquel Ferney est situé. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre ; mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR ,

„ LE curé d'un petit village nommé N.... ,
„ voisin de mes terres , a suscité un procès à
„ mes vassaux de Ferney , et ayant souvent
„ quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon ,
„ il a accablé aisément des cultivateurs , uni-
„ quement occupés du travail qui soutient
„ leur vie. Il leur a fait pour quinze cents
„ livres de frais , et a eu la cruauté de compter
„ parmi ces frais de justice , les voyages qu'il
„ a faits pour les ruiner. Vous savez mieux
„ que moi , Monsieur , combien dès les pre-
„ miers temps de l'Eglise , les saints pères se
„ sont élevés contre les ministres sacrés qui
„ sacrifiaient aux affaires temporelles le temps
„ destiné aux autels. Mais si on leur avait dit
„ qu'un prêtre fût venu avec des sergens ran-
„ çonner de pauvres familles , les forcer de
„ rendre le seul pré qui nourrit leurs bestiaux ,

„ et ôter le lait à leurs enfans , qu'auraient
 „ dit les *Irénées* , les *Jérômes* , et les *Augustins* ?
 „ Voilà, Monsieur, ce qu'un curé est venu faire
 „ à la porte de mon château. Je lui ai envoyé
 „ dire que j'offrais de payer la plus grande
 „ partie de ce qu'il exige de mes communes ,
 „ et il a répondu que cela ne le satisfesait
 „ pas.

„ Vous gémissiez sans doute que des
 „ exemples si odieux soient donnés par des
 „ pasteurs de la véritable Eglise , tandis qu'il
 „ n'y a pas un seul exemple d'un pasteur pro-
 „ testant qui ait eu un procès avec ses paroiss-
 „ siens, (k) pour des intérêts d'argent, &c.”

Cette lettre et la suite de cette affaire peu-
 vent fournir des réflexions bien importantes.
 M. de *Voltaire* termina ce procès et ce pro-
 cédé , en payant de ses deniers la vexation
 qui opprimait les pauvres vassaux. Et ce canton
 misérable changea bientôt de face.

(k) Ce qui fait que jamais les curés protestans n'ont de
 procès avec leurs ouailles, c'est que ces curés sont payés par
 l'Etat, qui leur donne des gages : ils ne disputent point la
 dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'est le
 parti que l'impératrice *Catherine II* a pris dans son empire
 immense. La vexation des dixmes y est inconnue. (*)

(*) N. B. Cet évêque d'Annecy était ce même *Biord*,
 qui depuis calomnie, dénonça M. de *Voltaire*. Mais aussi,
 à quoi pensait M. de *Voltaire* de ne pas lui donner le
Monseigneur ?

Il se tira plus gaiement d'une querelle plus délicate, dans le pays protestant où il avait deux domaines assez agréables; l'un à Genève, qu'on appelle encore la *maison des délices*, l'autre à Lausanne.

On fait assez combien la liberté lui était chère, à quel point il détestait toute persécution, et quelle horreur il montra dans tous les temps pour ces scélérats hypocrites, qui osent faire périr au nom de DIEU, dans les plus affreux supplices, ceux qu'ils accusent de ne pas penser comme eux. C'est surtout sur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Une de ses lettres, dans laquelle il disait que le picard *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, assassin véritable de *Servet*, avait une ame atroce, ayant été rendue publique, par une indiscretion trop ordinaire, quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois, homme d'esprit, nommé *Rival*, lui adressa les vers suivans à cette occasion.

Servet eut tort, et fut un sot
D'oser, dans un siècle falot,
S'avouer antitrinitaire. (1)
Et notre illustre atrabilaire

(1) *Servet* pouvait se reposer sur les propres paroles de *Calvin*, qui dit dans un ouvrage : *En cas que quelqu'un soit*

Eut

Eut tort d'employer le fagot
 Pour réfuter son adversaire :
 Et tort notre antique sénat
 D'avoir prêté son ministère
 A ce dévot assassinat. (2)
 Quelle barbare inconséquence !
 O malheureux siècle ignorant !
 Nous osions abhorrer en France
 Les horreurs de l'intolérance ,
 Tandis qu'un zèle intolérant
 Nous faisait brûler un errant !

Pour notre prêtre épistolaire ,
 Qui de son pétulant effor ,
 Pour exhaler sa bile amère ,
 Vient réveiller le chat qui dort ,
 Et dont l'inepte commentaire
 Met au jour ce qu'il eût dû taire ,
 Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous , célèbre Voltaire ,
 Vous eûtes tort , c'est mon avis.
 Vous vous plaisez dans ce pays ,
 Fêtez le saint qu'on y révère.

hétérodoxe , et qu'il fasse scrupule de se servir des mots trinité et personne , nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejeter cet homme , &c.

(2) Il y a dans quelques éditions *à ce dangereux coup d'Etat*. Nous ne savons pas pourquoi le poëte genevois aurait appelé le supplice de Servet un coup d'Etat ; le terme propre est assassinat , et la rime est plus riche.

Mélanges littér. Tome III.

† H

Vous avez à satiété
Les biens où la raison aspire ;
L'opulence , la liberté ,
La paix , qu'en cent lieux on désire ;
Des droits à l'immortalité ,
Cent fois plus qu'on ne saurait dire .
On a du goût , on vous admire ;
Tronchin veille à votre fanté .
Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à sa fureté
Le plaisir de pincer sans rire .

Notre auteur répondit à ces jolis vers par
ceux-ci.

Non , je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire .

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits ,
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire .

Je fais que souvent le malin
A caché sa queue et sa griffe
Sous la tiare d'un pontife ,
Et fous le manteau de Calvin .

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux ,
Employant le fer et les feux
Pour servir le père céleste.

Oui , jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame fera fière et tendre ;
J'oserai gémir sur la cendre
Et des Servets et des Dubourgs. (m)

De cette horrible frénésie
A la fin le temps est passé :
Le fanatisme est terrassé ;
Mais il reste l'hypocrisie.

Farceurs à manteaux étriques ,
Mauvaise musique d'Eglise ,
Mauvais vers et sermons croqués ,
Ai-je tort si je vous méprise ?

On voit par cette réponse qu'il n'était ni à *Apollo* ni à *Céphas*, qu'il prêchait la tolérance aux Eglises protestantes , ainsi qu'aux Eglises romaines. Il disait toujours que c'était le seul moyen de rendre la vie tolérable , et qu'il mourrait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il

(m) *Dubourg*, conseiller-clerc du parlement , pendu et brûlé à Paris ; *Servet* fut brûlé vif à Genève.

n'a pas été tout à fait trompé dans ce dessein, et qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux, plus humain, depuis Genève jusqu'à Madrid, et surtout à éclairer les laïques.

Bien persuadé que les spectacles des jeux d'esprit amollissent la férocité autant que les spectacles des gladiateurs l'endurcissaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même malgré sa mauvaise santé; et madame Denis, sa nièce, qui possédait supérieurement le talent de la déclamation comme celui de la musique, y joua plusieurs rôles. Mademoiselle *Clairon* et le célèbre *le Kain* y vinrent représenter quelques pièces; on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts et des bals; mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée et malgré son âge, il travaillait sans relâche. Il donna dès l'an 1755, au théâtre de Paris, l'*Orphelin de la Chine*, représentée le 10 août; et *Tancrède* le 3 septembre 1760. Mademoiselle *Clairon* et *le Kain* déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le *Café ou l'Ecoffaise*, comédie en prose, n'était point destinée à être jouée; mais elle le fut aussi la même année avec un grand succès. Il s'était amusé à composer cette pièce

pour corriger le folliculaire *Fréron*, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette comédie, traduite en anglais par M. *Colman*, eut le même succès à Londres qu'à Paris : ces ouvrages ne lui coûtaient point de temps. L'Ecoffaisse avait été faite en huit jours, et *Tancredé* en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations et de ces amusemens, que M. *Titon du Tillet*, ancien maître-d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-nièce du grand *Corneille*, qui, étant absolument sans fortune, était abandonnée de tout le monde. C'est ce même *Titon du Tillet*, qui, aimant passionnément les beaux arts sans les cultiver, fit élever, avec de grandes dépenses, un Parnasse en bronze, où l'on voit les figures de quelques poètes et de quelques musiciens français. Ce monument est dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé mademoiselle *Corneille* chez lui ; mais voyant dépérir son bien, il ne pouvait rien faire pour elle. Il imagina que M. de *Voltaire* pourrait se charger d'une demoiselle d'un nom si respectable. M. du *Mollard*, membre de plusieurs académies, connu par une dissertation savante et judicieuse sur les tragédies d'*Electre* ancienne et moderne ; (*) et M. *le Brun*, secrétaire

(*) Elle est imprimée à la fin de la tragédie d'*Oreste*.

du prince de *Conti*, se joignirent à lui et écrivirent à M. de *Voltaire*. Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient de jeter les yeux sur lui, en leur mandant que *c'était en effet à un vieux soldat de servir la petite-fille de son général*. La jeune personne vint donc en 1760 aux Délices, maison de campagne auprès de Genève, et de-là au château de Ferney. Madame *Denis* voulut bien achever son éducation; et au bout de trois ans M. de *Voltaire* la maria à M. *Dupuis* du pays de Gex, capitaine de dragons, et depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, et le plaisir qu'il eut de les garder chez lui, il proposa de commenter les œuvres de *Pierre Corneille* au profit de sa nièce, et de les faire imprimer par souscription. Le roi de France voulut bien souscrire pour huit mille francs; d'autres souverains l'imitèrent. M. le duc de *Choiseul*, dont la générosité était si connue, madame la duchesse de *Grammont*, madame de *Pampadour*, souscrivirent pour des sommes considérables. M. de *la Borde*, banquier du roi, non-seulement prit plusieurs exemplaires, mais il en fit débiter un si grand nombre, qu'il fut le premier mobile de la fortune de mademoiselle *Corneille*, par son zèle et par sa magnificence; de sorte qu'en très-peu de temps elle eut cinquante mille francs pour présent de noces.

Il y eut dans cette souscription si prompte une chose fort remarquable de la part de madame *Geofrin*, femme célèbre par son mérite et par son esprit. Elle avait été exécutrice du testament du fameux *Bernard de Fontenelle*, neveu de *Pierre Corneille*; et malheureusement il avait oublié cette parente, qui lui fut présentée trop peu de temps avant sa mort, mais qui fut rebutée avec son père et sa mère : on les regardait comme des inconnus qui usurpaient le nom de *Corneille*. Des amis de cette famille, touchés de son sort, mais fort indiscrets et fort mal instruits, intentèrent un procès téméraire à madame de *Geofrin*, trouvèrent un avocat qui, abusant de la liberté du barreau, publia contre cette dame un *factum* injurieux, Madame *Geofrin*, très-injustement attaquée, gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé, qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut la première à souscrire pour une grosse somme.

L'académie en corps, M. le duc de *Choiseul*, madame la duchesse de *Grammont*, madame de *Pompadour*, et plusieurs seigneurs, donnèrent pouvoir à M. de *Voltaire* de signer pour eux au contrat de mariage. C'est une des plus belles époques de la littérature.

Dans le temps qu'il préparait ce mariage, qui a été très-heureux, il goûtait une autre

fatisfaction ; celle de faire rendre à six gentils-hommes , presque tous mineurs , leur bien paternel que les jésuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la chose de plus haut. L'affaire est d'autant plus intéressante que son commencement avait précédé la fameuse banqueroute du jésuite *la Valette* et consorts , et qu'elle fut en quelque façon le premier signal de l'abolition des jésuites en France.

Messieurs *Desprez de Crassi* , d'une ancienne noblesse du pays de Gex , sur la frontière de la Suisse , étaient six frères , tous au service du roi. L'un d'eux , capitaine au régiment des Deux-Ponts , en causant avec M. de *Voltaire* son voisin , lui conta le triste état de la fortune de sa famille. Une terre de quelque valeur , et qui aurait pu être une ressource , était engagée depuis long-temps à des genevois.

Les jésuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des possessions qui composaient environ deux mille écus de rente , dans un lieu nommé *Ornez*. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de messieurs de *Crassi*. Le supérieur de la maison des jésuites , dont le véritable nom était *Fesse* , qu'il avait changé en celui de *Fessi* , s'arrangea avec les créanciers genevois pour acheter cette terre : il obtint une permission du conseil , et il était sur le point

point de la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, et que, malgré la permission du conseil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit et même il écrivit que les jésuites ne risquaient rien, et que jamais messieurs de *Craffi* ne seraient en état de payer la somme nécessaire pour rentrer dans le bien de leurs aïeux.

A peine M. de *Voltaire* fut-il instruit de cette étrange manière dont le père *Fesse* voulait servir la compagnie de Jésus, qu'il alla sur le champ déposer au greffe du bailliage de Gex, la somme moyennant laquelle la famille *Craffi* devait payer les anciens créanciers et reprendre ses droits. Les jésuites furent obligés de se désister; et par un arrêt du parlement de Dijon, la famille fut mise en possession et y est encore.

Le bon de l'affaire, c'est que peu de temps après, lorsqu'on délivra la France des révérends pères jésuites, ces mêmes gentils-hommes, dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des jésuites qui était contigu. M. de *Voltaire*, qui avait toujours combattu les athées et les jésuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était assurément ni par haine pour le père *Fesse*, ni par aucune envie de mortifier les jésuites qu'il avait entrepris cette affaire;

puisqu'après la dissolution de la société, il recueillit un jésuite chez lui, et que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les ex-jésuites quelques esprits qui n'ont point été si équitables et si accommodans. Deux d'entre eux, nommés *Patouillet* et *Nonotte*, ont gagné quelque argent par des libelles contre lui; et ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeler la religion catholique à leur secours. Un *Nonotte*, surtout, s'est signalé par une demi-douzaine de volumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle, et moins de zèle que d'injures. M. *Damilaville*, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre, comme autrefois *Pasquier* s'abaisa jusqu'à réprimer l'insolence absurde du jésuite *Garasse*.

Mais voici la plus étrange et la plus fatale aventure qui soit arrivée depuis long-temps, et en même temps la plus glorieuse au roi, à son conseil, et à messieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce serait des glaces du Mont-Jura et des frontières de la Suisse, que partiraient les premières lumières et les premiers secours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans, *Donat Calas*, le dernier des fils de l'infortuné *Calas*, était apprenti chez un marchand

de Nîmes , lorsqu'il apprit par quel horrible supplice sept juges de Toulouse , malheureusement prévenus , avaient fait périr son vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était si violente en Languedoc , que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de *Calas* , et brûler la mère. Telles avaient été même les conclusions du procureur-général : tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue , accablée de son malheur , et incapable de rappeler ses esprits à la lueur des bûchers et à l'aspect des roues et des tortures.

On fit craindre au jeune *Donat Calas* d'être traité comme le reste de sa famille ; on lui conseilla de s'enfuir en Suisse : il vint trouver M. de *Voltaire* , qui ne put d'abord que le plaindre et le secourir , sans oser porter un jugement sur son père , sa mère , et ses frères.

Bientôt après un de ses frères , n'ayant été condamné qu'au bannissement , vint aussi se jeter entre les bras de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin qu'il prit , pendant plus d'un mois , toutes les précautions imaginables pour s'assurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre , il se crut obligé en conscience d'employer ses amis , sa bourse , sa plume , son crédit , pour réparer la méprise

funeste des sept juges de Toulouse , et pour faire revoir le procès au conseil du roi. L'affaire dura trois années. On fait quelle gloire messieurs de *Crosne* et de *Bacquencourt* acquirent en rapportant cette cause mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent , d'une voix unanime, toute la famille *Calas* innocente, et la recommandèrent à l'équité bienfaisante du roi. M. le duc de *Choiseul* , qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non-seulement secourut de son argent cette famille malheureuse , mais obtint de sa majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les *Calas* , et qui changea leur destinée ; ce neuvième de mars était précisément le même jour où ce vertueux père de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir de prison, et battit des mains en versant des larmes. (3) La famille entière a toujours été depuis ce temps attachée tendrement à M. de *Voltaire*, qui s'est fait un grand honneur de demeurer leur ami.

(3) On fait que M. de *Voltaire*, treize ans après, revint à Paris. Lorsqu'il sortait à pied, il était toujours entouré par une foule d'hommes de tout état et de tout âge. On demandait un jour à une femme du peuple, quel était cet homme que l'on suivait avec tant d'empressement? C'est le sauveur des *Calas*, répondit-elle.

On remarqua en ce temps, qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé *Fréron*, auteur de je ne sais quelle brochure périodique, intitulée, *Lettres à la comtesse*, et ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence de ceux que le roi, tout son conseil, et tout le public avaient justifiés si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors M. de *Voltaire* à écrire son *Traité de la tolérance*, qui fut regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en prose, et qui est devenu le catéchisme de quiconque a du bon sens et de l'équité.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine II*, dont le nom fera immortel, donnait des lois à son empire qui contient la cinquième partie du globe : et la première de ses lois est l'établissement d'une tolérance universelle.

C'était la destinée de notre solitaire des frontières helvétiques, de venger l'innocence accusée et condamnée en France. La position de sa retraite entre la France, la Suisse, Genève et la Savoie, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille *Sirven* condamnée à la mort dans un bourg auprès de Castres, par les juges les plus ignorans et les plus cruels, se réfugia auprès de ses terres. Il fut

occupé huit années entières à leur faire rendre justice; et ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé *Trinquet*, procureur du roi dans la juridiction qui condamna la famille *Sirven* à la mort, donna ainsi les conclusions : *Je requiers pour le roi que N. Sirven et N. sa femme, dûement atteints et convaincus d'avoir étranglé et noyé leur fille, soient bannis de la paroisse.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fût l'avocat des causes perdues, voulut encore qu'il arrachât des flammes une citoyenne de Saint-Omer, nommée *Montbailli*, condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la transporter au lieu de son supplice. Son mari avait déjà expiré sur la roue. Qui étaient ces deux victimes? deux exemples de l'amour conjugal et de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuses dans la pauvreté. Ces innocentes et respectables créatures avaient été accusées de parricide, et jugées sur des allégations qui auraient paru

ridicules aux condamnateurs mêmes des *Calas*. M. de *Voltaire* fut assez heureux pour obtenir de M. le chancelier de *Maupeou*, qu'il fît revoir le procès. La dame *Montbailli* fut déclarée innocente ; la mémoire de son mari réhabilitée ; misérable réhabilitation sans vengeance et sans dédommagement ! Quelle a donc été la jurisprudence criminelle parmi nous ? quelle suite infernale d'horribles assassinats , depuis la boucherie des templiers jusqu'à la mort du chevalier de *la Barre* ! On croit lire l'histoire des sauvages ; on frémit un moment , et on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina M. de *Voltaire* à laisser à M. *Tronchin* sa maison des délices , et à ne plus quitter le château de Ferney , qu'il avait fait bâtir de fond en comble , et orné de jardins d'une agréable simplicité.

La discorde fut enfin si vive à Genève , qu'un des partis fit feu sur l'autre , le 15 février 1770. Il y eut du monde tué : plusieurs familles d'artistes cherchèrent un asile chez lui et le trouvèrent. Il en logea quelques-unes dans son château ; et en peu d'années il fit bâtir cinquante maisons de pierre de taille pour les autres. De sorte que le village de

Ferney qui n'était, lorsqu'il acquit cette terre, qu'un misérable hameau où croupissaient quarante-neuf malheureux payfans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, et par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaissance, peuplé de douze cents personnes, toutes à leur aise, et travaillant avec succès pour elles et pour l'Etat. M. le duc de *Choiseul* protégea de tout son pouvoir cette colonie naissante, qui établit un très-grand commerce.

Une chose qui mérite, je crois, de l'attention, c'est que cette colonie se trouvant composée de catholiques et de protestans, il aurait été impossible de deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons génevois et suisses, préparer de leurs mains trois repasoirs pour la procession de la fête du Saint-Sacrement. Elles assistèrent à cette procession avec un profond respect; et M. *Hugonet*, nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, et en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que M. de *Voltaire* a répandus dans tous ses ouvrages, et surtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours

dit que les hommes sont frères, et il le prouva par les faits. Les *Guyon*, les *Nonotte*, les *Patouillet*, les *Paulian*, et autres zélés, le lui ont bien reproché; c'est qu'ils n'étaient pas ses frères.

Voyez-vous, disait-il aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au-dessus de l'église que j'ai fait bâtir? DEO EREXIT VOLTAIRE. C'est au DIEU père commun de tous les hommes. En effet, c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à DIEU seul.

Pendant qu'il jouissait, dans la retraite, de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, il eut le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, et de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neiges, en 1756, dans le même temps que l'impératrice-reine de Hongrie parut avoir quelque envie de reprendre, si elle pouvait, sa chère Silésie que le roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Russie et avec le roi de Pologne, seulement en qualité d'électeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de

France , de son côté , voulait se venger sur les Etats d'Hanovre , du mal que l'électeur d'Hanovre , roi d'Angleterre , lui faisait sur mer. *Frédéric* , qui était alors allié avec la France , et qui avait un profond mépris pour notre gouvernement , préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France , et s'unit avec la maison d'Hanovre.

Le roi de France voulant le retenir dans son alliance , lui avait envoyé le duc de *Nivernois* , homme d'esprit et qui faisait de très-jolis vers. L'ambassade d'un duc et pair et d'un poète semblait devoir flatter la vanité et le goût de *Frédéric*. Il se moqua du roi de France , et signa son traité avec l'Angleterre , le même jour que l'ambassadeur arriva à Berlin , joua très-poliment le duc et pair , et fit une épigramme contre le poète. (4)

C'était alors le privilège de la poésie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poète à Paris , homme de condition , fort pauvre , mais très-aimable ; en un mot l'abbé de *Bernis* , depuis cardinal.

(4) M. de *Voltaire* se conforme ici à l'opinion commune ; mais nous avons entendu dire à des personnes qui doivent être instruites , que le roi de Prusse proposa à M. de *Nivernois* de ne pas prendre d'engagement avec l'Angleterre , si la France voulait lui garantir la Silésie , et qu'il fut refusé par le ministère de France.

Il avait débuté par faire des vers contre M. de *Voltaire*, et ensuite était devenu son ami, ce qui ne lui servait à rien ; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, et cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en ambassade à Venise : il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Prusse, dans ce beau livre de poésie, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort, avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de Bernis la stérile abondance.

M. de *Voltaire* ne croyait pas que ce livre et ce vers fussent parvenus jusqu'à l'abbé ; mais comme DIEU est juste, DIEU se servit de lui pour venger la France du roi de Prusse. L'abbé conclut un traité offensif et défensif avec M. de *Staremborg* ambassadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé*, alors ministre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* présida à cette négociation. *Rouillé* fut obligé de signer le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était sans exemple. Ce ministre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte secrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu, et le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe ;

il avait demandé un jour si la Vétéravie était en Italie ? Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit ; mais dès qu'on eut de grands objets, on sentit son insuffisance, on le renvoya, et l'abbé de *Bernis* eut sa place.

Mademoiselle *Poiffon* *dame le Normand, marquise de *Pompadour*, était réellement premier ministre d'Etat. Certains termes outrageans, lâchés contre elle par *Frédéric*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poètes, avaient blessé le cœur de la marquise, et ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit dans un moment les maisons de France et d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France, qui avait prétendu, en 1741, écraser l'Autriche, la soutint en 1756. Et enfin, on vit la France, la Russie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, et le fiscal de l'Empire, déclarés contre le seul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantassins et de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux exercée, pourvue de tout ; mais enfin, il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Frédéric* prit la Saxe; la France prit les Etats de *Frédéric*, depuis la ville de Gueldres jusqu'à Minden sur le Vefèr, et s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre et de la Hesse alliée de *Frédéric*; l'impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le roi battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, et ensuite en fut battu dans la Bohême, le 18 juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque; pressé de tous côtés par les Russes, par les Autrichiens et par la France, lui-même se crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure, près de Stade, un traité avec les Hanovriens et les Hessois, qui ressemblait à celui des fourches Caudines; leur armée ne devait plus servir. Le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes. Le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, et était secondé de l'armée des cercles de l'Empire; de-là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, et étaient déjà dans Breslaw. Un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, et l'avait mis à contribution. Le trésor du roi de Prusse était presque épuisé, et bientôt il ne devait plus lui rester un village.

M. de *Voltaire* avait renoué sa correspondance avec lui ; et ne l'avait jamais interrompue avec madame la margrave de *Bareith*.

Le temps qui s'écoula entre la bataille de Kollin , le 18 juin 1757 , que le roi de Prusse perdit , et la journée de Rosbac , du 3 novembre , où il fut vainqueur , est le temps le plus intéressant de cette correspondance rare , entre une maison royale de héros et un simple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

Lettre de son altesse royale madame la princesse de Bareith , du 12 septembre 1757.

„ V O T R E lettre m'a sensiblement touchée ,
 „ celle que vous m'avez adressée pour le roi ,
 „ a fait le même effet sur lui. J'espère que
 „ vous serez satisfait de sa réponse pour ce
 „ qui vous concerne. Mais vous le ferez aussi
 „ peu que moi de ses résolutions. Je m'étais
 „ flattée que vos réflexions feraient quelque
 „ impression sur son esprit. Vous verrez le
 „ contraire dans le billet ci-joint. Il ne me
 „ reste qu'à suivre sa destinée si elle est malheu-
 „ reuse. Je ne me suis jamais piquée d'être
 „ philosophe , j'ai fait mes efforts pour le
 „ devenir. Le peu de progrès que j'ai fait
 „ m'a appris à mépriser les grandeurs et les

„ richesses ; mais je n'ai rien trouvé dans la
 „ philosophie qui puisse guérir les plaies du
 „ cœur , que le moyen de s'affranchir de ses
 „ maux en cessant de vivre. L'état où je suis
 „ est pire que la mort. Je vois le plus grand
 „ homme du siècle , mon frère , mon ami ,
 „ réduit à la plus affreuse extrémité. Je vois
 „ ma famille entière exposée aux dangers et
 „ aux périls ; ma patrie déchirée par des im-
 „ pitoyables ennemis ; le pays où je suis peut-
 „ être menacé de pareils malheurs. Plût au
 „ ciel que je fusse chargée toute seule des
 „ maux que je viens de vous décrire , je les
 „ souffrirais , et avec fermeté.

„ Pardonnez-moi ce détail. Vous m'enga-
 „ gez par la part que vous prenez à ce qui
 „ me regarde , de vous ouvrir mon cœur.
 „ Hélas ! l'espoir en est presque banni. La
 „ fortune , lorsqu'elle change , est aussi conf-
 „ tante dans ses persécutions que dans ses
 „ faveurs. L'histoire est pleine de ces exem-
 „ ples ; mais je n'y en ai point trouvé de
 „ pareil à celui que nous voyons , ni une
 „ guerre aussi inhumaine et cruelle parmi des
 „ peuples policés. Vous gémeriez si vous saviez
 „ la triste situation de l'Allemagne et de la
 „ Prusse. Les cruautés que les Russes commet-
 „ tent dans cette dernière font frémir la nature.
 „ Que vous êtes heureux dans votre ermitage,

„ où vous vous reposez sur vos lauriers , et
 „ où vous pouvez philosopher de sang-froid
 „ sur l'égaïement des hommes ! Je vous y sou-
 „ haite tout le bonheur imaginable. Si la for-
 „ tune nous favorise encore , comptez sur
 „ toute ma reconnaissance , et je n'oublierai
 „ jamais les marques d'attachement que vous
 „ m'avez données ; ma sensibilité vous en est
 „ garante ; je ne suis jamais amie à demi , et
 „ je le ferai toujours véritablement de frère
 „ *Voltaire.*

WILHELMINE.

„ Bien des complimens à madame *Denis* ;
 „ continuez , je vous prie , d'écrire au roi. ”

On voit par cette lettre , aussi attendrissante
 que bien écrite , quelle était la belle ame de
 la margrave de *Bareith* , & combien elle mé-
 ritait les éloges que lui donna M. de *Voltaire*
 en pleurant sa mort , dans une ode imprimée
 parmi ses autres ouvrages. Mais on voit surtout
 quels désastres épouvantables attirent sur les
 peuples des guerres légèrement entreprises par
 les rois ; on voit à quoi ils s'exposent eux-
 mêmes , et à quel point ils sont malheureux
 de faire le malheur des nations.

Le solitaire de Ferney donna dès ce moment,
 et dans la suite de cette guerre funeste , toutes
 les marques possibles de son attachement à
 madame

madame la margrave , de son zèle pour le roi son frère , et de son amour pour la paix.

Ce sera une époque singulière que la résolution prise par le roi de Prusse après tous ses malheurs , qui furent les suites de la bataille de Kollin , d'aller affronter vers la Saxe , auprès de Mersbourg , les armées françaises et autrichiennes combinées , fort supérieures en nombre , tandis que le maréchal de *Richelieu* n'était pas loin avec une armée victorieuse. Ce monarque avait eu assez de présence d'esprit , et fut assez maître de ses idées , au milieu de ses infortunes , pour écrire au marquis d'*Argens* une longue épître en vers , dans laquelle il lui faisait part de la résolution qu'il avait prise de mourir s'il était battu , et lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître , par le sujet et par celui qui l'a écrite , nous ne la transcrivons pas ici toute entière ; mais en voici plusieurs passages.

Ami , le sort en est jeté ;
 Las de plier dans l'infortune
 Sous le joug de l'adversité ,
 J'accourcis le temps arrêté
 Que la nature notre mère ,
 A mes jours remplis de misère
 A daigné prodiguer par libéralité.

Mélanges littér. Tome III.

† K

D'un cœur assuré , d'un œil ferme ,
 Sans timidité , sans effort ,
 Je m'approche de l'heureux terme
 Qui va me garantir contre les coups du fort.
 Adieu grandeurs , adieu chimères ;
 De vos bluettes passagères
 Mes yeux ne font plus éblouis.
 Si votre faux éclat dès ma naissante aurore
 Fit trop imprudemment éclore
 Des desirs indiscrets long-temps évanouis ;
 Au sein de la philosophie ,
 Ecole de la vérité ,
 Zénon me détrompa de la frivolité
 Qui produit les erreurs du songe de la vie.
 Adieu , divine volupté ;
 Adieu , plaisirs charmans qui flattez la mollesse ,
 Et dont la troupe enchanteresse
 Par des liens de fleurs enchaîne la gaité.
 Mais que fais-je , grand Dieu ! courbé sous la tristesse ,
 Est-ce à moi de nommer les plaisirs , l'alégresse ?
 Et sous la griffe du vautour
 Voit-on la tendre tourterelle
 Et la plaintive Philomèle
 Chanter ou respirer l'amour ?
 Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
 N'éclaira que des jours signalés par mes maux.
 Depuis long-temps Morphée avare de pavots ,
 N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.

Je disais ce matin , les yeux couverts de pleurs :

Le jour qui dans peu va renaître ,

M'annonce de nouveaux malheurs.

Je disais à la nuit : Tu vas bientôt paraître

Pour éterniser mes douleurs.

Vous de la liberté , héros que je révère ,

O manes de Caton ! ô manes de Brutus !

Votre illustre exemple m'éclaire

Parmi l'erreur et les abus.

C'est votre flambeau funéraire

Qui m'instruit du chemin , peu connu du vulgaire ,

Que nous avaient tracé vos antiques vertus.

J'écarte les romans et les pompeux fantômes

Qu'engendra de ses flancs la superstition ;

Et pour approfondir la nature des hommes ,

Pour connaître ce que nous sommes ,

Je ne m'adresse point à la religion.

J'apprends de mon maître Epicure ,

Que du temps la cruelle injure

Diffout les êtres composés ;

Que ce souffle , cette étincelle ,

Ce feu vivifiant des corps organisés

N'est point de nature immortelle.

Il naît avec le corps , s'accroît dans les enfans ,

Souffre de la douleur cruelle.

Il s'égare , il s'éclipse , il baisse avec les ans.

Sans doute il périra , quand la nuit éternelle

Voudra nous arracher du nombre des vivans.

Vaincu , persécuté , fugitif dans le monde ,
 Trahi par des amis pervers ,
 Plus de maux dans cet univers
 Je souffre en ma douleur profonde ,
 Que dans les fictions de la fable féconde ,
 N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.
 Ainsi pour terminer mes peines ,
 Comme ces malheureux au fond de leurs cachots ,
 Las d'un destin cruel , et trompant leurs bourreaux ,
 D'un noble effort brisent leurs chaînes ;
 Sans m'embarrasser des moyens ,
 Je romps les funestes liens ,
 Dont la subtile et fine trame ,
 A ce corps rongé de chagrins ,
 Trop long-temps attacha mon ame.
 Tu vois dans ce cruel tableau
 De mon trépas la juste cause ;
 Au moins ne pense pas du néant du caveau
 Que j'aspire à l'apothéose ;
 Mais lorsque le printemps , paraissant de nouveau
 De son sein abondant offre des fleurs écloses ,
 Chaque fois d'un bouquet de myrtes et de roses
 Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Nous avons cette pièce , qui est un monu-
 ment sans exemple , écrite toute entière de
 sa main.

Nous avons un monument encore plus héroï-
 que de ce prince philosophe ; c'est une lettre

à M. de *Voltaire* du 9 octobre 1757, vingt-cinq jours avant sa victoire de Rosbac :

Je suis homme , il suffit , et né pour la souffrance ,
Aux rigueurs du destin j'oppose ma confiance.

» Mais avec ces sentimens , je suis bien loin
» de condamner *Caton* et *Othon*. Le dernier
» n'a eu de beau moment en sa vie que celui
» de sa mort.

Cröyez que si j'étais *Voltaire* ,
Et particulier comme lui ,
Me contentant du nécessaire ,
Je verrais voltiger la fortune légère ,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des grandeurs ,
Le fardeau des devoirs , le jargon des flatteurs ;
Ces misères de toute espèce ,
Et ces détails de petitesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire ,
Quoique poëte et souverain.
Quand du ciseau fatal retranchant mon destin ,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire ,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de Mémoire ?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.

Nos destins font-ils donc si beaux ?
 Le doux plaisir et la mollesse ,
 La vive et naïve alégresse ,
 Ont toujours fui des grands la pompe et les travaux.
 Ainsi la fortune volage
 N'a jamais causé mes ennuis ;
 Soit qu'elle me flatte ou m'outrage ,
 Je dormirai toutes les nuits
 En lui refusant mon hommage.
 Mais notre état fait notre loi ;
 Il nous oblige , il nous engage
 A mesurer notre courage
 Sur ce qu'exige notre emploi.
 Voltaire dans son ermitage ,
 Dans un pays dont l'héritage
 Est son antique bonne foi ,
 Peut s'adonner en paix à la vertu du sage
 Dont Platon nous marqua la loi.
 Pour moi , menacé du naufrage ,
 Je dois , en affrontant l'orage ,
 Penfer , vivre , et mourir en roi.

Rien n'est plus beau que ces derniers vers ;
 rien n'est plus grand. *Corneille* dans son bon
 temps ne les eût pas mieux faits. Et quand ,
 après de tels vers on gagne une bataille , le
 sublime ne peut aller plus loin.

En marchant aux Français et aux Impériaux,
 il écrivit à madame la margrave de *Bareith* sa

sœur, qu'il se ferait tuer ; mais il fut plus heureux qu'il ne le disait et qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 novembre 1757, l'armée française et impériale dans un poste assez avantageux, à Rosbac sur la frontière de la Saxe. Le prince *Henri*, chargé de soutenir le premier effort des armées combinées, à la tête de cinq bataillons, fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil, et ce fut, je crois, le seul prussien blessé à cette journée. Les Français et les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouïe et la plus complète dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac fera long-temps célèbre. On vit trente mille Français et vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse et précipitée devant cinq bataillons et quelques escadrons ; les défaites d'Azincourt, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline et l'exercice militaire que son père avait établis, et que le fils avait fortifiés, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice prussien s'était perfectionné pendant cinquante ans ; on avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats ; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens.

On avait même changé les manœuvres en France presque à chaque revue ; de sorte que les officiers et les soldats, ayant mal appris des exercices nouveaux, et tout différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, et n'avaient réellement aucune discipline, ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue du Prussien tout fut en déroute ; et la fortune fit passer *Frédéric*, en un quart d'heure, du comble du désespoir à celui du bonheur et de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager ; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France, de la Russie, et de l'Autriche, et il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèse*.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de ministre d'Etat, et une correspondance particulière avec le roi de France ; il était plus opposé que personne à l'alliance avec la cour autrichienne. Il avait fait à Lyon à M. de *Voltaire* une réception dont il pouvait croire que M. de *Voltaire* était peu satisfait. Cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, et qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais

les

les hommes en place, le porta à se lier avec M. de *Voltaire* pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui, et à lui confier les intérêts du roi son frère. Il voulait réconcilier le roi de Prusse avec le roi de France, et croyait procurer la paix. Il n'était pas bien difficile de porter madame de *Bareith* et le roi son frère à cette négociation.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi son frère; c'était par M. de *Voltaire* que passaient les lettres de cette princesse et du cardinal. M. de *Voltaire* avait en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, et peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que le cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave; mais il fut tout étonné que le roi lui répondît assez sèchement que le secrétaire d'Etat des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet, l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire; cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de *Bernis*; il envoya à M. de *Voltaire* cette triste lettre qui finissait tout: et il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu, disait M. de Voltaire, comment on meurt de chagrin, et comment des ministres et de vieux cardinaux, qui ont l'ame si dure, ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût; mon dessein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, et non pas de le faire mourir.

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu et humilié par lui; il y avait de la fidélité et bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche. Ces vertus furent longtemps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunsvickois, les Hessois, furent moins fidèles à leurs traités et s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu*, qu'ils ne serviraient plus contre nous; qu'ils repasseraient l'Elbe au-delà duquel on les avait envoyés; ils rompirent leur marché des Fourches Caudines, dès qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbac.

L'indiscipline, la désertion, les maladies détruisirent notre armée; et le résultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions et cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse*, comme nous avions fait dans la guerre de 1741 en combattant contre elle.

Leroi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Thuringe , à Rosbac , s'en alla combattre l'armée autrichienne à soixante lieues de là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe ; les vainqueurs marchaient ailleurs , rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes , perdu leur canon , leurs munitions , leurs vivres , et surtout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric* , au bout d'un mois , remporte à pareil jour une victoire plus signalée et plus disputée sur l'armée d'Autriche , auprès de Breslaw ; il reprend Breslaw ; il y fait quinze mille prisonniers ; le reste de la Silésie rentre sous ses lois. *Gustave-Adolphe* n'avait pas fait de si grandes choses ; il fallut bien alors qu'on lui pardonnât ses plaisanteries , ses petites malices. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

Au milieu de ces grandes querelles , M. de *Voltaire* voyait de ses fenêtres la ville où régnait *Jean Chauvin* le picard , dit *Calvin* , et la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de son ame. Presque tous les prêtres genevois pensent aujourd'hui comme *Servet* et vont même plus loin que lui ; ils ne croient point du tout JESUS-CHRIST Dieu ; et ces messieurs qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire , se sont humanisés jusqu'à faire grace

aux ames qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles , que *Thésée* ne sera pas toujours assis dans son fauteuil , que *Sizyphe* ne roulera pas toujours son rocher. Ainsi de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avait là de quoi se couper la gorge , allumer des bûchers , faire des Saint-Barthelemi. Cependant on ne s'est pas même dit d'injures, tant les mœurs sont changées. Il n'y a que M. de *Voltaire* à qui un de ces prédicans en ait dit , parce qu'il avait osé avancer que leur picard *Calvin* était un esprit dur , qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de *Servet*, et qui injurient M. de *Voltaire*, pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu , avec des fagots verts.

Ils ont voulu lui prouver en forme que *Calvin* était un bon-homme. Ils ont prié le conseil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet*. Le conseil, plus sage qu'eux, les a refusées. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre M. de *Voltaire* dans Genève ; et M. de *Voltaire* regarda ce petit

triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Laufanne. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne fais quel mauvais livre contre M. de *Voltaire*, pour l'honneur, disaient-ils, de la religion chrétienne. Il trouva sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires, et de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, et à respecter un philosophe. (5) *Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci; écrivait-il alors. Etes pensans, je vous avertis*

(5) Cela était cependant arrivé une fois en France, et sous le règne de *François I*. Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivit au parlement de Paris, en date du 9 avril 1526.

Et parce que nous sommes duement acertenés qu'indifféremment ladite faculté, (la sorbonne) et ses suppôts écrivent contre un chacun en dénigrant leur honneur, état, et renommée, comme ont fait contre Erasme, et pourraient s'efforcer à faire le semblable contre autres, nous vous commandons qu'ils n'aient en général rien particulier à écrire, ni composer et imprimer choses quelconques qu'elles n'aient été premièrement revues et approuvées par vous ou vos commis, et en pleine chambre délivrées. François I ne conserva pas long-temps cette sage politique, et son intolérance prépara les malheurs qui désolèrent la France sous le règne de ses petits-fils, et causèrent la ruine et la destruction de sa famille. Cet ordre donné au parlement ne renfermait rien de contraire à la loi naturelle; la sorbonne jouissant en France d'un privilège exclusif pour le commerce de théologie, le gouvernement était en droit de soumettre ce privilège à toutes les restrictions qu'il jugeait convenables.

qu'il est très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : Venez demain dîner chez moi. Cependant il ne se trouvait pas encore assez libre. Et ce qui est à son gré digne de quelque attention , c'est que pour l'être parfaitement il a acheté des terres en France. Enfin il avait tellement arrangé sa destinée qu'il se trouvait indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Genève , et en France. J'entends parler beaucoup de liberté ; disait-il encore, mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.

Il ne pouvait certainement mieux prendre son temps pour chercher cette liberté et ce repos loin de Paris. On y était alors aussi fou et aussi acharné dans des querelles pueriles que du temps de la fronde : il n'y manquait que la guerre civile ; mais comme Paris n'avait ni un roi des halles , tel que le duc de Beaufort , ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés par l'archevêque de Paris, Beaumont, homme opiniâtre, faisant le mal de tout son cœur par excès de zèle , un fou sérieux, un vrai saint dans le goût de Thomas de Cantorbéri.

La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, et que l'archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise.

Tout Paris prit parti. Les petites factions jansénistes et molinistes ne s'épargnèrent pas; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue; on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raison; mais ils n'en furent que plus envenimés: il exila l'archevêque; il exila le parlement; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement; parce qu'une chambre nommée royale, composée de conseillers d'Etat et de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice qu'on appelle parlement. Tous ses membres furent donc rappelés, et crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autrefois son parlement, attendu, disaient-ils, *que cela était de mauvais*

exemple. Enfin, ils en firent tant que le roi résolut au moins de casser une de leurs chambres, et de réformer les autres. Alors ces messieurs donnèrent tous leur démission, excepté la grand'chambre. Les murmures éclatèrent ; on déclamaient publiquement au palais contre le roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait souvent dans la grand'salle. Il est prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuisinier au collège des jésuites, collège où M. de *Voltaire* a vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, et les cuisiniers leur en rendre. *Damiens* alla donc à Versailles dans cette résolution, et blessa le roi au milieu de ses gardes et de ses courtisans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jésuites, qui étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. M. de *Voltaire* a lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il disait : *Cette fois-ci, ce n'est pas nous ; c'est à présent le tour de Messieurs.* C'était

naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'affassin, puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Ce malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes. On croit que M. d'Argenson porta le roi à donner à son parlement la permission de juger l'affaire. Il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé et exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelques services signalés et difficiles. Cette conduite acheva d'inspirer à MM. des enquêtes une confiance nouvelle. Ils se crurent des personnages importants, et leurs chimères de représenter la nation, et d'être les tuteurs des rois, se réveillèrent. Cette scène passée, et n'ayant plus rien à faire, ils s'amusèrent à persécuter les philosophes.

Omer Joli de Fleuri, avocat-général du parlement de Paris, étala dans les chambres le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi, et l'hypocrisie, aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres, très-estimables par leur science et par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un très-grand objet

de commerce pour la librairie de France. Le chancelier, les ministres, encourageaient une si belle entreprise : déjà sept volumes avaient paru ; on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; et ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du Dictionnaire encyclopédique rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre : on ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage. Mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Joli de Fleuri* qui, le 23 février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c.

Omer, pour prouver ces accusations, cite *S^t Paul*, le procès de *Théophile*, et *Abraham Chaumeix* : (n) il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parlait. Il demande justice à la cour contre l'article *ame*, qui

(n) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janténiste et convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Eglise. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscou.

selon lui est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne, qui se tue à déclamer à tort et à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Joli de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu. Et tout le parlement, sur la réquisition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye*; car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les éditeurs avaient un privilège du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les privilèges accordés par sa majesté. Il ne lui appartient pas de juger ni d'un arrêt du conseil, ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie. Cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé. Il nomma des conseillers pour décider des objets de géométrie et de métaphysique contenus dans l'Encyclopédie. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent. Le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilège, afin de n'avoir pas la honte de voir juger et condamner ce qu'il avait

revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garaffe* et des arrêts contre l'émétique ; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France , tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation.

On avouera sans peine que , dans de telles circonstances, Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe , et qu'*Aristote* fut très-sage de se retirer à Chalcis lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs , l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur ; l'état de gentilhomme ordinaire de sa majesté , que le roi avait conservé à M. de *Voltaire* , n'est pas grand'chose ; les hommes sont bien sots ; et je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château comme a fait M. de *Voltaire* , y jouer la comédie , y faire bonne chère , que d'être levraudé à Paris , comme *Helvétius* , par les gens tenant la cour de parlement , et par les gens tenant l'écurie de la forbonne. Comme il ne pouvait assurément , ni rendre les hommes plus raisonnables , ni le parlement moins pédant , ni les théologiens moins ridicules , il continua d'être heureux loin d'eux.

Il était quasi honteux de l'être en contemplant du port tous les orages. Il voyait

l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos ministres renvoyés l'un après l'autre sans que nos affaires en allassent mieux, le roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays; et cette fois, les jésuites ne pouvaient pas dire : *Ce n'est pas nous*. Ils avaient conservé leur droit, et il a été bien prouvé depuis que ces bons pères avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons qu'ils sont souverains au Paraguay, et qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Cependant M. de *Voltaire* était parvenu à renouer une négociation secrète entre M. de *Choiseul* et le roi de Prusse. (6) Le grand ouvrage de la paix entamé par ce ministre, fut accompli par M. de *Praslin*, service signalé qu'ils rendirent à la France appauvrie et désolée.

Elle était dans un état si déplorable que pendant douze années de paix qui suivirent cette guerre funeste, de tous les ministres des

(6) Il s'en était formé une autre à Paris par l'entremise du bailli de *Froulai*, autrefois ambassadeur de France à Berlin, et on avait consenti à recevoir un envoyé secret du roi de Prusse; mais sur les plaintes de la cour de Vienne, cet envoyé fut arrêté, mis à la bastille, et ses papiers saisis. On prétend que ces choses-là sont permises en politique.

finances qui se succédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté, et les travaux les plus assidus, pût parvenir à pallier seulement les plaies de l'Etat. La disette d'argent était au point, qu'un contrôleur-général fut obligé, dans une nécessité pressante, de saisir chez M. *Magon*, banquier du roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt. On prit à notre solitaire deux cents mille francs. C'était une perte énorme; il s'en consola à la manière française par un madrigal qu'il fit sur le champ en apprenant cette nouvelle :

Au temps de la grandeur romaine
 Horace difait à Mécène :
 Quand cesserez-vous de donner ?
 Chez le Welche on n'est pas si tendre.
 Je dois dire, mais sans douleur,
 A monfeigneur le contrôleur :
 Quand cesserez-vous de me prendre ?

On ne cessa point. M. le duc de *Choiseul*, qui se fait construire alors un port magnifique à Verfoy sur le lac Lemane, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut saisie par des savoyards créanciers des entrepreneurs, dans un port de Savoie près du fameux Ripaille. M. de *Voltaire*

· racheta incontinent ce bâtiment royal de ses propres deniers , et ne put en être remboursé par le gouvernement : car M. le duc de *Choiseul* perdit en ce temps-là même tous ses emplois , et se retira à sa terre de Chanteloup , regretté non-seulement de tous ses amis , mais de toute la France qui admirait son caractère bienfaisant , la noblesse de son ame , et qui rendait justice à son esprit supérieur.

Notre solitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnaissance. Il n'y a sorte de grace que M. le duc de *Choiseul* n'eût accordé à sa recommandation : il avait fait un neveu de M. de *Voltaire* , nommé de la *Houlière* , brigadier des armées du roi : pensions , gratifications , brevets , croix de Saint-Louis , avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations , et qui venait d'établir une colonie d'artistes et de manufacturiers sous ses auspices. Déjà sa colonie travaillait avec succès pour l'Espagne , pour l'Allemagne , pour la Hollande , l'Italie. Il la crut ruinée ; mais elle se soutint. La seule impératrice de Russie acheta bientôt après , dans le fort de sa guerre contre les Turcs , pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne cesse de s'étonner ,

quand on voit dans le même temps cette souveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France , et pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un présent de cinquante mille livres à M. *Diderot* avec une grace et une circonspection qui relevaient bien le prix de son présent. Elle avait offert à M. d'*Alembert* de le mettre à la tête de l'éducation de son fils avec soixante mille livres de rente. Mais ni la santé ni la philosophie de M. d'*Alembert* ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui du duc de *Montausier* à Versailles. Elle envoya M. le prince de *Koslouski*, présenter de sa part à M. de *Voltaire* les plus magnifiques pelisses , et une boîte tournée de sa main même , ornée de son portrait et de vingt diamans. On croirait que c'est l'histoire d'*Aboulcassim* dans les mille et une nuits.

M. de *Voltaire* lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de *Moustopha* dans une de ses victoires ; et elle lui répondit qu'*avec de l'ordre on est toujours riche , et qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre , ni d'argent , ni de soldats*. Elle a tenu parole.

Cependant le fameux sculpteur M. *Pigal* travaillait dans Paris à la statue du solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui
propofa

propofa un jour , en 1770 , à quelques véritables gens de lettres de lui faire cette galanterie pour le venger de tous les plats libelles et des calomnies ridicules que le fanatisme et la baffe littérature ne ceflaient d'accumuler contre lui. Madame *Necker* , femme du réfident de Genève , conçut ce projet la première. C'était une dame d'un efprit très-cultivé , et d'un caractère fupérieur , s'il fe peut , à fon efprit. Cette idée fut faifie avidement par tous ceux qui venaient chez elle , à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui foufcrieraient pour cette entreprife. (7)

Le roi de Pruffe , en qualité d'homme de lettres , et ayant affurément plus que perfonne droit à ce titre et à celui d'homme de génie , écrivit au célèbre M. d'*Alembert* , et voulut être des premiers à foufcrire. Sa lettre , du 28 juillet 1770 , eft confignée dans les archives de l'académie.

„ Le plus beau monument de *Voltaire* eft
 „ celui qu'il s'eft érigé lui-même : fes ouvrages.
 „ Ils fubfifteront plus long-temps que la bafique de Saint-Pierre , le louvre , et tous
 „ ces bâtimens que la vanité confacre à
 „ l'éternité. On ne parlera plus françois , que

(7) M. de *Voltaire* étoit mal informé. Il faut reftituer aux gens de lettres françois l'honneur d'avoir rendu cet hommage à M. de *Voltaire*.

„ *Voltaire* sera encore traduit dans la langue
 „ qui lui aura succédé. Cependant , rempli du
 „ plaisir que m'ont fait ses productions si
 „ variées , et chacune si parfaite en son genre ,
 „ je ne pourrais sans ingratitude me refuser
 „ à la proposition que vous me faites de con-
 „ tribuer au monument que lui élève la
 „ reconnaissance publique. Vous n'avez qu'à
 „ m'informer de ce qu'on exige de ma part ,
 „ je ne refuserai rien pour cette statue , plus
 „ glorieuse pour les gens de lettres qui la lui
 „ consacrent que pour *Voltaire* même. On
 „ dira que dans ce dix-huitième siècle , où
 „ tant de gens de lettres se déchiraient par
 „ envie , il s'en est trouvé d'assez nobles ,
 „ d'assez généreux pour rendre justice à un
 „ homme doué de génie et de talens supé-
 „ rieurs à tous les siècles ; que nous avons
 „ mérité de posséder *Voltaire* : et la postérité
 „ la plus reculée nous enviera encore cet
 „ avantage. Distinguer les hommes célèbres ,
 „ rendre justice au mérite , c'est encourager
 „ les talens et la vertu ; c'est la seule récom-
 „ pense des belles ames ; elle est bien due à
 „ tous ceux qui cultivent supérieurement les
 „ lettres : elles nous procurent les plaisirs de
 „ l'esprit , plus durables que ceux du corps ;
 „ elles adoucissent les mœurs les plus féroces ;
 „ elles répandent leur charme sur tout le cours

„ de la vie ; elles rendent notre existence
 „ supportable, et la mort moins affreuse. Con-
 „ tinuez donc , Messieurs , de protéger et de
 „ célébrer ceux qui s'y appliquent , et qui
 „ ont le bonheur en France d'y réussir : ce
 „ fera ce que vous pourrez faire de plus glo-
 „ rieux pour votre nation , et qui obtiendra
 „ grace du siècle futur pour quelques autres
 „ welches et hérules qui pourraient flétrir
 „ votre patrie.

„ Adieu , mon cher d'*Alembert* : portez-
 „ vous bien , jusqu'à ce qu'à votre tour votre
 „ statue vous soit élevée. Sur ce , je prie
 „ DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne
 „ garde. „

FREDERIC.

A Sans-Souci , le 28 juillet 1770. (7)

(7) On a cru devoir placer ici les deux lettres suivantes de M. d'*Alembert*.

Lettre de M. d'Alembert au roi de Prusse.

SIRE ,

Je supplie très-humblement V. M. de pardonner la liberté que je vais prendre , à la respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée , et qui m'encouragent à lui demander une nouvelle grace.

Une société considérable de philosophes et de gens de lettres a résolu , Sire , d'ériger une statue à M. de *Voltaire* , comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont le plus redevables. Les philosophes et les

Le roi de Prusse fit plus. Il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle

gens de lettres de toutes les nations, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il serait flatteur et honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres ! Elle donnerait à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, une marque éclatante d'estime dont il serait infiniment touché, et qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup, et à la gloire de cet illustre écrivain, et à celle de la littérature française, qui en conserverait une reconnaissance éternelle. Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de faiblesse et de maladie où m'a réduit en ce moment l'excès du travail, et qui ne me permet que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bienfaits, et la tendre vénération avec laquelle je ferai jusqu'à mon dernier soupir,

S I R E ,

De votre majesté,

Le très-humble et très-obéissant
serviteur, D'ALEMBERT.

A Paris, le 15 juillet 1770.

Réponse de M. d'Alembert à la lettre précédente du roi de Prusse.

S I R E ,

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire, et celui qu'elle fait en sa personne à la littérature et à la nation française. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. sa vive et éternelle reconnaissance. Mais comment, Sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne ? Comment pourrais-

manufacture de porcelaine , et la lui envoya avec ce mot gravé sur la base : *Immortali*. M. de *Voltaire* écrivit au-dessous :

je vous dire à quel point je suis touché et pénétré de l'éloge si grand et si noble que V. M. fait de la philosophie et de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, et j'ose espérer que V. M. ne m'en délavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre ; et je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admiration, et j'ose le dire, avec quelle tendresse respectueuse ils voient tant de justice et de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de tous ceux qui écrivent et qui pensent ; vous êtes à présent pour eux (je rends à V. M. leurs propres expressions) l'être rémunérateur et vengeur : car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue ; elle serait bien plus flatteuse que la statue même pour M. de *Voltaire* et pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument ; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bienfaits et de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument ? Un écu, Sire, et votre nom qu'elle nous accorde d'une manière si digne et si généreuse. Les souscriptions ne nous manquent pas ; mais elles ne seraient rien sans la vôtre, et nous recevrons avec reconnaissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

L'académie française, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre de V. M. serait inférée dans ses registres, comme un monument également honorable pour un de ses plus illustres membres et pour la littérature française. Elle me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect et sa très-humble reconnaissance.

C'est avec les mêmes sentimens, et avec la plus vive admiration que je ferai toute ma vie,

SIRE, &c.

A Paris, le 13 août 1770.

Vous êtes généreux : vos bontés souveraines
 Me font de trop nobles présens ;
 Vous me donnez sur mes vieux ans
 Une terre dans vos domaines.

M. *Pigal* se chargea d'exécuter la statue en France avec le zèle d'un artiste qui en immortalisait un autre. Cette aventure, alors unique, deviendra bientôt commune. On érigera des statues ou du moins des bustes aux artistes, comme la mode est venue de crier *l'auteur*, *l'auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on faisait cet honneur, prévoyait bien que ses ennemis n'en feraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à M. *Pigal*, d'un style peut-être un peu trop burlesque.

Monfieur *Pigal*, votre statue
 Me fait mille fois trop d'honneur.
 Jean-Jacque a dit avec candeur
 Que c'est à lui qu'elle était due. (o)

(o) *Jean-Jacques Rousseau* de Genève, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, qu'il intitule : *Jean-Jacques à Christophe*, dit modestement qu'il est devenu homme de lettres par son mépris pour cet état. Et après avoir prié *Christophe* de lire son roman de la suisseffe *Héloïse*, qui, étant fille, accouche d'un faux-germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernemens bien policés lui doivent élever des statues.

N. B. *Jean-Jacques Rousseau* soufcrivit pour la statue de M. de *Voltaire*.

Quand votre ciseau s'évertue
A sculpter votre serviteur ,
Vous agacez l'esprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis si long-temps me hue.
L'ami Fréron, le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue ,
Sourdement, de sa main crochue,
Mutilera votre labeur.
Attendez que le destructeur
Qui nous consume et qui nous tue,
Le temps , aidé de mon passeur ,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que feriez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille et le col de gruë ,
Et la mine très-peu jouflue
Feront rire le connaisseur ?
Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche et dodue
Séduise l'œil du spectateur ,
Et qui dans nos sens insinue
Ces doux désirs et cette ardeur
Dont Pigmalion le sculpteur ,
Votre digne prédécesseur ,
Brûla , si la fable en est crue.
Son marbre eut un esprit , un cœur ;
Il eut mieux , dit un grave auteur ,

Car foudain fille devenue
 Cette fille resta pourvue
 Des doux appas que sa pudeur
 Ne dérobaît point à la vue :
 Même elle fut plus dissolue
 Que son père et son créateur.
 C'est un exemple très-flateur ;
 Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raison de dire que cet honneur inespéré qu'on lui faisait, déchaînerait contre lui les écrivains du pont-neuf et du fanatisme. Il écrivit à M. Thiriot : *Tous ces messieurs méritent bien mieux des statues que moi, et j'avoue qu'il en est quelques-uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.*

Les Nonottes, les Frérons, les Sabatiers et conforts, jetèrent les hauts cris. Celui qui le persécutait avec le plus de cruauté et d'absurdité, était un montagnard étranger, (*) plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des consciences. Cet homme, qui était très-familier, écrivit cordialement au roi de France, de couronne à couronne : il le pria de lui faire le plaisir de chasser un vieillard de soixante et quinze ans, et très-malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il

(*) Biord, évêque d'Annecy.

avait fait défricher , et de l'arracher à cent familles qui ne subsistaient que par lui. Le roi trouva la proposition très-malhonnette et peu chrétienne , et le fit dire au capelan.

Le solitaire de Ferney étant malade , et n'ayant rien à faire , ne voulut se venger de cette petite manœuvre que par le plaisir de se faire donner l'extrême-onction par exploit , selon l'usage qui se pratiquait alors. Il se comporta comme ceux qu'on appelait jansénistes à Paris : il fit signifier par un huissier à son curé , nommé *Gros*, (bon ivrogne , qui s'est tué depuis à force de boire) que ledit curé eût à le venir oindre dans sa chambre au premier avril sans faute. Le curé vint , et lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion , et qu'ensuite il lui donnerait tant de saintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la proposition ; il se fit apporter la communion dans sa chambre , le premier avril ; et là , en présence de témoins , il déclara par devant notaire , *qu'il pardonnait à son calomniateur , qui avait tenté de le perdre , et qui n'avait pu y réussir.* Le procès-verbal en fut dressé.

Il dit après cette cérémonie : *J'ai eu la satisfaction de mourir comme Gusman dans Alzire , et je m'en porte mieux. Les plaisans de Paris croiront que c'est un poisson d'avril.*

Mélanges littér. Tome III. † N

L'ennemi, un peu étonné de cette aventure, ne se piqua pas de l'imiter ; il ne pardonna point , et n'y fut autre chose que faire supposer une déclaration du malade , toute différente de celle qui était authentique , faite par devant notaire , signée du testateur et des témoins , dûment légalisée et contrôlée. Deux faussaires rédigerent donc , quinze jours après , une contre-profession de foi en patois favoyard ; mais on n'osa pas supposer le seing de celui auquel on avait eu la bêtise de l'attribuer. Voici la lettre que M. de *Voltaire* écrivit sur ce sujet.

„ Je ne fais point mauvais gré à ceux qui
 „ m'ont fait parler faiblement dans un style
 „ si barbare et si impertinent. Ils ont pu mal
 „ exprimer mes sentimens véritables , ils ont
 „ pu redire dans leur jargon ce que j'ai publié
 „ si souvent en français ; ils n'en ont pas
 „ moins exprimé la substance de mes opinions.
 „ Je suis d'accord avec eux : je m'unis à leur
 „ foi : mon zèle éclairé seconde leur zèle igno-
 „ rant : je me recommande à leurs prières
 „ favoyardes. Je supplie humblement les
 „ pieux faussaires qui ont fait rédiger l'acte
 „ du 15 avril , de vouloir bien considérer
 „ qu'il ne faut jamais faire d'actes faux en
 „ faveur de la vérité. Plus la religion catho-
 „ lique est vraie , (comme tout le monde le
 „ fait) moins on doit mentir pour elle. Ces

„ petites libertés trop communes autorise-
 „ raient d'autres impostures plus funestes :
 „ bientôt on se croirait permis de fabriquer
 „ de faux testamens , de fausses donations ,
 „ de fausses accusations pour la gloire de DIEU.
 „ De plus horribles falsifications ont été
 „ employées autrefois.

„ Quelques-uns de ces prétendus témoins
 „ ont avoué qu'ils avaient été subornés , mais
 „ qu'ils avaient cru bien faire. Ils ont signé
 „ qu'ils n'avaient menti qu'à bonne inten-
 „ tion.

„ Tout cela s'est opéré charitablement, sans
 „ doute à l'exemple des rétractations impu-
 „ tées à MM. de *Montesquieu*, de la *Chalotais*,
 „ de *Montclar*, et de tant d'autres. Ces fraudes
 „ pieuses sont à la mode depuis environ seize
 „ cents ans. Mais quand cette bonne œuvre
 „ va jusqu'au crime de faux , on risque beau-
 „ coup dans ce monde en attendant le
 „ royaume des cieux. ”

Notre solitaire continua donc gaiement à
 faire un peu de bien quand il le pouvait , en
 se moquant de ceux qui faisaient tristement du
 mal , et en fortifiant souvent par des plaisan-
 teries les vérités les plus sérieuses.

Il avoua qu'il avait poussé trop loin cette
 raillerie contre quelques-uns de ses ennemis.

J'ai tort, dit-il, dans une de ses lettres ; mais ces messieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans , la patience m'a échappé dix ans de suite.

La révolution faite dans tous les parlemens du royaume en 1771 , devait l'embarrasser. Il avait deux neveux , dont l'un entrait au parlement de Paris , tandis que l'autre en sortait ; tous deux d'un mérite distingué , et d'une probité incorruptible , mais engagés l'un et l'autre dans des partis opposés. Il ne cessa de les aimer également tous deux , et d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il se déclara hautement pour l'abolissement de la vénalité , contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'Argenson. Le projet de rendre la justice gratuitement , comme S^t Louis , lui paraissait admirable. Il écrivit surtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre siècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de se ruiner dans la capitale , soit en perdant leur procès , soit même en le gagnant. Il avait toujours manifesté ces sentimens dans plusieurs de ses écrits : il fut fidèle à ses principes sans faire sa cour à personne.

Il avait alors soixante et dix-huit ans ; et cependant en une année il refit la Sophonisbe

de *Mairet* toute entière, et composa la tragédie des lois de Minos. Il ne regardait pas ces ouvrages, faits à la hâte pour le théâtre de son château, comme de bonnes pièces. Les connaisseurs ne dirent pas beaucoup de mal des lois de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru sur la scène, et ceux qui n'en sont pas restés longtemps en possession, ne servent qu'à grossir inutilement la foule des brochures dont l'Europe est surchargée, de même que les tableaux et les estampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, restent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occasion singulière d'employer le même empressement qu'il avait eu le bonheur de signaler dans les funestes aventures des *Calas* et des *Siroen*.

Il apprit qu'il y avait à Vefel dans les troupes du roi de Prusse un jeune gentilhomme français, d'un mérite modeste, et d'une sagesse rare. Ce jeune homme n'était que simple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville au supplice des parricides avec le chevalier de *la Barre*, pour ne s'être pas mis à genoux, pendant la pluie, devant une procession de capucins, laquelle avait passé à cinquante ou soixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanson grivoise de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, et d'avoir récité l'ode à Priape de *Piron*. Cette ode de *Piron* était une débauche d'esprit et de jeunesse, dont l'emportement fut jugé si pardonnable par le roi de France *Louis XV*, qu'ayant su que l'auteur était très-pauvre, il le gratifia d'une pension sur sa cassette. Ainsi celui qui avait fait la pièce fut récompensé par un bon roi, et ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable supplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure : leur sentence portait que le chevalier de *la Barre*, et son jeune ami dont je parle, seraient appliqués à la torture ordinaire et extraordinaire, qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, et qu'on les jeterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette sentence, deux étaient absolument incompetens : l'un parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens ; l'autre parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté et exercé un emploi de procureur dans Abbeville ; que son principal métier était celui

de marchand de bœufs et de cochons ; qu'il y avait contre lui des sentences des consuls de la ville d'Abbeville , et que depuis , il fut déclaré par la cour des aides incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisième juge , intimidé par les deux autres , eut la faiblesse de signer , et en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de *la Barre* fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe , qui en frissonne encore d'horreur. Son ami fut condamné par contumace , ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement si exécrationnable et en même temps si absurde , qui a fait un tort éternel à la nation française , était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent *Calas* ; car les juges de *Calas* ne firent d'autre faute que celle de se tromper , et le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de *Ravaillac* et de *Damiens* , pour une légèreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis la Saint-Barthelemi il ne s'était rien passé de plus affreux. Il est triste de rapporter cet exemple d'une férocité brutale ,

qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus sauvages ; mais la vérité nous y oblige. On doit surtout remarquer que c'est dans les temps du plus grand luxe , sous l'empire de la mollesse et de la dissolution la plus effrénée , que ces horreurs ont été commises par pitié.

M. de *Voltaire* ayant donc su qu'un de ces jeunes gens , victime du plus détestable fanatisme qui ait jamais souillé la terre , était dans un régiment du roi de Prusse , en donna avis à ce monarque , qui sur le champ eut la générosité de le-faire officier. Le roi de Prusse s'informa plus particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme : il fut qu'il avait appris sans maître l'art du génie et du dessin ; il fut combien il était sage , réservé , vertueux ; combien sa conduite condamnait ses prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de sa personne , lui donna une compagnie , le créa son ingénieur , l'honora d'une pension , et répara ainsi , par la bienfaisance , le crime de la barbarie et de la sottise. Il écrivit à M. de *Voltaire* , dans les termes les plus touchans , tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire aussi estimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure si horriblement déshonorante pour la France , et si glorieuse pour un roi philosophe. Ce grand exemple instruira les hommes , mais les corrigera-t-il ?

Immédiatement après notre vieillard réchauffa les glaces de son âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau ministre , qui le premier en France débuta par être le père du peuple. La patrie que M. de *Voltaire* s'était choisie dans le pays de Gex , est une langue de terre de cinq à six lieues sur deux , entre le mont Jura , le lac de Genève , les Alpes et la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingts sbires des aides et gabelles , qui abusaient de la dignité de leur bandoulière pour vexer horriblement le peuple à l'insu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfaisant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province) fut délivrée de toute vexation : elle devint libre et heureuse. *Je devrais mourir après cela*, dit-il, *car je ne puis monter plus haut.*

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là ; mais son noble émule , son illustre adversaire *Catherin Fréron* mourut. Une chose assez plaisante à mon gré , c'est que M. de *Voltaire* reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme , qui était apparemment de la famille , lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains ; elle lui proposait très-sérieusement de marier

la fille de *Fréron*, puisqu'il avait marié la descendante de *Corneille*. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance ; et elle lui indiquait le curé de la Magdelène à Paris , auquel il devait s'adresser pour cette affaire. M. de *Voltaire* me dit : *Si Fréron a fait le Cid, Cinna et Polyeucte, je marierai sa fille sans difficulté.*

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un M. *Clément* lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce *Clément*, maître de quartier dans un collège de Dijon , et qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner et dans l'art d'écrire , était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. M. l'abbé de *Voisenon* écrivit : *Zoïle genuit Mevium , Mevius genuit Guyot Desfontaines , Guyot autem genuit Fréron , Fréron autem genuit Clement ;* et voilà comme on dégénère dans les grandes maisons. Ce M. *Clément* avait attaqué le marquis de *Saint-Lambert*, M. *Delille*, et plusieurs autres membres de l'académie, avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agissait-il ? De quelques vers : Cela ressemble au docteur de *Molière*, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, et non pas figure de chapeau. Voici ce que M. de *Voltaire* en écrivit à M. l'abbé de *Voisenon*.

.
 „ Il est bien vrai que l'on m'annonce
 „ Les lettres de maître Clément,
 „ Il a beau m'écrire souvent,
 „ Il n'obtiendra point de réponse.
 „ Je ne ferai pas assez sot
 „ Pour m'embarquer dans ces querelles.
 „ Si c'eût été Clément Marot,
 „ Il aurait eu de mes nouvelles.

„ Mais pour M. *Clément* tout court, qui
 „ dans un volume beaucoup plus gros que la
 „ *Henriade*, me prouve que la *Henriade* ne
 „ vaut pas grand'chose; hélas! il y a foi-
 „ xante ans que je le savais comme lui. J'avais
 „ débuté à vingt ans par le second chant de
 „ la *Henriade*. J'étais alors tel qu'est aujour-
 „ d'hui M. *Clément*, je ne savais de quoi il
 „ était question. Au lieu de faire un gros
 „ livre contremoi, que ne fait-il une *Henriade*
 „ meilleure? cela est si aisé!

Il y a des fortes d'esprits qui ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieillesse: tels furent *Huet* et *Fontenelle*. Notre auteur, quoique accablé d'années et de maladies, travailla toujours gaiement. L'épître à *Boileau*, l'épître à *Horace*, la tactique, le Dialogue de *Pégase* et du Vieillard, *Jean* qui pleure et qui rit, et

plusieurs petites pièces dans ce goût , furent écrites à quatre-vingt-deux ans. Il fit aussi les Questions sur l'Encyclopédie. On fesoit plusieurs éditions à la fois de chaque volume à mesure qu'il en paraissoit un. Ils sont tous imprimés assez incorrectement.

Il y a sur l'article *Messie* un fait assez étrange, et qui montre que les yeux de l'envie ne sont pas toujours clair-voyans. Cet article *Messie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, est de M. *Polier de Bottens*, premier pasteur de l'Eglise de Lausanne, homme aussi respectable par sa vertu que par son érudition. L'article est sage, profond, instructif. Nous en possédons l'original, écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il étoit de M. de *Voltaire*, et on y trouva cent erreurs. Dès qu'on fut qu'il étoit d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piège, il faut daigner compter l'ex-jésuite *Nonotte*. C'est ce même homme qui s'avisa de nier qu'il y eût dans le Dauphiné une petite ville de *Livron*, assiégée par l'ordre de *Henri III*; qui ne savoit pas que des rois de la première race avoient eu plusieurs femmes à la fois; qui ignoroit qu'*Eucherius* étoit le premier auteur de la fable de la légion thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Essai sur les*

mœurs et l'esprit des nations, et qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce Nonotte était si parfait, que dans je ne fais quel *Dictionnaire philosophique religieux ou anti-philosophique*, il assure, à l'article *Miracle*, qu'une hostie percée à coups de canif dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang; et qu'une autre hostie ayant été jetée au feu dans Dole, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frère Nonotte pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président *Boisvin*, franc-comtois.

*Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat effse hominem sanguine, et igne Deum.*

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers impertinens à un sens clair :

„ Impie, pourquoi hésites-tu à confesser
„ un homme-DIEU ? Il prouve qu'il est homme
„ par le sang, et DIEU par les flammes. „

On ne peut mieux prouver : et c'est sur cette preuve que Nonotte s'extasie, en disant : *Telle est la manière dont on doit procéder pour régler sa créance sur les miracles.*

Mais ce bon Nonotte, en réglant sa créance sur des injures de théologien et sur des

raisonnemens de *petites-maisons*, ne savait pas qu'il y a plus de soixante villes en Europe où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hosties qui répandirent du sang : il ne fait pas qu'on fait encore aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure ; et j'y ai entendu , il y a quarante ans , cette belle chanson :

- „ Gaudissons-nous, bons chrétiens, au supplice
 „ Du vilain juif appelé Jonathan ,
 „ Qui sur l'autel a, par grande malice,
 „ Assassiné le très-saint Sacrement. „

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux Ours à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un fuisse ou d'un franc-comtois qui assassina la S^{te} Vierge et l'enfant JESUS au bout de la rue ; et le miracle des carmes nommés billettes , et cent autres miracles dans ce goût , célébrés par la lie du peuple , et mis en évidence par la lie des écrivains , qui veulent qu'on croie à ces fadaïses comme au miracle des noces de Cana et à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'Eglise , les uns en sortant de bécôte , les autres en sortant du cabaret , quelques-uns en lui demandant l'aumône ,

lui envoyaient continuellement des libelles et des lettres anonymes ; il les jetait au feu sans les lire. C'est en réfléchissant sur l'infame et déplorable métier de ces malheureux , soifisant gens de lettres , qu'il avait composé la petite pièce de vers intitulée *le pauvre diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maison , que de traîner dans les rues , dans un café et dans un galetas , une vie indigente qu'on soutient à peine , en vendant à des libraires des libelles où l'on juge des rois , où l'on outrage les femmes , où l'on gouverne les Etats , et où l'on dit à son prochain des injures sans esprit.

Dans les derniers temps , il avait une profonde indifférence pour ses propres ouvrages , dont il fit toujours peu de cas , et dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement sans même l'en instruire. Une édition de la *Henriade* , ou des tragédies , ou de l'histoire , ou de ses pièces fugitives , était-elle sur le point d'être épuisée , une autre édition lui succédait sur le champ. Il écrivait souvent aux libraires : *N'imprimez pas tant de volumes de moi ; on ne va point à la postérité avec un si gros bagage*. On ne l'écoutait pas : on le réimprimait à la hâte : on ne le consultait point ; et ce qui est presque incroyable et très-vrai ,

c'est qu'on fit à Genève une magnifique édition in-4°, dont il ne vit jamais une seule feuille, et dans laquelle on inféra plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui, et dont les auteurs sont connus. C'est à propos de toutes ces éditions, qu'il disait et qu'il écrivait à ses amis : *Je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles.*

Le premier magistrat et le premier pasteur évangélique de Lausanne ayant établi une imprimerie dans cette ville, on y fit, sous le nom de Londres, une édition appelée complète. Les éditeurs y ont inséré plus de cent petites pièces en prose et en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci qui se trouve dans les opuscules de l'abbé de Grécourt.

Belle maman, foyez l'arbitre,
Si la fièvre n'est pas un titre
Suffisant pour me disculper.
Je suis au lit comme un bétitre,
Et c'est à force de lamper ;
Mais j'espère d'en réchapper,
Puisqu'en recevant cette épître
L'amour me dresse mon pupitre.

Telle est une apothéose de mademoiselle
le Couvreur, faite par un précepteur nommé
Bonneval : Quel

Quel contraste frappe mes yeux !
 Melpomène ici défolée,
 Elève avec l'aveu des Dieux
 Un magnifique mausolée.

Telle est cette pièce misérable.

Adieu ma pauvre tabatière,
 Adieu doux fruit de mes écus.

Telle est cette autre intitulée le *loup moraliste*.

Telle est, je ne fais quelle ode, qui semble être d'un cocher de *Vertamon* devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu*.

Ces bêtises étaient soigneusement recueillies dans l'édition complète, d'après les livres nouveaux de madame *Oudot*, les *Almanachs des muses*, le *Porte-feuille retrouvé*, et les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris le pont-neuf et le quai des théatins. Elles se trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troisième tome de cette édition de Lausanne. Tout ce fatras est fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encore la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes, *le tout revu et corrigé par l'auteur même*, qui assurément n'en avait rien vu. Ce n'est pas ainsi que *Robert Etienne* imprimait. L'antique difette

de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits qui inondent aujourd'hui Paris et Londres, et aux sonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falsifia quelques-unes de ces lettres qu'on imprima en Hollande, sous le titre de *Lettres secrètes*, il parodia cette ancienne épigramme :

- » Voici donc mes lettres secrètes :
- » Si secrètes que pour lecteur
- » Elles n'ont que leur imprimeur ,
- » Et ces messieurs qui les ont faites. »

Nous voulons bien ne pas dire quel est le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amsterdam, sous le titre de Genève, les *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse, avec des notes historiques et critiques*. Cet éditeur compte parmi ses amis du Parnasse, la reine de Suède, l'électeur Palatin, le roi de Pologne, le roi de Prusse. Voilà de bons amis intimes et un beau Parnasse. L'éditeur, non-content de cette extrême impertinence, y ajouta, pour vendre son livre, la friponnerie dont *la Baumelle* avait donné le premier exemple. Il falsifia quelques lettres qui avaient en effet couru, et entre autres une lettre sur la langue française et italienne, écrite en 1761 à M. *Tovazi Deodati*,

dans laquelle ce faussaire déchire avec la plus platte grossièreté les plus grands seigneurs de France. Heureusement il prêtait son style à l'auteur sous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à M. de *Voltaire* que les *dames de Versailles* sont d'agréables commères , et que *Jean-Jacques Rousseau* est leur toutou. C'est ainsi qu'en France nous avons eu de puissans génies à deux sous la feuille , qui ont fait les lettres de *Ninon* , de *Maintenon* , du cardinal *Albéroni* , de la reine *Christine* , de *Mandrin* , &c. Le plus naturel de ces beaux-esprits (*) était celui qui disait : Je m'occupe à présent à faire des pensées de la *Rochefoucauld*.

(*) *Capron* , dentiste très-connu dans son temps.

E X T R A I T

D'UN ECRIT PERIODIQUE (*)

I N T I T U L É :

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE.

Novembre 1740.

MACHIAVEL publia son *Prince* environ l'an 1515, et le dédia à *Laurent de Médicis*, neveu du pape *Léon X*. Ce pape, loin de favoir mauvais gré à *Machiavel* d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à composer d'autres ouvrages.

Adrien VI et *Clément VII* firent cas du livre. *Clément VII* accorda à l'auteur un privilège daté du 23 août 1531. Dix papes consécutivement permirent le débit du *Prince de Machiavel*, tandis que d'excellens livres de morale étaient à l'index. Enfin *Clément VIII* condamna cet ouvrage dangereux lorsqu'il n'était plus temps, et qu'il y avait prescription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cet ouvrage.

(*) On a cru que cet article a été envoyé aux journalières par M. de Voltaire.

M. de *Voltaire*, éditeur de cette réfutation, nous insinue dans sa préface que l'auteur est un homme d'un très-haut rang, et dans une très-grande place. Notre emploi de journaliste, consiste à rendre seulement compte au public des ouvrages qui peuvent l'instruire et lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indiscrets sur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux ; mais s'il est vrai, ce que l'on commence à dire, que c'est un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il nous soit permis de remercier le ciel d'avoir inspiré de tels sentimens à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaissons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens ; mais où sont les livres qui forment les rois ? Depuis le sage *Antonin*, il n'a paru rien de pareil sur la terre. On apprend ailleurs à régler ses mœurs, à vivre en homme sociable ; ici on apprend à régner.

Nous souhaitons que tous les souverains et tous les ministres lisent ce livre, parce que nous souhaitons le bonheur du genre-humain, si pourtant la lecture d'un bon livre peut servir à rendre meilleur, et si le poison des cours n'est pas plus fort que cette nourriture salutaire que nous conseillons.

L'avant-propos de l'auteur est écrit avec cette éloquence vraie que le cœur seul peut donner : en voici un exemple :

„ Combien n'est point déplorable la situa-
„ tion des peuples , lorsqu'ils ont tout à
„ craindre de l'abus du pouvoir souverain ;
„ lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice
„ du prince, leur liberté à ses caprices, leur
„ repos à son ambition, leur sûreté à sa per-
„ fidie, et leur vie à ses cruautés ! C'est-là le
„ tableau tragique d'un état où régnerait
„ un prince comme *Machiavel* prétend le
„ former. „

Ne sent-on pas son cœur ému d'une tendresse respectueuse, quand on lit ces paroles ; et ne prodiguerait-on pas son sang pour un prince qui penserait ainsi, qui parlerait des souverains comme un particulier, qui serait pénétré de nos mêmes sentimens, qui élèverait ainsi sa voix avec nous pour détester la tyrannie ?

Ce qui nous a étonnés, c'est ce langage si pur, cet usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques ; le mot propre nous a paru si souvent employé, et si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous

en instruire , nous avons consulté l'éditeur lui-même , et nous avons vu entre ses mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons sont en effet de la main respectable dont nous doutions.

L'Essai de critique sur *Machiavel* a autant de chapitres que l'ouvrage de cet italien , intitulé *le Prince* : mais ce n'est pas une réfutation continuelle ; ce sont souvent des réflexions à l'occasion de celles de l'italien ; ce sont mille exemples tirés de l'histoire ancienne et moderne ; c'est un raisonnement fort et suivi , c'est par-tout la vertu la plus pure , par-tout la preuve que la meilleure politique est d'être vertueux.

Une de ces choses qui nous a le plus frappés , c'est ce que nous avons trouvé au chapitre III.

„ Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y
 „ a moins de révolutions , c'est que les prin-
 „ cipes de la saine morale commencent à être
 „ plus répandus ; les hommes ont plus cultivé
 „ leur esprit , ils en sont moins féroces ; et
 „ peut-être est-ce une obligation qu'on a aux
 „ gens de lettres qui ont poli l'Europe. „

Il semblerait à la première lecture , que c'est un homme de lettres qui a écrit ce passage , soit par un intérêt particulier , soit pour le goût que l'on sent toujours pour sa profession , et par ce désir naturel de la rendre plus

recommandable. Il est pourtant très-certain , et nous en sommes convaincus par le témoignage de nos yeux et par la confrontation la plus scrupuleuse, que ce n'est point un homme de lettres, un simple philosophe qui parle ainsi ; c'est un homme né dans un rang où il est ordinaire de mépriser les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'Etat, d'ignorer même s'ils existent.

Quelle bonté, et quelle magnanimité dans tout le reste de l'ouvrage ! comme la vertu qui y règne est indulgente ! qu'elle est éloignée de cette superstition pédantesque qui s'effarouche de tout ! qu'on sent bien que c'est un homme qui écrit, et non pas un pédagogue qui veut se mettre au-dessus de l'homme !

Plus d'un prince à la vérité a honoré les sciences par des écrits qui ont passé à la postérité. Les Césars de *Julien*, ce philosophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût sur la terre ; mais ce n'est qu'une satire ingénieuse. Ses autres écrits seront estimés des savans ; mais la vertu et l'éloquence qui y règnent sont employées à soutenir une cause que nous réprouvons. *Henri VIII* d'Angleterre écrivit contre *Luther* ; mais on ne lit ni l'un ni l'autre : *Jacques I* composa des ouvrages ; mais ni son règne, ni ses écrits n'ont eu l'approbation universelle. Si nous remontons jusqu'à *Jules César*,

César, nous avons perdu la tragédie d'Oedipe, et nous avons ses commentaires; ils font le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'estimés. Après tout, c'est l'ouvrage d'un usurpateur, et l'histoire des malheurs qu'il a causés, non moins que des belles actions qu'il a faites: mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons, qui ne soit destinée à rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

L'auteur d'un roman intitulé *Sethos*, a dit que si le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de *Télémaque*. Qu'il nous soit permis de dire qu'à cet égard l'*Anti-Machiavel* l'emporte peut-être beaucoup sur le *Télémaque* même; l'un est principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable et moral de *Télémaque* est un tissu d'aventures incroyables; et l'*Anti-Machiavel* est plein d'exemples réels, tirés de l'histoire. Le roman inspire une vertu presque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux qu'on nomme héroïques. Il veut, par exemple, qu'on divise les citoyens en sept classes: il donne à chaque classe un vêtement distinctif. Il bannit entièrement le luxe, qui est pourtant l'ame d'un grand Etat et le principe du commerce; l'*Anti-Machiavel* inspire une vertu d'usage:

ses principes sont applicables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin le Télémaque est écrit dans cette prose poétique que personne ne doit imiter , et qui n'est convenable que dans cette suite de l'Odyssée , laquelle a l'air d'un poëme grec traduit en prose française.

Ici on voit un style uni , mais vigoureux et plein , un langage mâle fait pour les choses sérieuses que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré : la vérité y est sans art et sans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés.

» Les princes qui ont été hommes avant
» de devenir rois , peuvent se ressouvenir de
» ce qu'ils ont été , et ne s'accoutument pas si
» facilement aux alimens de la flatterie. Ceux
» qui ont régné toute leur vie , ont tous
» jours été nourris d'encens comme les dieux ,
» et ils mourraient d'inanition s'ils man-
» quaient de louanges. »

Nous avons été surpris de trouver au commencement du chapitre XXV des pensées sur la liberté et la nécessité , qui supposent une connaissance aussi profonde de la métaphysique que de la morale. Nous craignons de nous laisser emporter ici au plaisir que nous a fait cette lecture , et qu'on ne pense que le

nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage, nous en ait imposé ; c'est sur quoi nous nous sommes examinés nous-mêmes avec scrupule. Nous sommes dans un pays libre , où on n'a rien à espérer ni à craindre de ceux du rang de l'illustre auteur qu'on soupçonne. Nous sommes inconnus , et nous nous flattons de l'être toujours ; la seule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions subreptices de cet ouvrage , intitulées , *Examende Machiavel*, ou *Anti-Machiavel* : l'une à Londres , chez *Meyer* , dans le Strand ; et l'autre à la Haie , chez *J. Vanduren* ; mais M. de *Voltaire* les défavoue. Elles sont informes , pleines de fautes grossières et d'interpolations. Il y a des endroits où l'on trouve des dix lignes entièrement publiées , et d'autres où le sens est entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième : on traduit l'ouvrage en anglais et en italien. On ne saurait trop multiplier une instruction faite pour tous les temps et pour tous les hommes.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'homme ou des principes et des lois de l'influence de l'ame sur le corps , et du corps sur l'ame ; en 3 volumes , par J. P. Marat , docteur en médecine. A Amsterdam , chez Marc-Michel Rey , 1775.

L'AUTEUR est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils font , et de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste et difficile carrière , un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage et utile de nous montrer des vérités neuves , sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de Buffon , Haller , le Cat , et tant d'autres. Il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme , pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle ; et quand on n'a rien de nouveau à dire , sinon que le siége de l'ame est dans les méninges , on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres et l'estime pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs , à qui cependant l'on veut plaire.

Si M. J. P. *Marat* traite mal ses contemporains , il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. *Les auteurs les plus distingués*, dit-il dans son discours préliminaire, *Aristote* , *Socrate* , *Platon* , *Diogène* , *Epicure* , disent bien chacun que l'ame est un esprit ; mais ils croient tous cet esprit une matière subtile et déliée. Ainsi , faute de bonnes observations , les philosophes furent arrêtés dès les premiers pas , et tout leur savoir se borna à distinguer l'homme du reste des animaux par sa configuration corporelle.

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à *Socrate* , puisque *Socrate* n'a jamais rien écrit : nous le ferons souvenir que *Platon* fut le premier chez les Grecs qui enseigna non-seulement la spiritualité de l'ame , mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'*Aristote* , le précepteur d'*Alexandre* , savait fort bien distinguer son pupile de *Bucéphale* , et n'a jamais dit dans aucun de ses ouvrages qu'il n'y eût d'autre différence entre *Alexandre* et son cheval , sinon qu'*Alexandre* avait deux bras et deux pieds et son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir M. *Marat* qu'*Epicure* ne disait point que l'ame fût un esprit ; il disait , comme tous ses disciples , que l'homme pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de *Diogène* , il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer , non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. *Marat* croit avoir découvert que le fuc des nerfs est le lien de communication entre les deux substances , le corps et l'ame.

C'est avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ses yeux cette substance qui lie la matière et l'esprit. Ce fuc est apparemment quelque chose qui tient des deux autres , puisqu'il leur sert de passage , comme les zoophytes , à ce qu'on prétend , sont le passage du règne végétal au règne animal.

Mais comme personne n'a jamais vu , du moins jusqu'à présent , ce fuc nerveux qui sert de médiateur à l'esprit et à la matière , nous prions l'auteur de nous le faire voir afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime ensuite : *J'entends ici les métaphysiciens s'écrier : Quoi donc ! l'ame est-elle si matérielle que la matière agisse sur elle ? Laissons ces hommes orgueilleusement ignorans , qui ne veulent admettre que ce que leur esprit borné peut comprendre , et fermer leurs yeux à l'évidence pour ne rien voir au-dessus de leur capacité.*

Personne ne trouvera bon qu'on traite les *Lockes*, les *Mallebranches*, les *Condillacs*, d'hommes orgueilleusement ignorans. On pouvait établir le fuc nerveux sans leur dire des injures ; elles ne sont des raisons ni en physique ni en métaphysique.

Que sont, dit-il, les argumens spécieux de le Cat, contre des preuves directes ? L'ame n'est pas matérielle et n'occupe aucun lieu à la manière des corps. Soit : mais s'ensuit-il de-là qu'elle n'ait aucun siège déterminé ?

Non, Monsieur, il ne s'ensuit pas que l'ame n'ait point de place ; mais il ne s'ensuit pas aussi qu'elle demeure dans les méninges qui sont tapissées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore son logis, que d'assurer qu'elle est logée sous cette tapisserie : car enfin, comme les nerfs n'aboutissent pas à ces méninges, si elle résidait dans chacun de ces nerfs, elle y serait étendue, et vous n'y trouveriez pas votre compte. Laissez faire à DIEU, croyez-moi ; lui seul a préparé son hôtellerie, et il ne vous a pas fait son maréchal des logis.

Vous avez beau dire que *la pensée fait vivre l'homme dans le passé, le présent et l'avenir, l'élève au-dessus des objets sensibles, le transporte dans les champs immenses de l'imagination, étend*

pour ainsi dire à ses yeux les bornes de l'univers , lui découvre de nouveaux mondes , et le fait jouir du néant même.

Nous vous félicitons de jouir du néant ; c'est un grand empire : réglez-y , mais insultez un peu moins les gens qui font quelque chose.

Vous avez un grand chapitre intitulé *Réfutation d'un sophisme d'Helvétius*. Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ses médecins. Vous dites : *Laiissons au sophiste Helvétius à vouloir déduire par des raisonnemens alambiqués toutes les passions de la sensibilité physique ; il n'en déduira jamais l'amour de la gloire..... qu'importe à César l'estime publique ? Est-il quelques délices attachées à la vertu et au savoir , refusées à la puissance ? Pourquoi Alexandre , Auguste , Trajan , Charles-Quint , Christine , Frédéric III , non contents de la gloire des monarques et des héros , aspirent-ils encore à celle d'auteurs ? pourquoi veulent-ils aussi ombrager leur front des lauriers du génie ? C'est qu'ils sont avides d'honneur et délicats en estime.*

On vous dira, Monsieur , que de tous ces gens si délicats en estime , dont vous parlez , pas un n'a été auteur , excepté le dernier.

Nous n'avons , ce me semble , aucun livre ni des *Alexandre* ni des *Trajan* ; et quant à

Frédéric le grand, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide nerveux, selon vous, lui a persuadé qu'en remportant des victoires, il a dédaigné une estime qu'il n'avait pas méritée : il a voulu une gloire fondée sur le mérite personnel, et il l'a cherchée dans la science : les ames passionnées de la gloire aiment l'estime pour l'estime.

L'Europe vous dira, Monsieur, qu'il a mérité cette estime en hasardant son sang et ses méninges dans vingt batailles ; et que s'il a mérité un autre degré d'estime en cultivant les belles-lettres, et en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. *Helvétius* qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Prusse n'ont rien de commun ni avec un système de médecin ni avec M. *Helvétius*, qui a soutenu l'axiome si ancien, rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.

Rien ne décrédite plus un système de physique que de s'écarter ainsi de son sujet. Il ne faut pas sortir à tout moment de sa maison pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. *Marat* ayant prouvé que l'homme a une ame et une volonté, intitule un chapitre : *Observations curieuses sur nos sensations et sur nos sentimens.*

Ces observations curieuses sont : „ Le spec-
„ tacle d'une tempête de la mer en fureur ,

„ du ciel en feu, du mugissement des eaux ,
 „ de celui des vents déchaînés, et du roule-
 „ ment du tonnerre „. Il oppose à cette
 description neuve et bien placée, „ la vue
 „ (non moins neuve) d'une belle campagne
 „ que le soleil éclaire de ses derniers rayons
 „ à la fin d'une journée sereine, le doux
 „ chant des oiseaux amoureux, le murmure
 „ des ruisseaux coulans sur la pelouse, leur
 „ onde argentée, le parfum des fleurs, et les
 „ caresses légères des zéphirs, le tout portant
 „ l'ivresse dans l'ame. „

Après avoir approfondi ces idées philoso-
 phiques d'une tempête et d'un beau soir d'été,
 il donne au public l'idée de la vraie force de
 l'ame. *Quelle est donc l'ame forte ? dit-il : ce n'est
 point ce bouillant Achille qui affronte tout danger ;
 ce n'est point ce furieux Alexandre qui fait mollir
 sous son bras ses nombreux ennemis ; ce n'est point
 cet austère Caton qui se perce le flanc et qui se
 déchire les entrailles.*

Vous remarquerez que quelques pages
 auparavant, l'auteur a dit ces propres mots :
*Achille, le fer à la main, s'ouvrant un passage
 jusqu'à Hector au travers des bataillons ennemis,
 et renversant comme un torrent impétueux tout ce
 qui s'oppose à son passage : voilà l'homme intrépide.*

Si monsieur le docteur en médecine se
 contredit ainsi dans ses consultations, il ne

fera pas appelé souvent par ses confrères. Mais en parlant d'*Achille* il devait se souvenir qu'il était invulnérable, et que par conséquent il n'avait pas un grand mérite à être si intrépide.

Et c'est par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit sur l'ame, et l'ame sur eux ! C'est après avoir bien connu le tempérament d'*Achille* et d'*Alexandre*, qu'il décide *que jamais un corps délicat et vigoureux ne logea une ame forte !*

Il est bien difficile en effet qu'un corps soit délicat et vigoureux. Mais sans insister sur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officiers du tempérament le plus faible et du courage le plus grand ; des malades sortir de leur lit pour se faire porter à l'ennemi sur les bras de leurs grenadiers. M. *Marat* semble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaissance parfaite de l'homme, on est fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eût été plus sensé de s'en tenir à la description de l'homme, qu'on voit dans le second et le troisième tomes de l'Histoire naturelle. C'est-là qu'en effet on apprend à se connaître ;

c'est-là , comme nous l'avons déjà dit , qu'on apprend à vivre et à mourir : tout y est exposé avec vérité et avec sagesse , depuis la naissance jusqu'à la mort.

M. Marat a suivi des routes différentes. Il finit par dire qu'il a découvert les causes ; et qu'on peut les déterminer avec précision en appliquant le calcul aux effets. Il nous assure que l'humeur morale , l'activité , l'indolence , l'ardeur , la froideur , l'impétuosité , la langueur , le courage , la timidité , la pusillanimité , l'audace , la franchise , la dissimulation , l'étourderie , la réserve , la tendresse ; le penchant à la volupté , à l'ivrognerie , à la gourmandise , à l'avarice , à la gloire , à l'ambition ; la docilité , l'opiniâtreté , la folie , la sagesse , la raison , l'imagination , le souvenir , la reminiscence , la pénétration , la stupidité , la sagacité , la pesanteur , la délicatesse , la grossièreté , la légèreté , la profondeur , &c. ne sont pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au cœur , mais des manières d'exister de l'ame qui tiennent à l'état des organes corporels ; comme les couleurs , le chaud , le froid , ne sont pas des attributs essentiels à la matière , mais des qualités dépendantes de la texture et du mouvement de ses particules.

L'auteur finit par se féliciter d'avoir développé la sensibilité corporelle , la régularité , le désordre du cours des liqueurs , le ressort primitif et organique , l'atonie , la tension

moyenne, la rigidité des fibres, la force et le volume des organes : *toutes causes secrètes*, dit-il, *de cette singulière harmonie que les philosophes ont observée entre les substances qui composent notre être, et dont aucun encore n'a pu rendre raison.*

Après s'être ainsi remercié de nous avoir découvert les principes cachés de cette influence prodigieuse de l'ame sur le corps et du corps sur l'ame, il assure qu'elle a été jusqu'à lui un secret impénétrable.

Cette péroraison est suivie enfin d'une invocation. C'est une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, et surtout à celle des romans soit en vers soit en prose. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïse et d'Emile. *Prête-moi ta plume*, dit-il, *pour célébrer toutes ces merveilles. Prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute sa beauté. Prête-moi ces accens sublimes avec lesquels tu as enseigné à tous les princes qu'ils doivent épouser la fille du bourreau si elle leur convient ; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuisier ; et que l'honneur, joint à la prudence, est d'assaffiner son ennemi au lieu de se battre avec lui comme un sot.*

Il est plaisant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé Héloïse, et l'autre Emile, au lieu de citer *Boerhaave* et *Hippocrate*. Mais

c'est ainsi qu'on écrit trop souvent de nos jours : on confond tous les genres et tous les styles : on affecte d'être ampoulé dans une dissertation physique, et de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ses efforts pour surprendre ses lecteurs. On voit par-tout *Arlequin* qui fait la cabriolet pour egayer le parterre.

Sur le livre de la Félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon , de l'imprimerie de la Société typographique.

A PRÈS tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans ; dans cette foule d'ouvrages et d'affiches d'un moment, qui annoncent la connaissance de la nature, la science du gouvernement, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'Etat, et les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que

l'auteur parlait sérieusement , s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leurs galetas , et qui n'ayant pu gouverner une servante , se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier et d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancêtres , et les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas , puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains , on demanda à un homme de lettres , *que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique ?* Il répondit , *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne dissimulons pas que l'*Esprit des lois* a plus de vogue dans l'Europe que la *Félicité publique* , parce que *Montesquieu* est venu le premier ; parce qu'il est plus plaisant ; parce que ses chapitres de six lignes qui contiennent une épigramme , ne fatiguent point le lecteur ; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit ; parce qu'il est encore plus fatigant qu'il n'est législateur ; et qu'ayant été peu favorable à certaines professions lucratives , il a flatté la multitude.

Le livre de la *Félicité publique* est un tableau du genre-humain. On examine dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'espèce humaine d'exister. On parle à la raison, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né sous un *Constantin*, qui assassine toute sa famille, et son propre fils, et sa femme, et qui prétend que DIEU lui a envoyé un labarum dans les nuées avec une inscription grecque, sur le chemin de Rome? Aimeriez-vous mieux vivre sous un *Julien*, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous? Serez-vous mieux sous *Théodose*, qui vous invitera à la comédie vous et tous les citoyens de votre ville, et qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places? Les français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlheri sous *Louis XI*, qu'après la bataille d'Hochstet sous *Louis XIV*? L'Espagne qui n'est peuplée aujourd'hui que d'environ sept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions? La France en a-t-elle eu trente-six millions? En quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connaissances? Leur raison était-elle plus cultivée sous la maison de *Bourbon* que sous

la

la maison de *Clotaire* ? Quelles ont été les principales causes des malheurs épouvantables sous lesquels le genre-humain a presque toujours été écrasé ? C'est-là le problème que l'auteur essaye de résoudre. Ce n'est point un feseur de systèmes qui veut éblouir : ce n'est point un charlatan qui veut débiter sa drogue ; c'est un gentilhomme instruit, qui s'exprime avec candeur ; c'est *Montagne* avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé : La vie et les opinions de Tristram Shandy ; traduites de l'anglais de Stern, par M. Frénais ; chez Ruault , à Paris. 1776.

ON a montré depuis quelques années tant de passion pour les romans anglais , qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de *Tristram Shandy*. Il est vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes , qui annoncent la vie et les opinions de *Tristram Shandy* : le héros qui vient de naître n'est pas encore baptisé. Tout l'ouvrage est en préliminaires et en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle dans le goût de *Scarron*. Le bas comique , qui fait le

Mélanges littér. Tome III.

† Q

fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choses très-sérieuses.

L'auteur anglais était un vicaire de village nommé *Stern*. Il poussa la plaisanterie jusqu'à imprimer dans son roman un *sermon* qu'il avait prononcé *sur la conscience* ; et ce qui est très-singulier, c'est que ce sermon est un des meilleurs dont l'éloquence anglaise puisse se faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été surpris que cette traduction soit dédiée à un des plus graves et des plus laborieux ministres (*) qu'ait jamais eu la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux et le sage peuvent rire un moment : et d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble et rare ; elle est adressée à un ministre qui n'est plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais, dans le tome cinquième de la gazette littéraire de l'Europe en 1765 ; et il paraît qu'alors on rendit une exacte justice à ce livre. Aussi l'auteur de la gazette littéraire était-il aussi instruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que se moquer du public pendant

(*) M. Turgot.

deux ans consécutifs , promettant toujours quelque chose , et ne tenant jamais rien.

Cette aventure , disait le journaliste français , ressemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais , qui annonça dans Londres qu'il se mettrait dans une bouteille de deux pintes , sur le grand théâtre de Hay-Marquet , et qui emporta l'argent des spectateurs en laissant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Tristram Shandy.

Cet original qui attrapa ainsi toute la grande-Bretagne avec sa plume , comme le charlatan avec sa bouteille , avait pourtant de la philosophie dans la tête , et tout autant que de bouffonnerie.

Il y a chez *Stern* des éclairs d'une raison supérieure , comme on en voit dans *Shakespeare*. Et où n'en trouve-t-on pas ? Il y a un ample magasin d'anciens auteurs , où tout le monde peut puiser à son aise.

Il eût été à désirer que le prédicateur n'eût fait son comique roman , que pour apprendre aux anglais à ne plus se laisser duper par la charlatanerie des romanciers , et qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps , abandonne l'étude des *Lockes* et des *Newtons* pour les ouvrages les plus extravagans et les plus frivoles. Mais ce n'était pas-là l'intention de l'auteur de Tristram Shandy. Né pauvre et

gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre et gagner de l'argent.

Ces fortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les anglais. Le fameux doyen *Swift* en avait composé plusieurs dans ce goût. On l'avait surnommé le *Rabelais* de l'Angleterre ; mais il faut avouer qu'il était bien supérieur à *Rabelais*. Aussi gai et aussi plaisant que notre curé de Meudon, il écrivait dans sa langue avec beaucoup plus de pureté et de finesse que l'auteur de *Gargantua* dans la sienne ; et nous avons des vers de lui d'une élégance et d'une naïveté digne d'*Horace*.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce style bouffon et hardi, dans lequel ont écrit *Stern*, *Swift* et *Rabelais*, il paraît certain que les premiers qui s'étaient signalés dans cette dangereuse carrière, avaient été deux Allemands nés aux quinzième siècle : *Reuchlin* et *Hutten*. Ils publièrent les fameuses Lettres des gens obscurs, long-temps avant que *Rabelais* dédiât son *Pantagruel* et son *Gargantua* au cardinal *Odet de Châtillon*.

Ces lettres rapportées à l'article *François Rabelais*, dans les Questions sur l'Encyclopédie, (*) sont écrites dans le latin macaronique, inventé dit-on par *Merlin Coccaïe*,

(*) Ces lettres se trouvent dans cette édition, volume premier des *Mélanges littéraires*.

pour se venger des dominicains ; et elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome , lorsque les fameuses querelles , excitées par la vente des indulgences , armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui disputer le prix de la plaisanterie comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choses que *Rabelais* tourna depuis en ridicule : mais les railleries allemandes eurent un effet plus férieux que la gaieté française ; elles disposèrent les esprits à secouer le joug de Rome , et préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Eglise.

C'est ainsi qu'on a dit que la Satire Ménippée, composée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris , rendit les états de la ligue ridicules , et applanit le chemin du trône à notre adorable *Henri IV*.

Tristram Shandy ne fera point de révolution ; mais on doit savoir gré au traducteur d'avoir supprimé des bouffonneries un peu grossières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il est peut-être plus difficile de traduire un *Gilles* qu'un orateur , le dîner de *Trimalcion* que la nature des dieux de *Cicéron* , et *Salvator-Rose* que le *Tasse*.

Il y a eu même des morceaux considérables que le traducteur de *Stern* n'a pas osé rendre en français ; comme la Formule d'excommunication usitée dans l'église de Rochester : nos bienfaisances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achevera pas plus la traduction entière de *Tristram Shandy* que celle de *Shakespeare*. Nous sommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus singuliers , mais non pas où ils réussissent.

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré , sert à éclaircir les antiquités des peuples , et surtout à venger l'histoire sainte : par M. Guérin du Rocher , prêtre ; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris , chez Berton , libraire , &c.

ON ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. Guérin du Rocher : personne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis *Jules Africain* jusqu'à *Bochart* et à *Kennicot* , pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage , nous commencerions par le prier de réformer son

titre, parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge en effet, excepté les fables morales, qui sont des leçons allégoriques, telles que celles de *Pilpay*, et de *Lokman* si connu dans notre Europe sous le nom d'*Esopé*.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèse. Il ne nous dit pas en quel temps et en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète *Joël*, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, et d'avoir fait esclaves plusieurs enfans de Juda qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. *Guerin du Rocher* suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la Genèse dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, et faire connaître *Moïse* et ses prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de *Moïse*; qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de *Moïse* leur

Bacchus, de *Loth* leur *Orphée*, d'*Edith* femme de *Loth*, leur *Eurydice*; qu'il y avait un roi nommé *Nanatus*, qui pourrait bien être *Noé*; qu'il y a surtout grande apparence que *Sésostris* n'est autre chose que le *Joséph* des Hébreux. Mais M. *Guerin* ayant prouvé que *Joséph* a pu être *Sésostris*, prouve ensuite que *Sésostris* a pu être *Jacob*; et qu'ainsi il est très-possible que les Juifs aient enseigné la terre entière.

C'est ce qu'avait déjà fait le docte *Huet*, évêque d'Avranches, dans sa démonstration évangélique, écrite en latin, et enrichie de citations grecques, chaldaïques, pour servir à l'éducation de monseigneur le dauphin, fils de *Louis XIV.*

Huet fait voir, dans son chapitre IV, que *Moïse* était un profond géomètre, un astronome exact, l'instituteur de toutes les sciences et de tous les rites; qu'il est le même qu'*Orphée* et qu'*Amphion*; que c'est lui qu'on a pris pour *Mercure*, pour *Sérapis*, pour *Minos*, pour *Adonis*, pour *Priape*.

Cette démonstration du prélat *Huet*, n'a pas paru bien claire aux hommes de bon sens. Nous espérons que celle de M. *Guerin du Rocher* réussira davantage quoiqu'il ne soit que simple prêtre.

Il ne se contente pas de trois volumes qu'il nous donne; il nous en promet encore neuf :

c'est

c'est une grande générosité envers le public. M. *Guerin* devrait bien se contenter de nous avoir appris qu'*Orphée* et *Loth* sont la même chose, et de nous l'avoir prouvé en observant qu'*Orphée* était suivi par les animaux, et que *Loth* ayant des troupeaux était suivi par les animaux aussi; que de plus, le nom grec d'*Orphée* est en arabe le même que celui de *Loth*, car le mot *araf* selon la bibliothèque orientale signifie les limbes entre le paradis et l'enfer: donc *Loth* et *Orphée* sont évidemment le même personnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occasion: *C'est puissamment raisonner.*

Toutes les pages du livre de M. *Guerin* sont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent se former *l'esprit et le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce savant auteur démontre que le phénix des Egyptiens qui renaît de ses propres cendres, n'est autre chose que le patriarche *Joséph* qui fait les obsèques de son père le patriarche *Jacob*. Mais nous exhortons aussi le savant auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence et de politesse ceux qui, avant que son livre parût, ont été d'un avis différent du sien sur quelques points de la ténébreuse antiquité. M. *Guerin du Rocher*, étant prêtre, devrait les instruire plus charitablement: il les appelle

ignorans et sacrilèges. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs au lieu de les corriger. On cause sans le savoir la perte d'une brebis égarée qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. *Guerin* deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que sera-ce quand nous aurons les douze tomes? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleusement, et ce chaos de chimères peuvent venger l'histoire sainte. M. *Guerin du Rocher* suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Eglise, et que c'est à lui à venger l'Eglise. C'est ainsi que *Saint-Sorlin des Marais* se disait envoyé de DIEU pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de M. *Guerin du Rocher*? Qui attaque de nos jours l'Eglise, et qui se plaint d'elle? Sommes-nous dans le temps où le jésuite *le Tellier* remplissait les prisons du royaume, des partisans de la grace efficace? Sommes-nous dans ce siècle déplorable où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, et faisaient de l'autel un bureau de banque? où l'on s'égorgeait à l'envi d'un bout de l'Europe à l'autre pour

des argumens , et où l'on affassinait en Amérique jusqu'à douze millions d'hommes innocens pour leur enseigner la voie du salut ? *Altri tempi altre cure.* Nous avons un chef souverain , digne à la fois d'être souverain et pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfaisance et de tolérance ; tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant *Guerin du Rocher* , prêtre , veut-il troubler cette paix ? Ce brave dom *Quichotte* se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de dom *Quichotte*.

Nous prenons ici la liberté de lui dire , à lui et à ceux qui auraient le malheur d'être savans comme lui , que ce n'est point être savant comme il faut , de compiler jusqu'au plus mortel dégoût des passages de *Bochart* , de *Calmet* , de *Huet* , et de cent anciens auteurs , pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que *Prothée* pourrait bien être le patriarche *Joseph* , tout aussi-bien que *Sésostris* est le phénix ? *O quantum est in rebus inane !*

*Sur les mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles ,
duc et pair , maréchal de France , ministre
d'Etat ; 6 volumes in-12 : chez Moutard ,
imprimeur de la reine , &c.*

CE livre très-utile est rédigé en six volumes , sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom , à M. l'abbé Millot , avantageusement connu par sa manière philosophique et prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les commentaires de *César* et la vie d'*Alexandre* ne contiennent qu'un volume ; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de *Louis XIV* , de *Louis XV* , du roi d'Espagne *Philippe V* , de la reine sa femme , du duc d'*Orléans* régent de France , de madame de *Maintenon* , de la princesse des *Ursins* , de plus de vingt généraux d'armée et d'autant de ministres , non-seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables , mais tous les hommes d'Etat et les esprits sérieux qui veulent s'instruire souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits , uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes , ne font aucune attention à ces recueils historiques , à moins qu'ils ne soient écrits avec le style et le génie de *Tacite*. *Mallebranche* disait

qu'il ne fe fait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi; ils s'intéressent aux événemens de leur siècle, et à ceux qui ont illustré, ou servi ou affligé leur patrie dans le siècle passé: et quand c'est un ministre d'Etat, un guerrier qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la postérité, ils sont chers au temps présent.

Le premier tome de ces mémoires est employé presque tout entier à raconter les services que rendit *Anne-Jules de Noailles*, père d'*Adrien*, maréchal de France comme lui, et comme ses deux fils. Ces services consistèrent principalement dans l'obéissance qu'il devait à *Louis XIV*, dont les rigueurs poursuivaient les protestans de son royaume depuis l'an 1680. Le dessein était déjà pris d'abattre tous les temples, et de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume; édit plus célèbre encore par le nom de cet *Henri IV* qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés ainsi que par la sienne. Les papes avaient appelé ce grand-homme, aïeul de *Louis*, *génération bâtarde et détestable de Bourbon*; et *Louis XIV*, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris, en 1680.

s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ses prédécesseurs, dans le temps même que le pape *Innocent XI* se déclarait son ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des sollicitations du jésuite *la Chaise*, confesseur du roi, de quelques évêques, et surtout du chancelier *le Tellier*, et de *Louvois* son fils, ennemi de *Colbert*. Il faut savoir que *Colbert* croyait les réformés aussi nécessaires à l'Etat sous *Louis XIV*, par leur industrie, qu'ils l'avaient été à *Henri IV* par leur courage. *Louvois* ne les croyait que dangereux. On persuada au roi qu'il ressemblerait à *Constantin* et à *Théodose* en abolissant la religion prétendue réformée : on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot, et que tous les cœurs se soumettraient. Il le crut parce qu'il avait pendant quarantè ans réussi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne considéra pas que ces protestans, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calvinistes de Jarnac, de Moncontour, et de Saint-Denis ; qu'ils étaient sujets soumis, bons soldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce et par les manufactures, et qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis de l'industrie et de l'argent. Pour comble de séduction, la marquise de *Maintenon*, sa nouvelle maîtresse, dont il fit

bientôt la femme, autrefois protestante elle-même, et devenue aussi dévote qu'ambitieuse, se joignit au jésuite *la Chaise*.

Ce fut dans ces circonstances que *Jules de Noailles* fut choisi par le roi pour commander en Languedoc ; et d'*Aguesseau*, père du chancelier , nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes et humains ; mais il fallait obéir à *Louvois*. La populace de ce pays est vive , impétueuse , ardente , superstitieusement attachée à sa croyance ; et cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau : c'est au fond parmi les catholiques et les réformés le même esprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance et la circonspection sont les seules brides qui puissent bien conduire cette nation des anciens Visigoths. *Louvois* ne savait que commander : il envoya des soldats et des bourreaux avec des missionnaires. On se crut obligé de condamner un Pasteur nommé *Audoyer* , à être pendu , et un autre nommé *Homel* à être roué , en 1683. Ces exécutions firent des profélytes et des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par *Pélisson* , transfuge catholique , pour acheter des consciences , n'achetèrent que des gueux et des hypocrites qui

allèrent à la messe pour son argent, et qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche avec enthousiasme à Paris et à Versailles pour *Louis XIV*, pendant quarante années, soit dans les prologues d'opéra, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le mercure. On ne fait que trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi et une partie de son peuple, et que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue ou par le feu, sous l'administration de l'intendant *Lamoignon-Baville*, successeur de *d'Aguesseau*. Ce magistrat d'ailleurs était très-éclairé et plein de grands talens; mais entièrement différent d'un autre *Lamoignon*, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine et une philosophie aussi vraie, que le *Lamoignon-Baville* fit voir de dévouement à *Louis XIV*, et d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des mémoires d'*Adrien de Noailles*, n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencemens avec une sage retenue. *Jules de*

Noailles, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui *Louis XIV* fut presque toujours en guerre ainsi que tous ses prédécesseurs depuis *Louis XII* jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avènement de son fils le duc d'*Anjou* au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France en 1692, *Boufflers*, *Catinat*, et *Jules de Noailles*. Le rédacteur nous instruit des services de *Jules*.

Adrien son fils épouse en 1697 mademoiselle d'*Aubigné*, nièce de madame de *Maintenon*: le roi lui donne pour présent de nocces 800,000 livres, et la survivance du gouvernement de Rouffillon qu'avait le maréchal son père. Ce ne sont pas jusqu'ici des événemens qui intéressent le public, et qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais *Charles II* roi d'Espagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ses Etats le petit-fils de son ennemi; et l'Europe étonnée est bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les ressorts; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires. Il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils; et il remarque parmi les conseils que *Louis XIV* donnait à *Philippe V*, celui-ci qui semble avoir,

dit-il, besoin d'explication : *N'ayez jamais d'attachement pour personne*. Il semble que *Louis* alors eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis, et qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune *Philippe V* ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait désiré que le rédacteur eût imité le cardinal de *Retz*, qui commence ses mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène, qui peint leur caractère, et nous apprend quels sont leurs talens, leurs dignités et leurs places. Sans ce préalable, le lecteur est souvent dérouté : quand l'écrivain suppose qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît personne.

Il n'y avait sans doute que des cabales à la cour de Madrid lorsque *Philippe V* parut : et qui étaient les principaux intrigans ? le grand inquisiteur *Mendoza*, dévoué à la maison d'Autriche ; le cardinal *Portocarrero*, auteur du testament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français ; un capucin, confesseur de la veuve du roi *Charles II*, et qui ne se servit jamais de l'autorité de sa place que pour inspirer à cette reine la haine contre *Louis XIV*, et le mépris pour *Philippe V* ; un dominicain, ancien confesseur de *Charles*, qui

employait le reste de son crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux seigneurs et aux femmes dont il dirigeait la conscience depuis la mort de *Charles*. Il fallut que *Louis XIV*, gouvernant de Versailles son petit-fils à Madrid, fît exiler et le grand-inquisiteur et le capucin et le dominicain. Il fallut encore qu'il interposât son autorité pour faire chasser je ne fais quel jésuite allemand nommé *Kressa*, qui à la vérité ne confessait que des femmes de chambre de la reine douairière, mais qui savait par elles tous les secrets de sa maison, et qui par ce manège, plus commun en Espagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'espion et le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Eglise. Ainsi *Louis XIV*, subjugué et trahi lui-même par son confesseur jésuite, punissait d'autres jésuites et d'autres confesseurs en Espagne tandis qu'il laissait le sien mettre le trouble et la désolation dans son propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ses ambassadeurs; d'abord par le duc d'*Harcourt*, et ensuite par le comte de *Marfin*: il envoya même à son petit-fils un ministre pour gouverner son trésor royal, plus mal en ordre alors, s'il se peut, et plus pauvre que celui de Paris; ce fut *Orri*, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France sous *Louis XV*.

Victor-Amédée, le duc de Savoie, le premier de sa maison qui obtint depuis le titre de roi, avait en 1697 marié l'une de ses filles au duc de *Bourgogne*, à l'aîné des petits-fils de *Louis XIV*, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi *Philippe*. *Louis* conclut ce nouveau mariage, et crut s'attacher *Victor-Amédée* par un double lien. La guerre pour la succession au trône d'Espagne était déjà commencée entre l'Empire et la France. L'empereur *Léopold* faisait déjà défiler des troupes dans le Milanais : *Louis* y avait une armée jointe à celle de Savoie. On fait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne, que *Louis XIV* avait forgé dans Versailles le testament de *Charles II*, et avait substitué par la fraude la maison de France à la maison d'Autriche. L'empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande et le Portugal; et il négociait déjà secrètement avec le père de la duchesse de *Bourgogne* et de la future reine d'Espagne. On voit par-là que *Victor-Amédée* se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a déjà dit que l'intérêt d'Etat ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de Savoie, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages de plus, se donna secrètement à l'empereur dans

le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, et qu'il faisait partir sa seconde fille pour épouser *Philippe V.* Sa défection, bientôt après publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années. Il est triste que le rédacteur n'ait pu développer les ressorts qui amenèrent à ce point la politique et l'inconstance d'un souverain et d'un père. Mais il ne fait point une histoire : il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés, à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps ; et il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur et d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France et d'Espagne. *Louis* insista sur une dame française et sur un confesseur français, mais jésuite ; ces deux points furent les plus importants, et divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des *Ursins*, de la maison de la *Trémouille*, veuve d'un seigneur romain, fut *camarera major* ; c'est un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite *Daubenton*, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe pour être le confesseur de la reine. Tout cela fut une source d'obscurcs intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins

par le désir de s'instruire que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains , hommes d'Etat , ont regardé comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme et sur le quiétisme qui tourmentaient alors *Louis XIV.* Ce même monarque qui avait résisté au pape *Innocent XI* avec une fierté si convenable , se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambrai *Fénelon* , pour avoir soutenu que DIEU méritait d'être aimé sans intérêt , et de l'oratorien *Quefnel* , pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir. Il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses Etats de Flandre : il voulait que le jésuite *Daubenton* lui en fît un devoir. Il pensait réellement que DIEU le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes , jansénistes , calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui , en cherchant des occupations réputées faciles , le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries : on voit des rois et des reines à

leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince *Eugène* bat le maréchal de *Villeroi* à Chiari, tandis que les batailles d'Hochstet, de Turin, de Ramillies, font couler le sang et les larmes dans toutes les familles de France, et que l'Etat est dans une désolation aussi affreuse que sous *Philippe de Valois*, *Jean*, et *Charles VI*. Les mémoires dont nous rendons compte, ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des *Ursins* et d'un gentilhomme de la manche nommé *Louville* : l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragosse et d'Almanza. Ces minuties royales sont chères à quiconque cherche un amusement dans la lecture : on est bien aise de voir les confidences que la princesse des *Ursins* fait à la maréchale, mère d'*Adrien de Noailles* : Dites, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre et le pot de chambre, &c. &c. pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les secrets de la cour dans ces mémoires, ne sauront pas encore tout. La princesse des *Ursins* n'y appelle pas les choses par leur nom. La robe de chambre de *Philippe V* était un vieux manteau court, qui avait servi à *Charles II* : l'épée du roi était un poignard qu'on posait derrière son

chevet : la lampe était enfermée dans une lanterne sourde : ses pantoufles étaient des souliers sans oreilles. C'était l'ancienne étiquette religieusement observée ; on remporta une victoire en la changeant. L'affaire de donner à la reine un confesseur et un cuisinier français fut encore plus longue et plus sérieuse. Plusieurs membres du conseil qu'on nomme le despacho , voulaient un cuisinier et un confesseur savoyard. La faction française prétendait que tout devait venir de Versailles. Il y avait une autre dispute sur le perruquier du roi. On l'avait fait venir de Paris ; les barbiers espagnols ne savaient pas encore faire une perruque : mais on craignait que le barbier français ne mît dans les siennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier ; et un roi d'Espagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuisiniers , on craignait ceux d'Italie parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince *Eugène* proposait d'empoisonner le roi d'Espagne. Cette calomnie , aussi ridicule que honteuse , ne laissa pas d'être examinée sérieusement : elle fait souvenir des impostures plus extravagantes encore , qu'on répandit depuis contre le duc d'*Orléans* régent de France , vers le temps de la mort de *Louis XIV.*

Quand

Quant aux confessions de la reine , qui n'avait que quatorze ans , elle fut assez adroite à cet âge , ou assez bien conseillée par la princesse des *Ursins* , pour assurer le jésuite *Daubenton* qu'elle aurait un plaisir extrême à dire tous ses péchés au confesseur qu'il lui donnerait. C'est ici qu'on doit remarquer combien ce jésuite était dangereux. Il se fit bientôt chasser de la cour ; il y revint ; il y confessa *Philippe V.* Si le rédacteur avait su comment ce moine termina sa carrière , il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorsque le roi d'Espagne , attaqué de vapeurs , voulut enfin abdiquer , il confia son dessein à *Daubenton*. Ce prêtre vit bien qu'il ferait forcé d'abdiquer aussi , et de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confession du roi au duc d'Orléans régent de France , qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de *Montpensier* sa fille avec le prince des Asturies , et celui de *Louis XV* avec l'infante âgée de cinq ans. *Daubenton* crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner *Philippe* de sa résolution , et que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le ministère de France. Le régent ne les pardonna pas : il envoya la lettre du confesseur au roi , qui n'y

fut autre chose que de la montrer au jésuite sans lui dire un seul mot. Le jésuite tomba à la renverse : une apoplexie le saisit au sortir de la chambre , et il mourut peu de temps après. Ce fait est décrit avec toutes ses circonstances dans l'*Histoire civile de Bellando* , imprimée par ordre exprès du roi d'Espagne. Cette anecdote se trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'*Adrien* , maréchal duc de *Noailles*. Voici quelle idée on y donne de *Philippe V* : c'est *Louville* , son gentilhomme , son favori , l'homme de confiance du ministre *Colbert de Torci* , qui lui parle ainsi de son roi. *Il est faible , timide , irrésolu , n'a jamais de volonté , peu de sentiment : le ressort qui détermine les hommes n'est pas en lui : DIEU lui a donné un esprit subalterne.*

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'*Estrées* , ambassadeur à Madrid à la place de *Marfin* , devient l'ennemi déclaré de la princesse des *Usins* , qui gouverne la jeune reine ; et la reine gouverne le roi son mari. *Louis XIV* prend parti contre la princesse , et enfin la fait renvoyer. La reine pleure , elle est inconsolable. Il y avait entre elle et cette princesse une amitié fondée sur ce besoin d'une confiance réciproque , qui rend si souvent les

femmes nécessaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout , et on peut douter même qu'il ait été instruit de tout. Il ne parle point de cette plaifante apostille que mit madame des *Urſins* à une lettre interceptée qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre d'avoir épousé secrètement un français attaché à elle , nommé d'*Aubigni*. Elle écrivit en marge : *Pour épousé, non.*

Ces tracasseries ne finirent que par son exil ; elles recommencèrent à son rappel.

Les jalousies toujours renaissantes entre les courtisans français de *Philippe* et les courtisans espagnols , les cabales du confesseur et celles des autres moines ne finissent point. Ce sont des matériaux pour un *Suétone*. Les affaires politiques et militaires en serviraient à *Tite-Live*. C'est là malheureusement que les mémoires du maréchal *Adrien* duc de *Noailles* , manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire est interrompu depuis l'année 1711 jusqu'à la mort de *Louis XIV*. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque , sur celle de sa famille et de toute sa cour. C'est le temps où il perdit son fils unique , regardé comme un bon prince , et le duc de *Vendôme* , l'amour de la France , le restaurateur de l'Espagne , le digne descendant de *Henri IV*. Ces

morts sont bientôt suivies de celles de son petit-fils , le duc de *Bourgogne*, l'espérance de l'Etat; et il perd dans la même semaine la duchesse de *Bourgogne* et le duc de *Bretagne*, frère aîné de *Louis XV*, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presque en même temps , et sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils , frère du duc de *Bourgogne* et du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin *Louis XIV* suit toute sa famille : il meurt entre les bras de madame de *Maintenon* et du jésuite *le Tellier*. Il meurt avec une piété sincère , mais trompé. Il laisse l'Eglise gallicane en combustion, désolée par *le Tellier* ; toute la nation languissant dans la misère , et consternée de dix ans de défaites et de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliards six cents millions, ce qui fait quatre milliards et environ cinq cents mille livres de notre monnaie courante : c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince , on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de *Fourbonais*, cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite *le Tellier* avait fait renfermer à la

bastille , à Vincennes , à Pierre-en-Scize , à Saumur , à Loche , sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces désastres avaient commencé à la mort de *Colbert* , qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre , les querelles de religion , l'incapacité des ministres , les persécutions des confesseurs du roi , les déprédations des traitans , firent enfin de la France si florissante , un objet de pitié.

Les recueils d'*Adrien de Noailles* donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on sera plus éclairé par les vrais mémoires d'*Hector de Villars* , qu'on pourra joindre avec ceux d'*Adrien de Noailles*.

Après la mort de *Louis XIV* le duc *Adrien de Noailles* joua un grand rôle. Le duc d'*Orléans*, déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume , changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi , selon l'usage des propriétaires , qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de *Louis XIV* on substitua des conseils , d'abord applaudis

par la nation , mais dont on se dégoûta bientôt , et que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils , et toute cette forme d'administration , avaient été arrangés par le marquis de *Canillac* , le président de *Maisons* et le marquis d'*Effiat*. *Maisons* devait être garde des sceaux. *Longepierre* , auteur de quelques déclamations intitulées tragédies , aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les mémoires du maréchal de *Villars* , et dans ceux du duc de *Luines*. *Adrien de Noailles* fut à la tête du conseil des finances , sous le maréchal de *Villeroi* qui ne se mêlait de rien. *Noailles* , capitaine des gardes , élevé à la cour , ayant été occupé dans les négociations et dans les armées , était tout neuf dans l'administration des finances ; mais son esprit semblait facile , appliqué , ardent au travail , capable de s'instruire de tout , et de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'histoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maison de France et d'Espagne ; la longue et funeste maladie de *Philippe V* , qui affaiblit les organes de sa tête ; son mariage avec une héritière du duché de Parme , qui commença son règne par chasser la princesse des *Urſins* , accourue au-devant d'elle pour la servir ; les jalousies qui aigriront le conseil du roi

d'Espagne contre le régent de France ; les diverses factions qui partagèrent la France , factions qui consistaient plutôt en parties de plaisirs et en discours qu'en projets politiques, et qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'Etat. Nous ne dirons point comment la duchesse de *Berri*, fille du régent , fut près d'épouser un gentilhomme d'une ancienne maison de Périgord nommé le comte de *Riom*, à l'exemple de *Mademoiselle* , cousine germaine de *Louis XIV* , qui épousa en effet le comte de *Lauzun*, et à l'exemple de tant d'autres mariages dans les siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies, horribles et absurdes répandues alors par toutes les bouches et dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'Etat, et de la disette absolue d'argent.

On fait assez que dans ces disettes qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri ; une partie a passé dans les pays voisins , une autre a été cachée dans les coffres des traitans , enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de *Richelieu* eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix

ans pour reprendre des mains des traitans les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chute de *Fouquet*. Le duc de *Noailles* la crut nécessaire. On peut voir dans le livre instructif de M. de *Fourbonais*, et dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai et de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi à lui donner environ deux cents vingt millions, appartenant réellement au peuple, sur qui on les avait levés. De ces deux cents vingt millions, il n'entra que très-peu de chose dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit presque tout entre des courtisans et des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de justice à être pendus ; mais ils furent sauvés par leur bourse.

Si on veut s'instruire à fond du chaos et de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères *Paris* et par leurs adversaires sur le système de *Lafs*. Ce fut une maladie épidémique, qui après avoir attaqué la France pendant deux ans, et l'avoir fait presque périr, alla ravager pendant six mois la Hollande et l'Angleterre. Les systèmes des calculateurs sur l'origine du monde, sur les montagnes formées par les mers, sur la terre

terre formée par les comètes, ne font que des folies de philosophe; mais le système de *Lass* fut une drogue de charlatan, qui empoisonnait des royaumes.

Pendant les convulsions de cette peste universelle, arriva la peste réelle de Marseille, dont à peine on parla, quoiqu'elle eût enlevé plus de soixante mille citoyens: arriva de plus une guerre entre le régent et le roi d'Espagne, dont on parla moins encore. Tous ces événemens sont déposés dans la multitude immense d'histoires générales et particulières qui surchargent l'Europe, et surtout la France.

Parmi les vicissitudes des cours, ce n'en est pas une médiocre de voir le duc de *Noailles*, au bout de deux ans d'administration, exilé par les intrigues d'un abbé *Dubois* que lui et le marquis de *Canillac* n'appelaient jamais que l'abbé *Friponau*, autrefois sous-précepteur par hasard du duc d'*Orléans*, l'ayant servi depuis dans ses plaisirs, et que nous avons vu enfin cardinal, occuper à Cambrai la place de *Fénélon*, celle de *Richelieu* et de *Mazarin* dans le ministère, et mourir comme *Rabelais*. Le duc de *Noailles* s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé *Dubois* à Brive-la-Gaillarde, où son père avait été apothicaire et chirurgien; et l'abbé envoya le duc de *Noailles* à Brive-la-Gaillarde.

Une vicissitude plus grande , qui servirait à instruire les hommes , si quelque chose les pouvait instruire , fut l'élévation du cardinal de *Fleuri* , et la chute du prince de *Condé* , *M. le Duc* , premier ministre après la mort subite du duc d'*Orléans*.

Puis vient la guerre heureuse de 1733 , où *Adrien de Noailles* , devenu maréchal de France , se distingua ; puis la guerre injuste qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille de l'empereur *Charles VI* , malgré la foi des traités et les promesses les plus sacrées ; enfin la guerre malheureuse de 1756 qui fait perdre au roi *Louis XV* tout ce qu'il possédait dans le continent des grandes Indes , et dans celui de l'Amérique , et qui replongea l'Etat dans la pauvreté affreuse où il avait été réduit à la mort de *Louis XIV* ; pauvreté qui a été suivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole dans Paris , ville agrandie et embellie au milieu des disgraces publiques. C'est une contradiction frappante , mais ordinaire : car dans les malheurs de l'Etat il y a toujours un grand nombre d'hommes , soit seigneurs soit parvenus , qui s'étant enrichis par les misères du peuple , viennent étaler leur faste , tandis que les opprimés se cachent.

Adrien , maréchal duc et pair de France , mourut retiré à Paris loin de ce faste turbulent ,

à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'est par-là que tout finit; et c'est une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour se retirer du monde quand le monde se retire d'eux. \

Sur une nouvelle épître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du journal encyclopédique.

MESSIEURS,

J'AI lu depuis peu une épître adressée à M. de Voltaire, sous le nom de Boileau. Boileau est mort; et quand nous ne le saurions pas, cet ouvrage suffirait pour nous en convaincre. En général il est rare qu'un homme qui n'a pas le courage de se servir de son propre nom, ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne sache point que depuis feu Cotin qui en a donné l'exemple, le nom de Despréaux ait été aussi étrangement prostitué; il semblerait du moins qu'un homme qui se hasarde à faire parler le législateur de notre poésie, devrait avoir lu *l'art poétique*. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les manes de Boileau, ou n'a jamais lu ses préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

*Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.*

Voilà comme parlait le véritable *Boileau* ;
 voici comme écrit son pseudonyme. Je vais
 vous citer d'abord de sa prose, et ensuite de
 ses vers.

„ L'ombre de *Boileau*, dit-il dans un aver-
 „ tissement fort aigre, ayant porté ses regards
 „ parmi nous, n'y a vu d'un côté *que la*
 „ *foule de ses détracteurs, aussi nombreux que*
 „ *la foule des sots* ; de l'autre, le petit nombre
 „ éclairé de ses admirateurs *puffillanimes et*
 „ *sans courage.* „ Vous demanderez pourquoi
 l'auteur traite si mal ceux qu'il appelle *le petit*
nombre éclairé des admirateurs de *Boileau* ? Je
 n'en fais rien, non plus que vous ; mais je
 crois savoir comme vous que si ce sont les
 détracteurs qui sont *aussi nombreux que les sots*,
 ils ne le sont pas autant que *la foule des sots* ;
 et que si c'est la foule des détracteurs qui égale
 celle des sots, elle est justement *aussi nombreuse*,
 mais non pas *aussi nombreux*.

Au bas de la page 7, je trouve ces vers :

Dès qu'un astre brillant s'élevait dans notre âge,
 En éclairant mes yeux, il obtint mon hommage.

Dans notre âge, est certainement une cheville
 dont maître *Adam* n'aurait pas voulu. Cela

ne veut pas dire la même chose que *dans notre temps* ; et *dans notre temps* serait encore une expression impropre lorsque *Boileau* parle à *M. de Voltaire* ; car le temps de l'un n'est point celui de l'autre. *Un astre brillant* ne se lève point *dans un âge*. Et pour ce qui est de dire, *dès qu'un astre brillant se levait*, il obtint au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que lorsque je faisais mes humanités au collège du Plessis, si je fusse tombé dans ce solécisme, le bon *M. Jacquin*, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une fêrule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expressions : *Sous couleur d'illustrer Corneille et sa mémoire* ; *sous couleur* est bien barbare, et je ne crois pas que personne sache de quelle couleur est la *couleur d'illustrer*. Celle-là n'est point sortie du prisme newtonien ; et si l'auteur eût eu, comme *M. Guillaume*, la sagesse de consulter son teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout seul cette *couleur* extraordinaire qui ne l'illustrera pas, ou du moins pas plus que l'hémistiche suivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en prose très-familière, un *loueur de carrosses*, et c'est le seul sens dans lequel le mot *loueur* soit français ; mais il n'est jamais tolérable de dire

loueur perfide, à moins que la voiture ne casse.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux*; mais on ne dit pas et l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque est sans génie est sûr de ton suffrage ;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore si c'est ainsi qu'écrivent les morts ; mais certainement aucune de ces expressions n'est de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22 : le faux *Boileau* dit ; *c'est de toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de se faire un art, d'avoir chacun son genre* ;

D'imaginer sans cesse une sottise rare,
Et pour se distinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, et la phrase ne pourrait pas se finir régulièrement d'une autre manière ; mais le vers n'y aurait pas été, et l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de *Boileau* on pouvait se mettre au-dessus des règles ; ce n'est pas ainsi que le vrai *Boileau* avait acquis le droit d'en imposer aux

autres écrivains , et de poursuivre les *Clément* de son siècle. (a)

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

*Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre ,
Mon esprit aussitôt commence à se débattre.* (b)

Croit-on qu'avec une si juste sévérité pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme , dont la figure favorite est l'amphibologie ; témoin cet hémistiche ,

Quoique jeune inconnu ,

qui peut également signifier , *quoique jeune et inconnu* , ou *inconnu quoique jeune*. Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse , parce que *quoique jeune il s'est fait connaître* , à ce qu'il pense, très-avantageusement , par des satires mordantes contre quelques poètes

(a) Voyez les *Observations critiques* de M. Clément , dans lesquelles on trouve , page 251 , ces paroles aussi absurdes qu'injustes : „ Le philosophe aime avec une tendre humanité le Lapon et l'Orang-Outang qu'il ne verra jamais ; afin „ de regarder comme étranger son compatriote qu'il voit „ tous les jours ; „ et beaucoup d'autres traits de ce même genre , que les Grecs appelaient *συχροφυντια*.

(b) Art poët.

qui écrivent mieux que lui , et des imputations graves contre tous les philosophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas sont ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux bassément envieux ,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que ses rivaux *étaient* bassément envieux ? veut-il dire qu'il ne fut jamais bassément envieux de ses rivaux ? veut-il dire qu'il ne ferma pas les yeux de ses rivaux au mérite ? veut-il dire qu'il ne ferma pas ses yeux au mérite de ses rivaux ? veut-il dire. . . . car on pourrait encore trouver trois ou quatre sens à cette phrase. Si c'est-là de la richesse , elle est d'une espèce rare , et ce n'est du moins ni du bon goût , ni de la clarté.

Voici un autre passage où vous trouverez à la fois amphibologie et solécisme.

D'outrager le bon sens , les mœurs et la décence ,
Des talens dont toi-même en secret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs et la décence des talens* ? le sens ferait absurde. Est-ce *d'outrager des talens* ? mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers , et l'article *des* dans le second ? Il fallait *les talens* ,

pour que la phrase fût française ; et en ôtant le solécisme , l'auteur aurait supprimé l'amphibologie : mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. *Despréaux* disait :

*Les flances avec grace apprirent à tomber ,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.*

Son secrétaire actuel écrit :

Car ton esprit sans frein dans ses jeux médifans ,
Ne fait point se borner aux traits fiers et plaisans
D'un bon mot qui nous pique , &c.

L'art poétique veut

*Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots .
Suspende l'hémistiche , en marque le repos.*

Le prétendu *Boileau* fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage , armé d'une savante audace.

.
Dans ce nombre effrayant d'auteurs , dont les écrits
Menacent chaque jour de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers , remarquez qu'on dit bien que *Paris est inondé d'écrits* , de mauvais écrits , de vers ridicules et de prose impertinente ;

mais qu'on ne saurait dire qu'il en soit *noyé*,
ni menacé d'être noyé. Cet écrivain n'a pas
 médité comme il le devait le livre de l'abbé
Girard. L'autre *Boileau* aurait montré à l'abbé
Girard à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des che-
 villes. Il exige

Que toujours le bons sens s'accorde avec la rime.

Mais l'usurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une sage loi*,
 A fait de la satire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux *Boileau* sentait qu'
Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous prescrit

De fuir des mauvais sons le concours odieux.

Il se ferait reproché ces vers de son imita-
 teur :

Amoureux de la *gloire* et de la vérité,
 Mon esprit ne put voir sans être révolté, &c.

La sorte de consonnance de *gloire* et de *voir*
 lui aurait déplu ; mais quant à ceux-ci ,

Hé bien donc *raisonnons* ; car toujours *badiner* ,
 Turlupiner, railler, sans jamais *raisonner* ;

il s'en ferait moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante versification..

Ma muse se moquant,
Parfemait ses écrits,
Du sel le plus piquant,
Pour vaincre des esprits.

.....
Les lecteurs amusés
Pardonnaient en riant,
D'être défabusés,
Au naïf enjoûment.

.....
Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penser,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,

.....
Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les fots,
Et le fatras pompeux,
Monté sur les grands mots,

.....
Voltaire, c'est ainsi
Que tes beautés fragiles,
De ton siècle ébloui
Charment les yeux débiles.

.....

.....

Ne se trouve en lambeaux ,
 Par-tout dans tes ouvrages ;
 Et que tous ces oiseaux
 Reprenant leur plumage ,
 De furtives couleurs ,
 La corbeau dépouillé ,
 Ne soit des spectateurs
 Sifflé , moqué , raillé.

Qu'est-ce que tout cela ? De méchans vers de six syllabes en rimes croisées ? ou de méchans vers alexandrins à rimes plates ? Ni l'un ni l'autre ; c'est de la prose plate et monotone , et qu'on ose appeler vers et donner à *Boileau*. Et c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents , et à laquelle on a dû travailler plus de deux ans puisqu'elle répond à une autre qui depuis plus de deux ans est publique ; c'est avec ce degré de talent , d'étude , de lumière et de goût , qu'on s'érige en *Aristarque* de tous les poètes et de tous les philosophes vivans , et qu'on insulte nommément MM. de *Voltaire* , d'*Alembert* , *Diderot* , *Marmontel* , *Saurin* , *Thomas* , de *Saint-Lambert* , du *Belloi* , *Delille* , de *la Harpe* , et plus qu'eux tous encore , *Boileau* , sous le nom duquel

on met tant de sottises. Ah ! vanité , vanité ,
que tu serais laide si tu n'étais pas ridicule !

J'ai l'honneur d'être , &c.

*Sur une satire en vers de M. Clément , intitulée :
Mon dernier mot.*

Nous crûmes en lisant les premiers vers de cet ouvrage reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de *Rulhieres*, dans son épître *sur la dispute*, l'un des plus agréables ouvrages de notre siècle ; mais l'auteur de *mon dernier mot* s'écarte bientôt de son modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France , à commencer par M. de *Rulhieres* lui-même ; et il proteste qu'il en usera toujours ainsi. Il se vante d'imiter *Boileau* dans le reste de sa satire ; mais il nous semble que pour imiter *Boileau*, il faut parler purement sa langue , donner à la fois de bonnes instructions et de bonnes plaisanteries , surtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la satire de M. Clément.

De Boileau, diront-ils, misérable copiste ,
D'un pas timide il suit son modèle à la piste ;
Si l'un n'eût point raillé ni Pradon ni Perrin ,
L'autre n'eût point sifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *point* font des solécismes qu'on ne passerait pas à un écolier de basse classe.

Ce qui est pire qu'un solécisme , c'est la plate imitation de ces vers plein de sel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin ,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

C'est malheureusement l'âne qui veut imiter le petit chien caressé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore , c'est l'insolence d'insulter par leur nom deux académiciens d'un mérite distingué. Il s'est imaginé que *Boileau* ayant réussi , quoiqu'il eût insulté *Quinault* très-mal à propos , lui , *Clément* , réussirait de même en nommant et en dénigrant à tort et à travers tous les bons écrivains du siècle. Il devait sentir qu'il n'y a aucun mérite , mais beaucoup de honte et peut-être de danger à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démasquer la sottise !
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux ,
Dorat impertinent , Condorcet ennuyeux.

Voilà certainement une grossièreté qu'on ne peut excuser : car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne sache que la

caractère de M. d'*Alembert*, dans ses mœurs et dans ses écrits, est précisément le contraire de l'affectation et du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de *Condorcet* ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'est le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il soit, est un impertinent : c'est une injure punissable qu'on n'oserait dire en face, et pour laquelle un gentilhomme serait condamné à quelques années de prison. A plus forte raison une injure si grossière, si vague, si sotte, mais si insultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. *Dorat*, est un délit très-punissable.

Dorat, dont vous prônez le jargon en tout lieu,

Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?

Et par vos bons avis, pensez-vous que de Lille

Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile ?

Voilà des sottises un peu moins atroces et qui sentent moins l'homme de la lie du peuple ; mais il n'y a dans ces vers, ni esprit, ni finesse, ni grace, ni imagination ; et ils sont encore infectés d'un autre solécisme : *Pensez-vous que de Lille puisse, par vos bons avis, autre chose que rimer à Virgile ?* on ne peut dire :

Je peux autre chose que haïr un mauvais poëte insolent. Ce tour n'est pas français, et j'en fais juge l'académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence, (et c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé,) de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

Avertissement d'une édition de l'éloge et des pensées de Pascal, donnée par M. de Voltaire en 1778.

IL est un homme de l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme, égal à *Pascal* en plusieurs choses et très-supérieur en d'autres, fit présent en 1776 à quelques-uns de ses amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les pensées de ce fameux *Pascal*.

La plupart de ces monumens de philosophie et de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs

rédacteurs pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis , ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites ; car les jésuites persécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de *Pascal* , et *Arnauld* fugitif , et les débris de Port-royal détruit , et les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla malheureusement , et en tant de manières , la fin du beau règne de *Louis XIV* , fit place au règne des plaisirs sous *Philippe d'Orléans* régent du royaume , et recommença sourdement après lui , sous le ministère d'un prêtre long-temps abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tyran ; mais c'était un petit génie , entêté des prétentions de la cour de Rome , et assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les *Pascal* , les *Arnauld* , les *Nicole* même , et quelques autres chefs de parti ou éloquens ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette Eglise , le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite *Buffier* , qui

venait quelquefois chez le dernier président de *Maisons*, mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro ridebo vos, et subsannabo.* Le jeune *Maisons* qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des *Adelphes* ou de l'*Eunuque*? Non, dit *Buffier*; c'est la sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des *Proverbes*.

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de *Maisons*, vous vous croyez donc la sagesse parce que vous riez à la mort d'autrui! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme et du molinisme, et de la grace concomitante, et de la médicinale, et de la suffisante, et de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années? Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du Nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels, *Pascal* seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, et qui les

a données dans un meilleur ordre , est , ce me semble , autant au-dessus du géomètre *Pascal* , que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des *Roberval* , des *Fermat* , et des *Descartes*.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain en faisant réimprimer cet *Eloge de Pascal* , qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démèleront d'abord l'art et la beauté du pinceau.

Je joins les pensées du peintre à celles de *Pascal* , telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût ; mais je crois qu'elles ont plus de vérité et de force. *Pascal* est commenté par un géomètre plus profond que lui , et par un philosophe , j'ose le dire , beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient *Pascal* dans sa balance , et il est plus fort que celui qu'il pèse.

Le louant est plus véritablement philosophe que le loué ; cet éditeur écrit comme le secrétaire de *Marc-Aurèle* , et *Pascal* comme le secrétaire de Port-royal. L'un semble aimer la rectitude et l'honnêteté pour elles-mêmes , l'autre par esprit de parti. L'un est homme et veut rendre la nature humaine honorable ; l'autre est chrétien parce qu'il est janséniste.

Tous deux ont de l'enthousiasme et embouchent la trompette ; l'auteur d s notes pour agrandir notre espèce, et *Pascal* pour l'anéantir. *Pascal* a peur, et il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur ; l'autre s'abandonne à son courage et le communique. Que puis-je conclure ? que *Pascal* se portait mal, et que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé

Fait notre philosophie.

Après le second paragraphe de l'article III des pensées, on trouvera une dissertation attribuée à M. de *Fontenelle*, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que *Fontenelle* soit l'auteur d'un ouvrage si mâle et si plein. Ce que je fais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé et équitable lirait le procès du genre-humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole ou faible ou ignorant, qui osera le lire et le méditer, fera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

Lecteurs sages, remarquez que *Pascal*, ce coryphée des jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont

dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus ferrée et plus mâle.

Mais peut-on s'aveugler à ce point, et être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes ! Grand Dieu ! un reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux et usuriers, ferait le dépositaire de tes secrets ! Cette horde barbare ferait plus ancienne que les sages Chinois, que les brachmanes qui ont enseigné la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens ! Cette chétive nation ferait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules et atroces, quelques contes absurdes infiniment au-dessous des fables indiennes et persannes ! et c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose, *ô Pascal !* et vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit ! Vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait ! et cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente, et perverti votre raison supérieure.

Port-royalistes et ignaciens, tous ont prêché les mêmes dogmes ; tous ont crié : Croyez aux livres juifs dictés par DIEU même, et détestez le judaïsme. Chantez les prières juives

que vous n'entendez point, et croyez que le peuple* de DIEU a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de DIEU, coéternel avec DIEU le père, et né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de DIEU, et qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes. Croyez qu'étant mort par le supplice le plus infame, il a par ce supplice même ôté de dessus la terre tout péché et tout mal, quoique depuis lui et en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes et de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal et les fanatiques jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme; et en même temps il se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions dépossédées ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes pommés papistes et calvinistes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, et qui se poursuivirent par le fer, par la flamme et par le poison pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe et pour

la messe , qu'on égorgea tant d'innocens , tant de mères , tant d'enfans , dans la croisade contre les Albigeois ; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas , les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant , s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de *Damiens*.

O Pascal ! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes , sur des mystères qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre et éloquent : la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare ; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité

CONNAISSANCE

CONNAISSANCE
DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS
D E
L A P O E S I E
ET DE L'ELOQUENCE
DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

Mélanges littér. Tome III. † X



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LES ouvrages qui terminent ce volume ont été constamment attribués à M. de *Voltaire* ; et comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne soient pas de lui , nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre, *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française*, nous semble avoir été fait sous les yeux de M. de *Voltaire* par un de ses élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ses ouvrages sur la littérature. Il parut dans un temps où M. de *Voltaire* avait à combattre une cabale nombreuse, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célèbres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthousiasme pour son génie l'emportait sur la jalousie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit par ses lettres qu'il leur donnait quelquefois le plan, et les principales idées des ouvrages qu'il désirait opposer à ses ennemis.

Le Panégyrique de *S^t Louis* a passé pour être de M. de *Voltaire* dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet ouvrage, l'esprit philosophique qui y règne, et qui était alors inconnu dans la chaire ; le style qui est à la fois simple et noble, mais éloigné de ce style oratoire, si propre à cacher sous la pompe des mots le vide des idées ; tout cela nous porte à croire que cette opinion n'était pas dénuée de fondement. On prétend que le prédicateur avait consulté M. de *Voltaire* sur un panégyrique qu'il avait fait lui-même : dans un moment d'humeur contre le mauvais style de ce sermon, M. de *Voltaire* le jeta au feu. Cependant l'auteur, qui avait fondé sur le succès de son discours l'espérance de sa fortune, était au désespoir ; il fallait avoir un autre panégyrique, et l'apprendre en huit jours. M. de *Voltaire* eut pitié de lui, et fit en deux jours le discours qu'on trouve ici, et qui eut alors beaucoup de succès.

CONNAISSANCE
DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS
D E
L A P O E S I E
ET DE L'ELOQUENCE.

Ayant accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, et de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française et en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des *Racines* et des *Voltaire*s, ou dans celui

des *Danchets* et des *Pellegrins*. Je les ai vus acheter les romans nouveaux au lieu de Zaïde. Je me suis aperçu que dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus instruites n'avaient pas un goût sûr, et qu'elles me citaient souvent avec complaisance les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne pouvant distinguer dans eux les diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent et à ceux qui parlent français dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant sous leurs yeux des pièces de comparaison tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets; c'est de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réussi; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse, si elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisais, par exemple, il n'y a pas longtemps, avec un jeune comte de l'Empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que *Malherbe* et *Racan* ont faites de cette strophe d'*Horace*.

*Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres,
O beate Sexti.*

Voici la traduction de *Racan*.

Les lois de la mort sont fatales
 Aussi-bien aux maisons royales
 Qu'aux taudis couverts de roseaux.
 Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
 Ceux des bergers et des monarques
 Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle de *Malherbe* est plus connue.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du louvre
 N'en défend pas nos rois.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de *Malherbe* l'emportent sur ceux de *Racan*.

En voici les raisons. 1°. *Malherbe* commence par une image sensible ,

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre.

et *Racan* commence par des mots communs qui ne sont point d'image , qui ne peignent rien.

Les lois de la mort sont fatales ; nos jours sont sujets aux parques. Termes vagues , diction impropre , vice de langage ; rien n'est plus faible que ces vers.

2°. Les expressions de *Malherbe* embellissent les choses les plus basses. *Cabane* est agréable et du beau style , et *tâudis* est une expression du peuple.

3°. Les vers de *Malherbe* sont plus harmonieux ; et j'oserais même les préférer à ceux d'*Horace*, s'il est permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion , en faisant remarquer que *Malherbe* finit sa strophe par une image pompeuse , et qu'*Horace* laisse peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti*. Mais en accordant cette petite supériorité à un vers de *Malherbe*, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à *Horace*. Je fais trop la distance infinie qui est de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre aussi-bien que *Raphaël*. Il ne sera pas pour cela égal à *Raphaël*.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s'instruire de bonne foi , et se procurer les vrais plaisirs de l'esprit , je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poésie et de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées et à élever l'ame , à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs , et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus sensible. Je mêlerai même

quelquefois à ces pièces de prose et de poésie de petites digressions sur certains genres de littérature , afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue , et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle classiques ; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les classes , et qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.

A M I T I É.

IL y a lieu d'être surpris que si peu de poètes et d'écrivains aient dit en faveur de l'amitié des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans *Corneille* , ni dans *Racine* , ni dans *Boileau* , ni dans *Molière*. *La Fontaine* est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la fable *des deux amis* :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même ;

Un songe , un rien , tout lui fait peur ,

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le second vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n'est pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de j'ai *honte* de parler devant vous ; et on sent d'ailleurs que les derniers vers sont faibles ; mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un sentiment tendre et agréable, un air aisé et familier, propre au style des fables.

Je trouve dans la *Henriade* un trait sur l'amitié beaucoup plus fort.

Il aimait non en roi, non en maître sévère ;
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil :
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes ;
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames ;
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de *la Fontaine*. Il est aisé de sentir la différence des deux styles qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers sur l'amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d'une épître imprimée dans les œuvres de M. de *Voltaire*.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite ;
O tranquille amitié , félicité parfaite ,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis ,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis ;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,
Et dans tous les états , et dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme est seul ; il peut par ton appui
Multiplier son être , et vivre dans autrui.
Amitié , don du ciel , et passion du sage ,
Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ,
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuse que dans l'autre. Le premier semble plutôt la satire de ceux qui n'aiment pas , et le second est le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux son ami quand on a lu ce passage.

Que j'aime ce vers !

Multiplier son être , et vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la seule passion du sage ; en effet , si l'amitié ne tient pas de la passion , elle est froide et languissante , ce n'est plus qu'un commerce de bienfaisance.

Il fera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit *sur l'amitié* madame la marquise

de *Lambert*, dame très-respectable par son esprit et par sa conduite, et qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

„ La parfaite amitié nous met dans la
 „ nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se
 „ peut conserver qu'entre personnes estima-
 „ bles, elle vous force à leur ressembler. Vous
 „ trouverez dans l'amitié la sûreté du bon
 „ conseil, l'émulation du bon exemple, le
 „ partage dans vos douleurs, le secours dans
 „ vos besoins. „

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut faire le même plaisir ni à l'oreille ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. *La sentence*, dit Montagne, *pressée aux pieds nombreux de la poésie, élance mon ame d'une plus vive secousse.* J'ajouterai encore que les beaux vers en français sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon poëte, et de cette attention continue se forme la pureté du langage; au lieu que dans la prose, la facilité entraîne l'écrivain et fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase.

Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler.

Si vous êtes déjà ami , vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables , elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue ; il fallait dire , on *partage vos douleurs* , on *prévient vos besoins*. Ces observations qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit , servent à étendre l'esprit d'un jeune homme et à le rendre juste. Car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses , est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié , que je trouve plus tendre encore que ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres familières en vers , pour lesquelles M. de *Voltaire* me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis ,
Indignes du beau nom , du sacré nom d'amis ,
Outoujours remplis d'eux , outoujours hors d'eux-mêmes ,
Au monde , à l'inconstance , ardens à se livrer ;
Malheureux , dont le cœur ne fait pas comme on aime ,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

A M O U R.

JE me garderai bien , en voulant former des jeunes gens , de citer ici des descriptions de l'amour , plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour tirés de deux célèbres poètes , dont l'un , qui est feu *Roussseau* , n'a pas toujours parlé avec tant de bienfaisance ; et l'autre , qui est M. de *Voltaire* , a ce me semble toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

*Portrait de l'Amour , tiré de la volière de
Roussseau , ou de l'épître à madame d'Uffé.*

JADIS sans choix , (a) les humains dispersés ,
Troupe féroce et nourrie au carnage ,
Du seul instinct suivaient la loi sauvage ,
Se renfermaient dans les antres cachés ,
Et de leurs troncs par la faim arrachés , (b)
Allaient , errans au gré de la nature ,
Avec les ours disputer la pâture ;
De ce chaos l'Amour réparateur , (c)
Fut de leurs lois le premier fondateur :

(a) Terme oïseux. (b) Vers dur. (c) Impropre.

Il fut fléchir leurs humeurs indociles ,
Les réunir dans l'enceinte des villes ,
Des premiers arts leur donna les leçons ,
Leur enseigna l'*usage* (*d*) des moissons.
Chez eux logea l'Amitié secourable ,
Avec la paix , sa sœur inséparable ;
Et devant tout , dans les terrestres lieux ,
Fit respecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le siècle de *Cibelle*.
Mais à ce (*e*) *Dieu* la terre enfin rebelle ;
Se rebuta d'une si douce loi ,
Et de ses mains voulut se faire un roi.
Tout aussitôt , évoqué par la Haine ,
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine ,
Reste dernier de ces cruels Typhons ,
Jadis formés dans ces gouffres profonds.
D'un faible enfant il a le front timide ;
Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
Nouveau Prothée , à toute heure , en tous lieux ,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue ,
Humble captif , il rampe , il s'insinue ;
Puis tout-à-coup , impérieux vainqueur ,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur :
Les trahisons , la noire tyrannie ,
Le désespoir , la peur , l'ignominie ,

(*d*) Impropre.(*e*) *Dieu* est trop près de *Cibelle*

Et le tumulte, au regard effaré,
 Suivent son char de soupçons entouré.
 Ce fut sur lui que la terre ennemie,
 De sa révolte appuya l'infamie; (f)
 Bientôt séduits par ses trompeurs appas,
 Les flots d'humains marchèrent (g) sur ses pas.
 L'Amour par lui dépouillé de puissance,
 Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

Temple de l'Amour, tiré de la Henriade.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
 Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
 S'élève un vieux palais, respecté par les temps :
 La nature en posa les premiers fondemens ;
 Et l'art ornant depuis la simple architecture,
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.
 Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
 N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
 Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
 Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore ;
 Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
 L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
 Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,

(f) Mots impropres.

(g) Les flots ne marchent pas.

De

De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;
La molle Volupté sur un lit de gazon,
Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Refus attirans, et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;

Les Plaintes , les Dégouts , l'Imprudence , la Peur ,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur :
 La sombre Jalousie , au teint pâle et livide ,
 Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
 La Haine et le Courroux , répandant leur venin ,
 Marchent devant ses pas un poignard à la main.
 La Malice les voit , et d'un fouris perfide ,
 Applaudit en passant à leur troupe homicide.
 Le Repentir les fuit , détestant leurs fureurs ,
 Et baisse , en soupirant , ses yeux mouillés de pleurs.
 C'est-là , c'est au milieu de cette cour affreuse ,
 Des plus tendres plaisirs , compagne malheureuse ,
 Que l'Amour a choisi son séjour éternel , &c.

Ces deux descriptions morales de l'amour
 n'en sont pas moins intéressantes pour cela.
 Celle qui est tirée de la Henriade est plus pit-
 toresque que l'autre , et d'un style plus coulant
 et plus correct ; mais elle ne me paraît pas
 écrite avec plus d'énergie. Il y a seulement je
 ne fais quoi de plus doux et de plus inté-
 ressant,

Non satis est pulchra esse poemata , dulcia sunt.

Il faut voir à présent comment l'archevêque
 de Cambrai , l'illustre *Fénelon* , auteur du *Télé-*
maque , a traité le même sujet. Il a aussi parlé
 de l'amour et de son temple.

„ On me conduisit au temple de la déesse ,
„ elle en a plusieurs dans cette île ; car elle
„ est particulièrement adorée à Cythère , à
„ Idalie , et à Paphos. C'est à Cythère que je
„ fus conduit. Le temple est tout de marbre ;
„ c'est un parfait péristyle : les colonnes sont
„ d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent
„ cet édifice très-majestueux ; au-dessus de
„ l'architrave et de la frise , sont à chaque
„ face de grands frontons où l'on voit en bas-
„ relief toutes les agréables aventures de la
„ déesse ; à la porte du temple est sans cesse
„ une foule de peuples qui viennent faire
„ leurs offrandes. On n'égorge jamais dans
„ l'enceinte du lieu sacré aucune victime.
„ On n'y brûle point comme ailleurs la
„ graisse des genisses et des taureaux. On n'y
„ répand jamais leur sang. On présente feu-
„ lement devant l'autel les bêtes qu'on offre ,
„ et on n'en peut offrir aucune qui ne soit
„ jeune , blanche , sans défauts , et sans tache.
„ On les couvre de bandelettes de pourpre
„ brodées d'or ; leurs cornes sont dorées , et
„ ornées de bouquets de fleurs odoriférantes.
„ Après qu'elles ont été présentées devant
„ l'autel , on les renvoie dans un lieu écarté ,
„ où elles sont égorgées pour les festins des
„ prêtres de la déesse.

» On offre aussi toutes sortes de liqueurs
» parfumées , et du vin plus doux que le
» nectar. Les prêtres sont revêtus de longues
» robes blanches , avec des ceintures d'or et
» des franges de même au bas de leurs robes.
» On brûle nuit et jour sur leurs autels les
» parfums les plus exquis de l'Orient , et ils
» forment une espèce de nuage qui monte vers
» le ciel. Toutes les colonnes du temple sont
» ornées de festons pendans. Tous les vases
» qui servent au sacrifice sont d'or ; un bois
» sacré de myrtes environne le bâtiment ; il
» n'y a que des jeunes garçons et des jeunes
» filles d'une rare beauté qui puissent pré-
» senter les victimes aux prêtres, et qui osent
» allumer le feu des autels : mais l'impudence
» et la dissolution déshonorent un temple si
» magnifique. »

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette description est d'une grande froideur en comparaison de la poésie que nous avons vue. Rien ne caractérise ici le temple de l'amour. Ce n'est qu'une description vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phrase. Mais l'impudence et la dissolution caractérisent la débauche et non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît consister dans une prose harmonieuse ; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choses bien dites en vers, ou bien dites en prose, sont aussi différentes qu'un vêtement d'or et de soie l'est d'une robe simple et unie; mais aussi la médiocre prose est encore plus au-dessus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent sur la bonne prose.

On m'a demandé souvent s'il y avait quelque bon livre en français, écrit dans la prose poétique du *Télémaque*. Je n'en connais point, et je ne crois pas que ce style pût être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, une espèce bâtarde qui n'est ni poésie ni prose, et qui étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le *Télémaque* est écrit dans le goût d'une traduction en prose d'*Homère*, et avec plus de grace que la prose de madame *Dacier*; mais enfin, c'est de la prose qui n'est qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poésie, et qui atteste seulement l'impuissance de rendre les poètes de l'antiquité en vers français.

A M B I T I O N.

J'AURAIS dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne fais pourquoi l'ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie et d'éloquence que l'amitié; n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes, que les doux penchans du cœur? Il entre toujours de la satire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en soit, j'aime à voir dans la *Henriade*,

L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.

Mais que *la Fontaine* a de charmes dans un des prologues de ses fables!

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de leur patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un *Amour*, et l'autre *Ambition*.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Voilà des vers parfaits dans leur genre.
Heureux les esprits capables d'être touchés
comme il faut de pareilles beautés, qui réunif-
sent la simplicité et l'extrême éloquence!

Qu'on lise encore dans *Athalie* ce que
Mathan dit de son ambition.

J'approchai par degrés de l'oreille des rois ,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix :
J'étudiai leur cœur ; je flattai leurs caprices ;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré , &c.

Je trouve l'ambition caractérisée plus en
grand , et peinte dans son plus haut degré ,
dans la tragédie de Mahomet. C'est *Mahomet*
qui parle.

Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi , pontife , ou chef ou citoyen ,
Ne conçut un projet aussi grand le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre ,
Par les lois , par les arts , et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux , trop long-temps inconnu ,
Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers désolé ;
La Perse encor sanglante , et son trône ébranlé ;

L'Inde esclave et timide , et l'Egypte abaissée ;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsee.
Vois l'empire romain tombant de toutes parts ;
Ce grand corps déchiré , dont les membres épars ,
Languissent dispersés sans honneur et sans vie.
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers.
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris , Zoroastre en Asie ,
Chez les Crétois Minos , Numa dans l'Italie ,
A des peuples sans mœurs , et sans culte et sans rois ;
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières ,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux ; et mon culte épuré ,
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproches point de tromper ma patrie :
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie ;
Sous un roi , sous un Dieu , je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre , il la faut asservir.

Voilà bien l'ambition à son comble ; celui
qui parle ainsi veut être à la fois conquérant ,
législateur , roi , pontife , et prophète ; et il y
parvient. Il faut avouer que les autres desseins
des plus grands-hommes sont de bien petites
vanités auprès de cette ambition. On ne peut
la décrire avec plus de force et de justice.

Mathan

Mathan me paraît parler en subalterne , et *Mahomet* en maître du monde. J'observerai en passant que l'un et l'autre avouent le fond de leur erreur , ce qui n'est guère naturel ; (1) mais ce défaut est bien plus grand dans *Mathan* que dans *Mahomet*. On ne dit point de foi qu'on est scélérat ; mais on peut dire qu'on est ambitieux. La grandeur de l'objet ennoblit jusqu'à la fourberie même aux yeux des hommes.

A R M É E.

JE ne vois guère de description d'armée qui mérite notre attention dans les poètes tragiques , que celles qu'on lit dans le *Cid*.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles ,
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
 L'onde s'enfle *deffous* (a) et d'un commun effort ,
 Les Maures et la mer *montent jusques* (b) au port.
 On les laisse passer , tout leur paraît tranquille ;
 Point de soldat au port , point aux murs de la ville ;

(1) L'auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est aux yeux de celui qui ne la croit pas , ou un imbécille ou un fripon. *Zopire* ne pouvait pas regarder *Mahomet* comme un sot. En voulant paraître persuadé , *Mahomet* se serait donc bien plus avili devant *Zopire* qu'en lui avouant ses projets ambitieux.

(a) Prosaïque.

(b) Dur.

Mélanges littér. Tome III.

† Z

Notre profond silence abusant leurs esprits ,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, et tous en même temps
 Pouffons jusques au ciel mille cris éclatans.
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
 Ils paraissent armés, les Maures se confondent ;
 L'épouvante les prend ; à demi descendus,
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
 Et nous les faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient,
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
 Contre (c) nous de pied ferme ils tirent leurs alfanques,
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges ; (d)
 Et la terre et le fleuve, et leur flotte et leur port,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'ame et de pathétique dans la description d'une armée prête à attaquer, que fait l'illustre *Fénelon* au dixième

(c) Prosaïques.

(d) Ce pluriel est vicieux.

livre des Aventures de Télémaque. Ce n'est point une description circonstanciée ; elle est vague , elle ne spécifie rien ; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un si grand mérite : mais il a l'art de parler au cœur jusque dans l'appareil de la guerre.

„ Pendant qu'ils raisonnaient ainsi , on
„ entendit tout-à-coup un bruit confus de
„ chariots et de chevaux hennissans, d'hommes
„ qui poussaient des hurlemens épouvanta-
„ bles , et des trompettes qui remplissaient
„ l'air d'un ton belliqueux. On s'écrie : *Voilà*
„ *les ennemis qui font un grand détour pour*
„ *éviter les passages gardés. Les voilà qui viennent*
„ *assiéger Salente.* Les vieillards et les femmes
„ paraissent consternés. *Hélas !* disaient-ils ,
„ *fallait-il quitter notre chère patrie , la fertile*
„ *Crète , et suivre un roi malheureux au travers*
„ *de tant de mers , pour fonder une ville qui sera*
„ *mise en cendres comme Troies !* On voyait de
„ dessus les murailles nouvellement bâties ,
„ dans la vaste campagne , briller au soleil
„ les casques , les cuirasses et les boucliers
„ des ennemis. Les yeux en étaient éblouis.
„ On voyait aussi les piques hérissées qui
„ couvraient la terre , comme elle est couverte
„ par une abondante moisson que *Cérès*
„ prépare dans les campagnes d'Enna en
„ Sicile pendant les chaleurs de l'été , pour

„ récompenser le laboureur de toutes les peines.
„ Déjà on remarquait les chariots armés de
„ faux tranchantes, on distinguait facilement
„ chaque peuple venu à cette guerre. „

Je suis bien plus ému ici par *Fénélon* que par *Corneille*. Ce n'est pas que les vers ne soient, à mérite égal, incomparablement au-dessus de la prose; mais ici la description a un fond plus touchant que celle de *Corneille*; et il faut bien considérer qu'un acteur dans une pièce de théâtre ne doit presque jamais s'exprimer comme un auteur qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut sentir combien *Corneille* et *Fénélon* avaient chacun un but différent.

Pour prouver incontestablement la supériorité de la poésie sur la prose, dans le même genre de beautés, considérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de la *Henriade*.

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphyrs embellissent ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité ;

Et sous leurs toits de chaume , à l'abri des alarmes ,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent dans ces lieux :
La désolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés , compagnes de leurs pas ,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes.
S'il cherche les combats c'est pour donner la paix :
Peuples , sa main sur vous répandra ses bienfaits.
Il veut finir vos maux , il vous plaint , il vous aime ,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers , il court dans tous les rangs
Sur un courfier fougueux plus léger que les vents ,
Qui fier de son fardeau , du pied frappant la terre ,
Appelle les dangers et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers ,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
D'Aumont qui sous cinq rois avait porté les armes ;
Biron dont le seul nom répandait les alarmes ;
Et son fils jeune encore , ardent , impétueux ,
Qui depuis . . . mais alors il était vertueux ;
Sulli , Nangis , Crillon , ces ennemis du crime ,
Que la Ligue déteste , et que la Ligue estime ;
Turenne qui depuis , de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom ;

Puissance malheureuse et trop mal conservée,
 Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
 Essex avec éclat paraît au milieu d'eux ,
 Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux ,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière ,
 Etale les beautés de sa tige étrangère.

.

Plus loin sont la Trimouille, et Clermont, et Feuquières ;
 Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lefdiguières ;
 D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour si fatal.
 Tous ces héros en foule attendaient le signal ,
 Et rangés près du roi, lisaient sur son visage ,
 D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu ,
 Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
 Soit que de son parti connaissant l'injustice ,
 Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;
 Soit que l'ame en effet ait des pressentimens ;
 Avant-courcurs certains des grands événemens :
 Ce héros cependant, maître de sa faiblesse ,
 Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse ;
 Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
 Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,
 Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
 De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage ,
Au bruit de la trompette animant son courage ,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux ,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux ,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe :
Tel paraissait Egmont ; une noble fureur
Eclate dans ses yeux et brûle dans son cœur ;
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ,
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas ! il ne fait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance ,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence :
„ Vous êtes nés Français, et je suis votre roi ;
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi :
Ne perdez point de vue , au fort de la tempête ,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. „
A ces mots que le roi prononçait en vainqueur ,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées ,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps ,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide ,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers ,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.

La terre au loin gémit , le jour fuit , le ciel gronde ;
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tout côté porte un double trépas.
Cette arme que jadis , pour dépeupler la terre ,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre ,
Rassemble en même temps , digne fruit de l'enfer ,
Ce qu'ont de plus terrible , et la flamme et le fer.

On se mêle , on combat ; l'adresse , le courage ,
Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,
La honte de céder , l'ardente soif du sang ,
Le désespoir , la mort , passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère :
La nature en frémit , et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il-y a dans cette description plus de pathétique encore et plus de portraits touchans que dans le *Télémaque*. Ce morceau, *Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes*, forme un mélange délicieux de tendresse et d'horreur. Le poète met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge, et qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent* étonne l'imagination. La peinture de la baïonnette au bout du fusil est

d'un goût nouveau , vrai et noble : c'est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum

Quàm sit et angustis hunc addere rebus honorem.

A S S A U T.

CET art de peindre les détails et de décrire des choses que la poésie française évite communément , se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris. *Henriade*, chant VI.

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche et la mort le dévance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans , et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans , leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroutent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus et renversés ,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage ,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfans l'effort industriel.
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bômbes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominablés.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise , et la mort en fort avec furie.

Avec plus d'art encore et plus de barbarie ,
Dans les antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,
Le soldat valeureux se fie à son courage ,
On voit en un instant des abymes ouverts ;
De noirs torrens de soufre épandus dans les airs ;
Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre ,
Emportés , déchirés , engloutis sous la terre .
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur leurs têtes ;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle , et marchent sans effroi.

Mornai parmi les flots de ce torrent rapide ,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur ,
Sourd au bruit des canons , calme au sein de l'horreur ,
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel , affreux , mais nécessaire.

Il marche en philosophe ou l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le fuit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.

Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi :
Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On faïsit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort,
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Il est visible que l'auteur a joûté contre le grand peintre *Homère* dans cette description ; car, comme *Homère* s'attache à animer tout, et à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps, le poëte français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous servons, chemin couvert attaqué, fascines portées, mines, bombes, tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique, avec la traduction d'une description à peu près semblable dans l'*Iliade*, et voyons comment *la Motte* a rendu le poëte grec.

Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant ;
Hector veut le premier forcer avec Enée,
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,

Digne de Jupiter qui lui donna le jour ;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle ;
C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle ;
Rien ne peut réussir à les décourager ,
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles ;
Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.
Plusieurs tombent mourans qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Courage, mes amis, criait le roi de Pile ,
Courage, défendez notre dernier asile ;
Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits ,
Vos femmes, vos enfans, vous pressent par ma voix.
Jupiter d'Ilion nous prômit la ruine ;
Ne faites point mentir la promesse divine.

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours ,
Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l'opiniâtre audace ,
Rend effort pour effort, menace pour menace ;
Et sous leurs boucliers tout hérissés de dards ,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers , on voit aisément la richesse du fond du sujet ; mais le pinceau de M. de *la Motte* n'est point moëlleux et n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid , didactique , qui devient

insupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'*Homère*, et l'harmonie de ses vers, il s'amuse à considérer que *Nestor* dans la chaleur du combat pourrait n'être pas entendu ; et il croit avoir de l'esprit en disant : *le bruit ne laissait pas distinguer les discours.*

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans *Homère*, ni de *Nestor* haranguant ni de plusieurs qui tombent mourans, et qui s'eltiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour effort et de menace pour menace ; tout cela est de M. de *la Motte*.

Ses vers sont bas et prosaïques ; ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait comique que celui d'un homme qui parle et qu'on n'entend point. Il faut avouer que *la Motte* a gâté tous les tableaux d'*Homère*. Il avait beaucoup d'esprit ; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaise philosophie qui lui persuadait que l'harmonie, la peinture, et le choix des mots étaient inutiles à la poésie ; que pourvu que l'on cousît ensemble quelques traits communs de morale, on était au-dessus des plus grands poètes. La véritable philosophie aurait dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a sa nature propre, et qu'il ne fallait point traduire *Homère* avec

sécheresse , comme il serait permis de traduire *Epictète*.

La Motte avait donné d'abord de très-grandes espérances par les premières odes qu'il composa ; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, et il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé *Homère*. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi , il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle ; car il avait eu l'adresse de se faire un parti considérable , et de se faire louer dans tous les journaux ; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice, et met toutes les choses à leur place.

B A T A I L L E.

LES batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre sous les yeux , que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à *Homère* sur *Virgile* pour cette grande partie du poëme épique.

Je ne fais si le *Tasse* n'est pas encore supérieur à *Homère* dans la description des batailles. Quelles peintures vives et pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant, et avec

quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière !

*Giace il cavallo al suo Signore appresso ,
Giace il compagno appo il compagno estinto ,
Giace il nemico appo il nemico , e spesso
Sul morto il vivo , e'l vincitor sul vinto :
Non v'è silenzio , e non v'è grido espresso ,
Ma odi un non jò che roco e indistinto ,
Fremiti di furor , mormori d'ira ,
Gemiti di chi langue , e di chi spira.*

Que tout cela est vrai , terrible , passionné ! pour moi , j'avoue que les descriptions d'*Homère* ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivry , c'est la foule des comparaisons et des métaphores rapides , les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action , la vertu stoïque de *Mornai* , opposée à la rage des combattans ; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage , la clémence après la victoire , cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque , entre autres choses qui m'ont frappé , cette fin de la bataille :

L'étonnement , l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;
Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;

Les

Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent ;
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers ;
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve, sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me faisaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison, à mon sens, c'est que les historiens ne peignent point comme les poètes. Je vois dans *Mézerai* et dans *Daniel*, des régimens qui avancent et des corps de réserve qui attendent, des postes pris, un ravin passé, et tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'est ce qui se trouve dans l'histoire, encore moins que l'exactitude.

C A R A C T E R E S

E T P O R T R A I T S.

LE plus beau caractère que j'aie jamais lu est malheureusement tiré d'un roman , et même d'un roman qui en voulant imiter le Télémaque , est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le Télémaque qui puisse à mon gré approcher du portrait de la reine d'Egypte , qu'on trouve dans le premier volume de *Séthos*.

„ Elle ne s'est point laissé aller comme
„ bien des rois aux injustices , dans l'espoir
„ de les racheter par ses offrandes : et sa
„ magnificence à l'égard des dieux , a été
„ le fruit de sa piété et non le tribut de ses
„ remords. Au lieu d'autoriser l'animosité ,
„ la vexation , la persécution , par les conseils
„ d'une piété mal entendue , elle n'a voulu
„ tirer de la religion que des maximes de
„ douceur , et elle n'a fait usage de la sévérité ,
„ que suivant l'ordre de la justice générale ,
„ et par rapport au bien de l'Etat. Elle a pra-
„ tiqué toutes les vertus des bons rois , avec
„ une défiance modeste qui la laissait à peine
„ jouir du bonheur qu'elle procurait à ses

„ peuples. La défense glorieuse des frontières,
 „ la paix affermie au dehors et au dedans du
 „ royaume, les embellissemens et les établis-
 „ semens de différentes espèces ne sont ordi-
 „ nairement de la part des autres princes,
 „ que des effets d'une sage politique que les
 „ dieux, juges du fond des cœurs, ne récom-
 „ pensent pas toujours; mais de la part de
 „ notre reine, toutes ces choses ont été des
 „ actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu
 „ pour principe que l'amour de ses devoirs,
 „ et la vue du bonheur public. Bien loin de
 „ regarder la souveraine puissance comme un
 „ moyen de satisfaire ses passions, elle a
 „ conçu que la tranquillité du gouvernement
 „ dépendait de la tranquillité de son ame,
 „ et qu'il n'y a que les esprits doux et
 „ patiens qui sachent se rendre véritablement
 „ maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa
 „ pensée toute vengeance; et, laissant à des
 „ hommes privés la honte d'exercer leur haine
 „ dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné
 „ comme les dieux avec un plein pouvoir
 „ de punir. Elle a réprimé les esprits rebelles,
 „ moins parce qu'ils résistaient à ses volontés,
 „ que parce qu'ils se faisaient obstacle au bien
 „ qu'elle voulait faire; elle a soumis ses
 „ pensées aux conseils des sujets, et tous les
 „ ordres du royaume à l'équité de ses lois.

„ elle a défarmé les ennemis étrangers par
 „ son courage et par la fidélité à sa parole ,
 „ et elle a surmonté les ennemis domestiques
 „ par sa fermeté et par l'heureux accomplisse-
 „ ment de ses projets. Il n'est jamais sorti de
 „ sa bouche ni un secret ni un mensonge , et
 „ elle a cru que la dissimulation nécessaire
 „ pour régner ne devait s'étendre que jusqu'au
 „ silence ; elle n'a point cédé aux importu-
 „ nités des ambitieux , et les assiduités des
 „ flatteurs n'ont point enlevé les récompenses
 „ dues à ceux qui servaient leur patrie loin
 „ de sa cour. La faveur n'a point été en usage
 „ sous son règne ; l'amitié même qu'elle a
 „ connue et cultivée ne l'a point emporté
 „ auprès d'elle sur le mérite , souvent moins
 „ affectueux et moins prévenant. Elle a fait
 „ des grâces à ses amis , et elle a donné des
 „ postes importants aux hommes capables. Elle
 „ a répandu des honneurs sur les grands ,
 „ sans les dispenser de l'obéissance , et elle a
 „ soulagé le peuple sans lui ôter la nécessité
 „ du travail. Elle n'a point donné lieu à des
 „ hommes nouveaux de partager avec le
 „ prince , et inégalement pour lui , les revenus
 „ de son Etat ; et les derniers du peuple ont
 „ satisfait sans regret aux contributions pro-
 „ portionnées qu'on exigeait d'eux , parce
 „ qu'elles n'ont point servi à rendre leurs

„ semblables plus riches , plus orgueilleux
 „ et plus méchans. Persuadée que la provi-
 „ dence des dieux n'exclut point la vigilance
 „ des hommes , qui est un de ses présens , elle
 „ a prévenu les misères publiques par des
 „ provisions régulières ; et rendant ainsi
 „ toutes les années égales , sa sagesse a maî-
 „ trisé en quelque sorte les saisons et les élé-
 „ mens. Elle a facilité les négociations , entre-
 „ tenu la paix , et porté le royaume au plus
 „ haut point de la richesse et de la gloire ,
 „ par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que
 „ la sagesse de son gouvernement attirait des
 „ pays les plus éloignés ; et elle a inspiré à
 „ ses peuples l'hospitalité qui n'était point
 „ encore assez établie chez les Egyptiens.

„ Quand il s'est agi de mettre en œuvre
 „ les grandes maximes du gouvernement , et
 „ d'aller au bien général , malgré les incon-
 „ vénienens particuliers , elle a subi avec une
 „ généreuse indifférence les murmures d'une
 „ populace aveugle , souvent animée par les
 „ calomnies secrètes des gens plus éclairés
 „ qui ne trouvent pas leur avantage dans le
 „ bonheur public : hasardant quelquefois sa
 „ propre gloire pour l'intérêt d'un peuple
 „ méconnaissant , elle a attendu sa justifica-
 „ tion du temps ; et quoiqu'enlevée au com-
 „ mencement de sa course , la pureté de ses

„ intentions , la justesse de ses vues , et la dili-
„ gence de l'exécution , lui ont procuré l'avan-
„ tage de laisser une mémoire glorieuse , et
„ un regret universel. Pour être plus en état
„ de veiller sur le total du royaume, elle a
„ confié les premiers détails à des ministres
„ furs , obligés de choisir des subalternes qui
„ en choisiraient encore d'autres dont elle
„ ne pouvait plus répondre elle-même, soit
„ par l'éloignement , soit par le nombre.
„ Ainsi, j'oserai le dire devant nos juges
„ et devant ses sujets qui m'entendent : si
„ dans un peuple innombrable , tel que l'on
„ connaît celui de Memphis et des cinq mille
„ villes de la dynastie , il s'est trouvé contre
„ son intention quelqu'un d'opprimé, non-
„ seulement la reine est excusable par l'impos-
„ sibilité de pourvoir à tout, mais elle est
„ digne de louange en ce que , connaissant
„ les bornes de l'esprit humain , elle ne s'est
„ point écartée du centre des affaires publi-
„ ques , et qu'elle a réservé toute son atten-
„ tion pour les premières causes et pour les
„ premiers mouvemens. Malheur aux princes
„ dont quelques particuliers se louent quand
„ le public a lieu de se plaindre ; mais les par-
„ ticuliers même qui souffrent n'ont pas droit
„ de condamner le prince quand le corps de
„ l'Etat est sain , et que les principes du

„ gouvernement font salutaires. Cependant,
 „ quelque irréprochable que la reine nous
 „ ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend
 „ par rapport à vous, ô justes Dieux, son
 „ repos et son bonheur que de votre clé-
 „ mence. „

Comparez ce morceau au portrait que fait
Bossuet de Marie-Thérèse, reine de France, vous
 serez étonné de voir combien le grand maître
 d'éloquence est alors au-dessous de l'abbé
Terrasson, qui ne passera pourtant jamais pour
 un auteur classique.

Portrait de Marie-Thérèse.

„ DIEU l'a élevée au faite des grandeurs
 „ humaines, afin de rendre la pureté et la
 „ perpétuelle régularité de sa vie plus écla-
 „ tante et plus exemplaire; ainsi, sa vie et sa
 „ mort également pleines de sainteté et de
 „ grace deviennent l'instruction du genre-
 „ humain. Notre siècle n'en pouvait recevoir
 „ de plus parfaite, parce qu'il ne voyait nulle
 „ part dans une si haute élévation une
 „ pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux
 „ assemblage que nous aurons à considérer
 „ dans les deux parties de ce discours. Voici
 „ en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus
 „ pieuse des reines; et tel est le digne abrégé

„ de son éloge. Il n'y a rien que d'auguste
„ dans sa personne ; il n'y a rien que de pur
„ dans sa vie. Accourez , peuples ; venez
„ contempler dans la première place du
„ monde, la rare et majestueuse beauté d'une
„ vertu toujours constante dans une vie si
„ égale. Il n'importe pas à cette princesse où
„ la mort frappe ; on n'y voit point d'endroit
„ faible par où elle pût craindre d'être surprise ;
„ toujours vigilante , toujours attentive à
„ DIEU ou à son salut , sa mort si précipitée
„ et si effroyable pour nous , n'avait rien de
„ dangereux pour elle. Ainsi son élévation
„ ne servira qu'à faire voir à tout l'univers ,
„ comme du lieu le plus éminent qu'on
„ découvre dans son enceinte , cette impor-
„ tante vérité, qu'il n'y a rien de solide ni
„ de vraiment grand parmi les hommes que
„ d'éviter le péché , et que la seule précau-
„ tion contre les attaques de la mort , c'est
„ l'innocence de la vie. C'est , Messieurs ,
„ l'instruction que nous donne dans ce tom-
„ beau ou plutôt du plus haut des cieux ,
„ très-haute, très-excellente , très-puissante ,
„ et très-chrétienne princesse , *Marie-Thérèse*
„ *d'Autriche* , infante d'Espagne , reine de
„ France et de Navarre. „

Il y a peu de choses plus faibles que cet
éloge , si ce n'est les oraisons funèbres qu'on a
faites

faites depuis les *Bossuet* et les *Fléchier*. Il ne s'est guère trouvé après ces grands hommes, que de vains déclamateurs, qui manquaient de force et de grace dans l'esprit et dans le style.

Les caractères sont d'une difficulté et d'un mérite tout autre dans l'histoire, que dans les romans et dans les oraisons funèbres. On sent aisément qu'ils doivent être aussi-bien écrits, et avoir de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'est si fade que les portraits que fait *Maimbourg* de ses héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilains, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent et infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu ! entre tous ces fades portraits, et celui que fait de *Cromwell*, en deux mots, l'éloquent et intéressant historien de l'*Essai du siècle de Louis XIV* !

Les autres nations, dit-il, crurent l'Angleterre ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, sous la domination de Cromwell, qui l'affujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, et qui dans son gouvernement couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de *Cromwell*. L'auteur en eût dit trop, s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe, où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de *Charles XII* m'a frappé dans un goût absolument différent; c'est à la fin de l'histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas-là un portrait fait à plaisir, comme celui de *Valstein*, qu'on a fait valoir dans *Sarasin*, mais qui n'est peut-être en effet qu'un amas d'oppositions et d'antithèses, et qu'une imitation ampoulée de *Salluste*.

Caractère de Charles XII.

» AINSI pèrit à l'âge de trente-six ans et
 » demi *Charles XII*, roi de Suède, après avoir
 » éprouvé ce que la prospérité a de plus
 » grand, et ce que l'adversité a de plus cruel,
 » sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé
 » un moment par l'autre. Presque toutes ses
 » actions, jusqu'à celles de sa vie privée et
 » unie, ont été bien loin au-delà du vraisem-
 » blable. C'est peut-être le seul de tous les
 » hommes, et jusqu'ici le seul de tous les
 » rois qui ait vécu sans faiblesses. Il a porté
 » toutes les vertus des héros à un excès où

„ elles font auffi dangereufes que les vices
 „ oppofés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté,
 „ fit fes malheurs dans l'Ukraine, et le retint
 „ cinq ans en Turquie. Sa libéralité, dégé-
 „ nérant en profufion, a ruiné la Suède. Son
 „ courage, pouffé jufqu'à la témérité, a caufé
 „ fa mort. Sa juftice a été quelquefois jufqu'à
 „ la cruauté; et dans les dernières années,
 „ le maintien de fon autorité approchait de
 „ la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une
 „ feule eût pu immortalifer un autre prince,
 „ ont fait le malheur de fon pays. Il n'attaqua
 „ jamais perfonne; mais il ne fut pas auffi
 „ prudent qu'implacable dans fes vengeance.
 „ Il a été le premier qui ait eu l'ambition
 „ d'être conquérant, fans avoir l'envie
 „ d'agrandir fes Etats. Il voulait gagner des
 „ empires pour les donner. Sa paffion pour
 „ la gloire, pour la guerre, et pour la ven-
 „ geance; l'empêcha d'être bon politique;
 „ qualité fans laquelle on n'a jamais vu de
 „ conquérant. Après la victoire, il n'avait
 „ que de la modéftie; après la défaite, que
 „ de la fermeté; dur pour les autres comme
 „ pour lui-même; comptant pour rien la
 „ peine et la vie de fes fujets, auffi-bien que
 „ la fienne; homme unique, plutôt que grand;
 „ homme admirable, plutôt qu'à imiter. Sa
 „ vie doit apprendre aux rois combien un

„ gouvernement pacifique et heureux est
 „ au-dessus de tant de gloire. „

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainsi dire , que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son héros ; et quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette image une élégance de diction , et un sentiment de vertu et de philosophie qui charment l'ame.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de *Valstein* , fait par *Sarasin*. *Il était*, dit-il , *envieux de la gloire d'autrui , jaloux de la sienne , implacable dans la haine , cruel dans la vengeance , prompt à la colère , ami de la magnificence , de l'ostentation , et de la nouveauté.*

Il semble que l'auteur , en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de *Salluste* que de son héros. Je vois des traits , mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée : *envieux de la gloire d'autrui , jaloux de la sienne* ; ce ne sont-là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire , quand on envie celle d'autrui , que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas-là représenter le caractère propre et particulier d'un personnage illustre ; c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs , qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi-bien qu'à *Valstein*.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d'*Anacréon*, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques, qui déshonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent. Je parle de ces chansons délicates et faciles, qu'on retient sans rougir, et qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci ; c'est une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
Qui fait briller Goulange ;
Si je possédais la beauté
Qui fait régner Fontange ;
Ou si j'étais comme Conti
Des graces le modèle ;
Tout cela ferait pour Créqui ,
Dût-il m'être infidèle.

Que de personnes louées sans fadeur dans cette chanson, et que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée ! mais surtout que de sentiment dans ce dernier vers !

Dût-il m'être infidèle.

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif et galant ?

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris ;
Ce sont des armes
Pour mon Iris.

Le vin me fait oublier ses mépris ,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange
de l'herbe , qu'on appelle fougère , une chan-
son aussi agréable que celle-ci.

Vous n'avez point, verte fougère ,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps ;
Mais leur beauté ne dure guère ,
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amans ,
Aux buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galans ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils sont épuisés , et cependant on voit encore des tours nouveaux ; quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses ,

comme dans cette chanson peu connue , mais
qui me paraît fort digne de l'être par les lec-
teurs qui sont sensibles à la délicatesse.

Oiseaux , si tous les ans vous changez de climats ,
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages ,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages ,
Ni pour éviter nos frimats ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs ;
Et quand elle a passé , vous la cherchez ailleurs ,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages , il
faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment ,
avoir de l'harmonie dans la tête , ne point
trop s'élever , ne point trop s'abaisser , et
savoir n'être point trop long.

In tenui labor.

C O M P A R A I S O N S.

LE S comparaisons ne paraissent à leur place
que dans le poëme épique et dans l'ode. C'est
là qu'un grand poëte peut déployer toutes les
richesses de l'imagination , et donner aux objets
qu'il peint un nouveau prix par la vraisem-
blance d'autres objets. C'est multiplier aux

yeux des lecteurs les images qu'on lui présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse, qui marque trop d'envie de paraître, et qui dégoûte et lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans *Homère*. Elles sont pour la plupart fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur du *Télémaque*, venu dans un temps plus raffiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot ses comparaisons sont triviales; et comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans *le Tasse* sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'*Armide* qui se prépare à parler à son amant, et qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison, qui ne serait pas placée en peignant

une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans *le Tasse* peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poèmes épiques, la *Henriade* est celui où j'en ai vu davantage.

Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse ;
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse :
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots ,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux ,
On n'entend que le bruit de la proue écumante ,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Potier, dictant ses justes lois ,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'*Aumale* et de *Turenne*.

On se plaît à les voir s'observer et se craindre ,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.
Le fer étincelant, avec art détourné ,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante ,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,
Et se rompant encor par des chemins divers ,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Voilà comme un véritable poète fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, et

comme la science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement ; mais j'avoue que je suis plus transporté encore de ces comparaisons moins recherchées et plus frappantes , prises des plus grands objets de la nature , lesquels pourtant n'avaient pas été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans :
Ainsi , lorsque des monts séparés par Alcide ,
Les aigilons fougueux fondent d'un vol rapide ,
Soudain les flots émus des deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit , le jour fuit , le ciel gronde ,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

La *Henriade* est encore le seul poëme où j'aie remarqué des comparaisons tirées de l'histoire et de la Bible ; mais c'est une hardiesse que je ne voudrais pas qu'on imitât souvent ; et il n'y a que très-peu de points d'histoire , très-connus et très-familiers , qu'on puisse employer avec succès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaisir *Mornai* vertueux à la cour , comparé à la fontaine *Aréthuse* !

Belle *Aréthuse* , ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'*Amphitrite* étonnée

Un cristal toujours pur et des flots toujours clair
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici une comparaison qui me plaît encore davantage , parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'est dans une épître sur l'envie. Il s'agit de gens de lettres qui se déchirent mutuellement par des satires , et de ceux qui , plus dignes de ce nom , ne sont occupés que du progrès de l'art , qui aiment jusqu'à leurs rivaux et qui les encouragent.

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes , ces sapins qui s'élèvent ensemble.
Un suc toujours égal est préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers , leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable , et leur pompeuse tête ,
Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre , ils triomphent du temps ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer en sifflant des guerres intestines ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Il y a très-peu de comparaisons dans ce goût. Il n'est rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un assemblage de phénomènes qui ressemblent à d'autres , et qui produisent en même temps de belles images :

de telles beautés sont fort au-dessus de la poésie ordinaire et transportent un homme de goût.

J'ai été étonné de trouver si peu de comparaisons dans les odes de *Rouffseau* ; voici presque les seules.

Ainsi que le cours des années
Se forme de jours et de nuits ;
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.

Outre que cette idée est fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expression vicieuse ; et la *joie*, au singulier, opposée aux *ennuis* au pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une espèce de comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet.

Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaçait jadis au rang des Dieux ;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des cieux.

Il y a de l'esprit dans cette idée ; mais je ne fais si les chagrins et les plaisirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel et dans

l'enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagérerait ses tourmens et ses satisfactions. DIEU n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, et tantôt dans les peines infernales; et de plus, *Castor* et *Pollux*, en jouissant de l'immortalité, six mois chez *Jupiter*, et six mois chez *Pluton*, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphère à l'autre. Il est essentiel qu'une comparaison soit juste : toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif, de neuf, et de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celle-ci dans les odes de *Rousséau*. C'est dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre.

Tel qu'un arbre stable et ferme,
 Quand l'hiver par sa rigueur,
 De la sève qu'il renferme
 A refroidi la vigueur;
 S'il perd l'utile assistance
 Des appuis dont la constance
 Soutient ses bras relâchés,
 Sa tête altière et hautaine
 Cachera bientôt l'arène
 Sous ses rameaux desséchés.

Je souhai terais dans ces vers plus d'harmonie et des expressions plus justes. *La constance des appuis qui soutient des bras relâchés*, est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette comparaison est de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étaye un arbre que l'hiver a gâté. Tant de fautes dans un poète de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonspects, et leur faire voir combien l'art d'écrire en vers est difficile.

Il y a de très-belles comparaisons dans *Milton* ; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer des objets étonnans et gigantesques qu'il représente, aux objets plus naturels et plus petits qui nous sont familiers. Par exemple, en faisant marcher *Satan*, qui est d'une taille énorme, il le fait appuyer sur une lance, et il compare cette lance au mât d'un grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu'il parle du ciel et de l'enfer, il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire ; car nous tâchons, autant qu'il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles ; et il est, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons , et toutefois trop ordinaire , est le manque de justesse. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant.

Comme un zéphyr qui caresse
 Une fleur sans s'arrêter ,
 Une volage maîtresse
 S'empresse de nous quitter.

Affurément des caresses constantes , et sans s'arrêter , faites à la même fleur ; sont le symbole de la fidélité , et ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphyr , qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances ; mais il le peint ici , sans y penser , comme le modèle des sentimens les plus fidèles ; et à la honte du siècle , ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste , agréable , et ajouter à son objet , en le rendant plus sensible.

DIALOGUES EN VERS.

L'ART du dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler , ce qu'ils doivent dire en effet. N'est-ce que cela , me répondra-t-on ? Non , il n'y a pas d'autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler , assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient , et assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du dialogue , sans contredit , est celui de la tragédie : car non-seulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement ; mais la poésie noble et naturelle , qui doit animer ce dialogue , est encore la chose du monde la plus rare.

Le dialogue est plus aisé en comédie ; et cela est si vrai , que presque tous les auteurs comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute poésie. *Corneille* lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce sont de longs raisonnemens embarrassés. Vous n'y retrouverez point ce dialogue vif et touchant du *Cid*.

L E C I D.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main , qu'à vivre avec ta haine.

C H I M E N E.

Va , je ne te hais point.

L E C I D.

Tu le dois.

C H I M E N E.

Je ne puis.

L E C I D.

Crains-tu si peu la honte , et si peu les faux bruits ?

Le chef-d'œuvre du dialogue est encore
une scène dans les Horaces.

H O R A C E.

Albe vous a nommé ; je ne vous connais plus.

C U R I A C E.

Je vous connais encore , et c'est ce qui metue , &c.

Peu d'auteurs ont su imiter les éclairs vifs
de ce dialogue pressant et entre-coupé. La
tendre mollesse et l'élégance abondante de
Racine , n'ont guère de ces traits de repartie
et de réplique en deux ou trois mots , qui
ressemblent à des coups d'escrime , poussés et
parés presque en même temps.

Mélanges littér. Tome III. † Cc

Je n'en trouve guère d'exemples que dans
l'Oedipe nouveau.

O E D I P E.

J'ai tué votre époux.

J O C A S T E.

Mais vous êtes le mien.

O E D I P E.

Je le suis par le crime.

J O C A S T E.

Il est involontaire.

O E D I P E.

N'importe, il est commis.

J O C A S T E.

O comble de misère !

O E D I P E.

O trop fatal hymen ! O feux jadis si doux !

J O C A S T E.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

O E D I P E.

Non, je ne le suis plus, &c.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans
le peu de bonnes pièces qu'a données *Corneille* ;
et toutes celles de *Racine*, depuis *Andromaque*,
en font des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainsi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne se répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique secrète qui doit être l'ame de tous les entretiens, et même des plus passionnés.

Nous avons deux tragédies qui sont plus remplies de terreur, et qui, par des situations intéressantes, touchent le spectateur autant que celles de *Corneille*, de *Racine*, et de *Voltaire*. C'est *Electre* et *Rhadamiste*; mais ces pièces étant mal dialoguées et mal écrites, à quelques beaux endroits-près, ne seront jamais mises au rang des ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse; c'est pourquoi on ne les cite jamais, quand on cite les écrivains purs et châtiés.

Le lecteur est au supplice, lorsque, dès les premières scènes, il voit dans *Electre*, *Arcas* qui dit à cette princesse :

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
 Flattez plutôt d'*Itis* l'audacieuse flamme;
 Faites que votre hymen se diffère d'un jour;
 Peut-être verrons-nous *Oreste* de retour.

Outre que ces vers sont durs et sans liaisons, quels sens présentent-ils? ne pourrait-on pas flatter la passion d'*Itis* en montrant du trouble?

Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flatter la passion de son amant. Il fallait dire : *Loin de faire voir vos terreurs, flattez Itis* ; mais quelle liaison y a-t-il entre flatter la flamme d'*Itis*, et faire que son hymen avec *Itis* se diffère ? Il n'y a là ni raisonnement ni diction, et rien n'est plus mauvais.

Ensuite *Electre* dit à *Itis* :

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes ?
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

I T I S.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine ;
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas-là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour* ? En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour ? Cela est inintelligible et barbare.

Clitemnestre vient ensuite qui demande au jeune *Itis*, si sa fille *Electre* se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; et elle menace *Electre*, en cas de résistance. *Itis* dit alors à *Clitemnestre* :

Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus...

Clitemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais vos refus.

Mais *Itis* n'a fait là aucun raisonnement. Il dit en un vers seulement , qu'il ne peut contraindre *Electre*.

Il fallait faire raisonner *Itis* , pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive , il demande encore à *Clitemnestre* si *Electre* consent au mariage ?

Electre répond :

Oui, pour ce grand hymen ma main est toute prête ;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide et impertinente pointe ! Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang. Cela s'entendrait naturellement , en faveur de ton fils. Et ici cela veut dire , en faveur de ton sang que je veux faire couler. Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque ?

Egiste répond à cette pointe détestable :

Cruelle, si mon fils n'arrêtait ma vengeance ,
J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance*. Il veut dire apparemment , je me vengerais de toi , en éprouvant ta constance dans les supplices : mais je me vengerais , suffit ; jusqu'où va ta constance , n'est que pour la rime.

Après cela *Egiste* quitte *Clitemnestre* en lui disant :

Mais ma fille paraît, Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu'un *paraît*, *je vous laisse* ; cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi, ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant lui ; mais point du tout, c'est ici sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s'en aller ? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce* ; mais on n'a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, aussi mal-à-propos que son père est sorti, termine l'acte, en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles, et finit par dire :

Allons trouver le roi ;
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, *de faire tout pour l'amour, si l'amour ne fait rien pour elle ?* Quel jeu de mots, indigne d'une soubrette de comédie ! Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue *Sophocle* ; et il n'a point surtout

défiguré ce fujet tragique par des amours poétiques , par une *Iphianasse* et un *Itis* , personnages ridicules. Il faut que le fujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre , malgré tous les défauts de l'auteur ; mais aussi il faut convenir qu'il a su très-bien conserver cette sombre horreur , qui doit régner dans la pièce d'*Electre* , et qu'il y a des situations touchantes , des reconnoissances qui attendrissent plus que les plus belles scènes de *Racine* , lesquelles sont souvent un peu froides , malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crébillon* , de l'aveu de tout le monde ; et son style est si supérieur , que dans quelques-unes de ses pièces , comme dans *Brutus* et dans *Jules-César* , je ne crains point de le mettre à côté du grand *Corneille* , et je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes sujets traités par eux. Je ne parle pas d'*Oedipe* , car il est sans difficulté que l'*Oedipe* de *Corneille* n'approche pas de l'autre. Mais choisissons dans *Cinna* et dans *Brutus* des morceaux qui aient le même fond de pensées.

Cinna parlant à *Auguste* :

J'ose dire , Seigneur , que par tous les climats ,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats ;

Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
 Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
 Sème dans l'univers cette diversité.
 Les Macédoniens aiment le monarchique ;
 Et le reste des Grecs la liberté publique.
 Les Parthes, les Persans, veulent des souverains ;
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

1°. *Toutes sortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'est pas une bonne expression, attendu qu'un Etat est toujours Etat, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus on n'est point reçu par un climat.

2°. Ce n'est point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ses lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler ; mais *injurer* n'est pas le terme convenable et propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le monarchique*. Il sous-entend l'Etat monarchique. Mais ce mot *Etat* se trouvant trop éloigné, le *monarchique* est là un terme vicieux, un adjectif sans substantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
 Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs est très-pro-
 fane.

Il est très-utile d'éplucher ainsi les fautes de style et de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour des règles; ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes gens et aux étrangers.

Brutus le consul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainsi dans un cas fort approchant.

Arons, il n'est plus temps, chaque Etat a ses lois
 Qu'il tient de sa nature, et qu'il change à son choix.
 Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
 Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
 Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
 Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
 La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
 Sous un joug odieux languit assujettie.
 Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
 Son premier citoyen fut le grand Romulus.
 Nous partageons le poids de sa grandeur suprême :
 Numa qui fit nos lois y fut soumis lui-même.
 Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix, &c.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au style de *Brutus*.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus; d'ailleurs il faut se borner dans les lectures. Il n'y

a dans *Corneille* que cinq ou six pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire ; il n'y a que l'*Electre* et le *Rhadamiste* chez M. *Crébillon*, dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture ; mais pour les pièces de *Racine*, je conseille qu'on les lise toutes très-souvent, hors les *Frères ennemis*.

DIALOGUES EN PROSE.

LES premiers dialogues supportables qu'on ait écrits en prose dans notre langue, sont ceux de la *Mothe-le-Vayer* ; mais ils ne peuvent en aucune manière être comparés à ceux de M. de *Fontenelle*. J'avouerai aussi que ceux de M. de *Fontenelle* ne peuvent être comparés à ceux de *Cicéron* ni à ceux de *Galilée*, pour le fond et la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit. Tout le monde veut en avoir, et on croit en faire provision quand on lit ces dialogues. Ils sont écrits avec de la légèreté et de l'art ; mais il me semble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, et qu'ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste et sage ne peut souffrir que la courtisane *Phryné* se compare à *Alexandre*,

et qu'elle lui dise *que s'il est un aimable conquérant , elle est une aimable conquérante ; que les belles sont de tous pays , et que les rois n'en sont pas , &c.*

Rien n'est plus faux que de dire que *les hommes se défendraient trop bien , si les femmes les attaquaient* : toute cette métaphysique d'amour ne vaut rien , parce qu'elle est frivole et qu'elle n'est pas vraie.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il est encore très-faux qu'il n'y ait pas de siècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième siècle à Rome était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai *qu'avoir de l'esprit soit uniquement un hasard* ; car c'est principalement la culture qui forme l'esprit ; et si cela n'était pas ainsi , un payfan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'*Elisabeth* d'Angleterre , parlant au duc d'*Alençon*. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux , parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. *Toujours des imaginations , dit-elle , des espérances , et jamais de réalité ; voilà votre bonheur : vous n'avez fait que vous*

préparer à la royauté pendant toute votre vie , comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'Alençon , et les malheurs horribles qu'elle lui causa , avec les petits artifices de la reine *Elisabeth* , pour ne se point marier ! Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues ! Enfin est-il rien de plus faux que ces paroles : *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu ?* Un bonheur qu'on ne sent point peut-il être un bonheur ?

Il est honteux pour la nation , que ce livre frivole , rempli d'un faux continuel , ait séduit si long-temps.

Voici encore une pensée aussi fausse que recherchée. » Mais songez que l'honneur gâte » tout en amour , dès qu'il y entre. D'abord » c'est l'honneur des femmes qui est contraire » aux intérêts des amans ; et puis , du débris » de cet honneur-là , les amans s'en composent un autre , qui est fort contraire aux » intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que » d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il » ne devait point être. »

Quel style ! un honneur qui est de la partie. Mais rien ne paraît encore plus faux et plus mal placé que *Faustine* , qui se compare à

Marcus Brutus, et prétend avoir eu autant de courage en faisant des infidélités à *Marc-Aurèle* son mari, que *Brutus* en eut en tuant l'usurpateur de Rome. Je voulais, dit-elle, effrayer tellement tous les maris, que personne n'osât songer à l'être, après l'exemple de *Marc-Aurèle*. Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu'une telle pensée ?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût et de plus indécent, que de mettre en parallèle le *Virgile* travesti de *Scarron* avec l'*Enéide*, et de dire que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent ? On reconnaît trop à ce trait le méprisable dessein d'avilir tous les génies de l'antiquité, et de faire valoir je ne fais quel style compassé et bourgeois, aux dépens du noble et du sublime.

Pourquoi dire, si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu ? Le contraire n'est-il pas d'une vérité reconnue ?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fautive que les autres ? Il y aurait trop d'injustice à souffrir qu'un siècle eût plus de plaisir qu'un autre. N'est-il pas évident que le siècle de *Louis XIV*, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables et toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de *Charles IX* et de *Henri III* ? Est-il bien raisonnable de faire dire par *Julie de Gonzague* à

Soliman qui fait le sophiste avec elle : *A un certain point la vanité est un vice ; un peu en deçà c'est une vertu ?* Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité , et les raisonnemens entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté. *Qui veut peindre pour l'immortalité , doit peindre des fots.* Les grands poètes et les grands historiens n'ont point peint des fots. *Molière* même , que l'on fait parler ici , n'aurait point peint pour la postérité s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela , c'est la duchesse de *Valentinois* se comparant à *César* , parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles et si propres à révolter tous les esprits sensés , n'ont pu cependant empêcher le succès du livre , parce que les pensées fines et vraies y sont en grand nombre ; et quoiqu'elles se trouvent pour la plupart dans *Montagne* et dans beaucoup d'autres auteurs , elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de *Fontenelle* , par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressans et agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution , comme je l'ai dit , il peut être lu aussi avec plaisir , et même avec fruit , par tous ceux qui aimeront

la délicatesse de l'esprit , et qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé , le vrai d'avec le faux , le solide d'avec le puéril , mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre et de ceux qui lui ressemblent , est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre professeur *Rollin* avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine , et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs qui croissent et qui meurent si vite. La perfection consiste , comme dit *Horace* , à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

DESCRIPTION DE L'ENFER.

ON voit dans tous les poètes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans la *Henriade* au septième chant ; mais comme elle est fort longue et entre-mêlée de beaucoup d'autres idées , j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le *Télémaque* sur le même sujet.

„ Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné du camp ; on l'appelait *Acherontia*, à cause qu'il y avait en ce lieu une caverne affreuse, *de laquelle* on descendait sur les rives de l'Achéron, *par lequel* les dieux mêmes craignent de jurer. La ville était sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvait la caverne, *de laquelle* les timides mortels n'osaient approcher. Les bergers avaient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais Stygien, qui s'exhalait sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. *Tout autour* il ne croissait ni herbes ni fleurs. On n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les graces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languissait ; on y voyait seulement quelques arbrustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même *tout à l'entour*, *Cérès* refusait aux laboureurs ses moissons dorées ; *Bacchus* semblait en vain y promettre ses doux fruits ; les grappes de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les Naïades tristes ne faisaient point couler une onde pure ; leurs *flots* étaient toujours *amers* et troubles. Les oiseaux ne chantaient jamais *dans* cette terre

„ hérissée de ronces et d'épines, et n'y trou-
„ vaient aucun bocage pour se retirer : ils
„ allaient chanter leurs amours sous un ciel
„ plus doux. Là on n'entendait que les croas-
„ semens des corbeaux et la voix lugubre des
„ hiboux. L'herbe même y était *amère*, et les
„ troupeaux qui la paiffaient ne sentaient
„ pas la douce joie qui les fait bondir. Le
„ taureau fuyait la genisse. Le berger tout
„ abattu oubliait sa musette et sa flûte.

„ De cette caverne sortait de temps en
„ temps une fumée noire et épaisse qui faisait
„ une espèce de nuit au milieu du jour. Les
„ peuples voisins redoublaient alors leurs
„ sacrifices pour apaiser les divinités infer-
„ nales. Mais souvent les hommes à la fleur
„ de leur âge, et dès leur plus tendre jeunesse,
„ étaient les seules victimes que ces divinités
„ cruelles prenaient plaisir à *immoler* par une
„ funeste *contagion*.

„ C'est là que *Télémaque* résolut de chercher
„ le chemin de la sombre demeure de *Pluton*.
„ *Minerve* qui veillait sans cesse sur lui, et qui
„ le couvrait de son égide, lui avait rendu
„ *Pluton* favorable. *Jupiter* même, à la prière
„ de *Minerve*, avait ordonné à *Mercure*, qui
„ descend tous les jours aux enfers pour livrer
„ à *Caron* un certain nombre de morts, de

” dire au roi des ombres qu’il laissât entrer le
 ” fils d’*Ulysse* dans son empire.

” *Télémaque* se dérobe du camp pendant la
 ” nuit. Il marche à la clarté de la lune, et il
 ” invoque cette puissante divinité, qui étant
 ” dans le ciel l’astre brillant de la nuit, et
 ” sur terre la chaste *Diane*, est aux enfers
 ” la redoutable *Hécate*. Cette divinité écouta
 ” favorablement ses vœux, parce que son
 ” cœur était pur, et qu’il était conduit par
 ” l’amour pieux qu’un fils doit à son père.
 ” A peine fut-il auprès de l’entrée de la
 ” caverne, qu’il entendit l’empire souterrain
 ” mugir. La terre tremblait sous ses pas. Le
 ” ciel s’arma d’éclairs et de feux qui sem-
 ” blaient tomber sur la terre. Le jeune fils
 ” d’*Ulysse* sentit son cœur ému, et tout son
 ” corps était couvert d’une sueur glacée; mais
 ” son courage le soutint. Il leva les mains et
 ” les yeux au ciel. Grands Dieux! s’écria-t-il,
 ” j’accepte ces présages que je crois heureux;
 ” achevez votre ouvrage. Il dit, et redou-
 ” blant ses pas, il se présenta hardiment.
 ” Aussitôt la fumée épaisse qui rendait l’entrée
 ” de la caverne funeste à tous les animaux,
 ” dès qu’ils en approchaient, se dissipe;
 ” l’odeur empoisonnée cessa pour un peu de
 ” temps. *Télémaque* entra seul, car quel autre
 ” mortel eût osé le fuivre? Deux Crétois qui

„ l'avaient accompagné jusqu'à une certaine
„ distance de la caverne , et auxquels il avait
„ confié son dessein , demeurèrent tremblans
„ et à demi-morts , assez loin de là dans le
„ temple , faisant des vœux , et n'espérant plus
„ revoir *Télémaque*.

„ Cependant le fils d'*Ulysse* , l'épée à la
„ main , s'enfonce dans ces ténèbres horribles ;
„ bientôt il aperçoit une faible et sombre
„ lueur , telle qu'on la voit pendant la nuit
„ sur la terre. Il remarque les ombres légères
„ qui voltigent autour de lui ; il les écarte
„ avec son épée ; ensuite il voit les tristes
„ bords du fleuve marécageux , dont les eaux
„ bourbeuses et dormantes ne font que tour-
„ noyer. Il découvre sur ce rivage une foule
„ innombrable de morts privés de la sépul-
„ ture , qui se présentent en vain à l'impitoyable *Caron*. Ce dieu , dont la vieilleſſe
„ éternelle est toujours triste et chagrine , mais
„ pleine de vigueur , les menace , les repousse ,
„ et admet d'abord dans sa barque le jeune
„ Grec. „

On ne saurait approuver que ce *Télémaque* descende aux enfers de son plein gré , comme on fait un voyage ordinaire. Il me semble que c'est-là une grande faute. En effet , cette description a l'air d'un récit de voyageur , plutôt que de la peinture terrible qu'on devait

attendre. Rien n'est si petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raisin qui se dessèchent. Toute cette description est dans un genre trop médiocre , et il y règne une abondance de choses petites , comme dans la plupart des lieux communs dont le Télémaque est plein.

Je ne fais s'il est permis dans un poëme chrétien de faire aller les saints aux enfers ; mais il est beaucoup mieux d'y faire transporter *Henri IV* en songe par *S^t Louis* , que si ce héros y allait en effet sans y être entraîné par une puissance supérieure.

Henri dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion,
Y semblerent établir leur domination.
Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans :
Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Elle aperçoit Henri , se détourne , et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil , qui se plaît et s'admire ;
La Faiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,
Tyran qui cède au crime , et détruit les vertus ;
L'Ambition sanglante , inquiète , égarée ,
De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;
La tendre Hypocrisie , aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur ;)
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes ;
Et l'Intérêt enfin , père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices , qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure , que la description de *Virgile* dans laquelle il met les Remords vengeurs avec la Crainte , la Faim et la Pauvreté.

*Luctus et ultrices posuere cubilia Curae ,
Et Metus , et malefuada Fames , et turpis Egestas.*

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse ; mais je ne peux supporter la description bizarre et bigarrée que fait *Rousseau*.

L'ordre donné , la séance réglée ,
Et des démons la troupe rassemblée ;
Furent assis les sombres députés ,
Selon leur ordre , emplois et dignités.

Au premier rang, le ministre Asmodée,
 Et Belzébuth à la face échaudée,
 Et Bélial, puis les diables mineurs,
 Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
 Représentant le tiers-état du gouffre.
 Alors assis sur un trône de soufre,
 Lucifer *touffe*, et faisant un signal,
 Tint ce discours au sénat infernal...

.

» Quel noir complot, quels ressorts inconnus
 » Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
 » Depuis un mois assemblant mes ministres,
 » J'ai feuilleté mes journaux, mes registres ;
 » De jour en jour l'enfer perd de ses droits ;
 » Le diable oisif y souffle dans ses doigts. (1)

Il règne dans cette peinture un mélange de terrible et de ridicule, et même de plusieurs styles, lequel n'est point convenable au sujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite sérieusement, ne peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de *Milton* et la beauté du *Tasse*. Une face échaudée, des diables mineurs, Lucifer qui *touffe*, des

(1) S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi *J. B. Rousseau* un poëte égal ou supérieur à M. de *Voltaire*, nous les exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant de la *Pucelle*.

démons soufflant dans leurs doigts, ne sont pas un début décent pour arriver à l'amour de DIEU qui est traité dans cette pièce. C'est une grimace; c'est le fac de *Scapin* dans le *Misanthrope*. Chaque chose doit être traitée dans le style qui lui est propre; et il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi les styles. Cette remarque est très-importante pour les étrangers et pour les jeunes gens qui ne peuvent d'abord discerner s'il y a des termes bas dans un sujet noble, et voir que le sujet est par-là défiguré.

E P I G R A M M E.

L'ÉPIGRAMME ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chançon.

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimés orné.

Mais je ne conseillerais à personne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureusement qu'un célèbre poète de nos jours commença à se distinguer. Il n'avait réussi ni à l'opéra ni au théâtre comique. Il se dédommagea d'abord par l'épigramme;

et ce fut la source de toutes ses fautes et de tous ses malheurs. La plupart des fujets de ses petits ouvrages sont même si licencieux et représentent un débordement de mœurs si horrible, qu'on ne peut trop s'élever contre des choses si détestables, et je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui se sentent du talent. La débauche et la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins, n'entraînent que trop la jeunesse ; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans comme on souhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obscénité n'est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans *Roussseau* le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides ; c'est la paraphrase de *Totus mundus fabula est*.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile, et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée ;
Mais nous payons, utiles spectateurs ;
Et si la pièce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers :

Troupe futile, et des grands rebulée.

il paraît de trop ; il gâte la comparaison des spectateurs et des comédiens ; car les comédiens sont fort éloignés de mépriser le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies dont aucune n'est si bien écrite que cette épigramme aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques ; mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques*, celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans *Marot*. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançai l'ame rendre,
A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre ,

Mélanges littér. Tome III. † E e

Maillard semblaît homme que mort va prendre ,
 Et Samblançai fut si ferme vieillard ,
 Que l'on cuidait pour vrai qu'il mênât pendre
 A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble , celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes: les premiers consistent dans l'expression délicate d'un sentiment ; les secondes dans une plaisanterie. Par exemple , on appelle madrigal ces vers charmans de M. *Ferrand* :

Etre l'Amour quelquefois je désire ,
 Non pour régner sur la terre et les cieux ;
 Car je ne veux régner que sur Thémire ;
 Seule elle vaut les mortels et les dieux :
 Non pour avoir un bandeau sur les yeux ;
 Car de tout point Thémire m'est fidèle ;
 Mais seulement pour épuiser sur elle
 Du dieu d'amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenser, n'en ont aucun ; et comme d'ordinaire c'est la passion seule qui les fait, elles sont grossières. Qui peut souffrir dans *Malherbe* :

Cocu de long et de travers ,
 Sot au-delà de toutes bornes ;
 Comment te plains-tu de mes vers ,
 Toi qui souffres si bien les cornes ?

Peut-être cette détestable épigramme réuffit-elle de son temps, car le temps était fort grossier, témoin les satires de *Régnier* qui n'avaient aucune finesse, et qui cependant furent goûtées.

Je ne fais si cette épigramme-ci de *Rouffean* n'est pas aussi condamnable.

L'usure et la poésie
Ont fait jusques aujourd'hui,
Du fesse-matthieu de Brie,
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du châtelet au parnasse,
Du parnasse au châtelet.

Où est la plaisanterie, où est le sel, où est la finesse de dire crument qu'un homme est un usurier? Comment est-ce qu'on *fait un pas de ballet du châtelet au parnasse*? De plus, dans une épigramme il faut rimer richement: c'est un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poésie* avec de *Brie* est mauvaise; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques, dans les épîtres et allégories de cet

auteur. Les termes de faquin, béliâtre, maroufle et autres semblables qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être soufferts dans un auteur qui parle au public.

F A B L E.

AU lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de la Fontaine soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS : *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui est si connue : *La cygale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainsi : *Maître corbeau sur un arbre perché*. Ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, est ce qu'il y a de plus simple et non pas de meilleur ; les vers même qui ont le plus passé en proverbe, ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur : *J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon*, et beaucoup de

pareils vers , qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci.

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.
La douleur est un siècle, et la mort un moment.

Tous ces vers sont d'un genre très-supérieur à *j'appelle un chat un chat* ; mais un proverbe bas est retenu par le commun des hommes plus aisément qu'une maxime noble ; c'est pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choses qui sont dans la bouche de tout le monde sans avoir aucun mérite ; comme ces chansons triviales qu'on chante sans les estimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu'on cite sans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce sublime langage ?
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant sourd.

et cent autres de cette espèce.

C'est particulièrement dans les fables de *la Fontaine* qu'il faut discerner soigneusement

ces vers naïfs , qui approchent du bas , d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur est rempli.

La fourmi n'est pas prêteuse.

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Cela est passé en proverbe. Combien cependant ces proverbes sont-ils au-dessous de ces maximes d'un sens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur ?

Des enfans de Japet, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt souffrir que mourir ;
C'est la devise des hommes.

Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux esprits les plus délicats ; aussi je crois que de tous les auteurs , *la Fontaine* est celui dont la lecture est d'un usage plus universel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'histoire , et dont l'esprit est très-formé , qui lisent avec fruit nos grands tragiques , ou la *Henriade*. Il faut avoir déjà une teinture

de belles-lettres pour se plaire à l'art poétique ; mais *la Fontaine* est pour tous les esprits et pour tous les âges.

Il est le premier en France qui ait mis les fables d'*Esopé* en vers. J'ignore si *Esopé* eut la gloire de l'invention ; mais *la Fontaine* a certainement celle de l'art de conter. C'est la seconde ; et ceux qui l'ont suivi n'en ont pas acquis une troisième ; car non-seulement la plupart des fables de *la Motte Houdart* sont prises, ou de *Pilpay*, ou du dictionnaire d'*Herbelot*, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais encore toutes sont écrites en général d'un style un peu forcé. Il avait beaucoup d'esprit ; mais ce n'est pas assez pour réussir dans un art ; aussi tous ses ouvrages en tous les genres ne s'élèvent guère communément au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux ; mais presque jamais on n'y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractérisent l'homme d'un vrai génie ; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans *la Fontaine*. Je fais que tous les journaux, tous les mercuries, les feuilles hebdomadaires qu'on se fait alors ont retenti de ses louanges ; mais il y a long-temps qu'on doit se défier de tous ces éloges. On fait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se

fait un parti ; on loue afin d'être loué ; on engage dans ses intérêts les auteurs des journaux ; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain , qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant ; et cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste , quand il a réprouvé dans les fables de M. de *la Motte* des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans *la Fontaine*. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de *la Fontaine* lui échappent , et sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère , et que celui qui l'imité en cherchait un. Que *la Fontaine* appelle un *chat* , qui est pris pour juge , *sa majesté fourrée* ; on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur ; elle fait une image simple , naturelle et plaisante ; mais que *la Motte* appelle un cadran , un *greffier solaire* , vous sentez-là une grande contrainte , avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* est-elle peu agréable ! *La Fontaine* fait dire élégamment au corbeau , par le renard :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La

La Motte appelle une rave, un *phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix*, un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeler une rave un *phénomène*. *La Motte* appelle cette rave un *colosse*. Que ces mots de *colosse* et de *phénomène* sont mal appliqués à une rave, et que tout cela est bas et froid !

Je fais bien qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances ; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas ; tant le naturel a de beauté, et tant il se fait sentir. Je me souviens qu'un jour étant à une représentation de la tragédie d'*Inès* avec le jeune comte de *Sintzendorf*, il fut révolté à ce vers :

Vous me devez, Seigneur, l'estime et la tendresse.

Il me demanda si on disait, *j'ai pour vous l'estime*, et s'il ne fallait pas absolument dire, *j'ai pour vous de l'estime* ? Je fus surpris de cette remarque, qui était très-juste. Cela me fit lire depuis *Inès* avec beaucoup d'attention, et j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

DE LA GRANDEUR

DE DIEU.

Ce sera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de DIEU. Je n'ai rien trouvé dans la prose qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce sublime sujet ; et j'avoue que je ne suis point surpris qu'on ait autrefois appelé la poésie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul auteur en prose n'a parlé de DIEU comme *Racine* dans *Esther*.

L'Eternel est son nom , le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois ,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces quatre vers sont sublimes. Ils sont , je crois , infiniment plus parfaits en leur genre , que ce commencement de la première ode sacrée de *Rousseau* , qui pourtant est fort belle.

Les cieux instruisent la terre
A révéler leur auteur :
Tout ce que leur globe enferme ,
Célèbre un Dieu créateur.

Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie ,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

Le mot *enferre* n'est ni noble ni agréable ;
et quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie ! voilà bien des quels ! Ces trois choses d'ailleurs , *cantique* , *concert* , *harmonie* , se ressemblent trop. *Résulte* est un mot trop prosaïque. Enfin , il y a trop d'épithètes , et vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'Esther.

Voici un morceau de la *Henriade* , qui me paraît un pendant pour les vers de *Racine*.

C'est après une description philosophique des cieux , qui n'est pas de mon sujet.

Au-delà de leur cours , et loin dans cet espace ,
Où la matière nage , et que Dieu seul embrasse ,
Sont des soleils sans nombre , et des mondes sans fin.
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux , le Dieu des cieux réside.

Cette description étonne plus l'imagination , et parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de la *Henriade*.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
 Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
 Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
 La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis et divisés, composent son essence.
 Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa majesté suprême.
 Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
 A qui de l'univers il commet les destins.
 Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;
 Des puissances du siècle ils retranchent la race,
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémistiche, *de mille astres divers*. Ce mot de *mille* est un terme oiseux, aussi-bien que celui de *divers*, qui n'est guère à la fin du vers que pour rimer ; mais les deux vers de la Trinité sont une chose admirable et unique.

Un fils du grand Racine, qui a hérité d'une partie des talens de son père, a donné encore dans son poëme sur la grace une très-belle idée de la grandeur de DIEU.

Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur.
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux ;
Il vole sur les vents, il s'affied sur les cieux.
Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive ;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages font la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes ;
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage, sont ceux où *M. Racine* a suivi son génie, et les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu ; tant le tour et l'esprit des deux langues est différent ! *Pefer l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque et peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand

quelque chose nous choque dans une phrase , il faut en chercher la source , et on la trouve sûrement ; car *je ne sais quoi* , n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas , à moins que la raison n'en soit palpable , qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple , ce n'est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

car , outre que l'image est très-dégoûtante , elle est très-fausse. On fait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas à la vérité trop répéter ces idées ; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès , est un maître , et un grand maître ; mais quand elles sont usées , celui qui les emploie encore , court risque de passer pour un écolier déclamateur.

L A N G A G E.

LE moyen le plus sûr et presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue , et surtout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux

règles , c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui , que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits , quels mots impropres *Salluste* , *Tite - Live* , ont employés. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont , à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellens ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de *Voltaire* dans son *Temple du goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue , et j'ai choisi exprès la belle comédie du *Misanthrope* , de même que M. l'abbé d'*Olivet* a recherché les fautes contre la langue , échappées au grand *Racine*. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le *Misanthrope* , pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus propre à guider un étranger ; et un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère ; mais elle n'a point de régals chers. Il fallait dire , *des plaisirs peu chers* ; ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas , *cela est un régál pour moi* ; mais non pas , *il a des régals pour moi*.

Et quand on a quelqu'un qui hait ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit , *j'ai une chose à faire* ; non pas , *j'ai une chose que je fais*.

Que pour avoir vos biens , on dresse un artifice.

On use d'artifice , on ne le dresse pas ; on dresse , on tend un piège avec artifice ; on emploie un artifice ; on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux au défaut qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de *Molière* , on disait encore *treuve*. *La Fontaine* a dit : *Dans les citrouilles je la treuve* ; mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour moi se fait paraître.

Une amitié paraît , et ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentimens , et les sentimens se font connaître.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile,
au lieu d'un bâton ; cela est évident. *Facile à leurs vœux*, est bon ; mais *tendre à leurs vœux*, n'est pas français ; parce qu'on est tendre pour un amant, non pas tendre à un amant.

Et ses soins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les soins peuvent tendre à quelque chose, mais non pour quelque chose. Mes vœux tendent à Paris , et non pour Paris.

Et son jaloux dépit contre moi se détache.

Le dépit peut se déchaîner contre quelqu'un , s'attacher à le décrier, éclater, &c. On détache un ennemi , un parti ; on se détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

On s'emporte , on *se déchaîne* , on s'irrite , on crie , on cabale contre une personne , et non *sur* elle ; on se jette , on tire sur elle ; on épuise la satire sur elle.

Monsieur remplit ma place à vous entretenir.

On ne peut dire , *je remplis la place à travailler* ; il faut dire , *en travaillant*. Je remplis

la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur , en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines.

Faire mine de quelque chose , est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* signifie faire la grimace ; et on ne doit pas dire , je fais la mine d'aimer , la mine de haïr ; parce que faire la mine , est une expression absolue , comme faire le plaisant , le dévot , le connaisseur.

Oui , toute mon amie elle est , et je la nomme.

Il faut dire , toute mon amie qu'elle est , et non pas , *toute mon amie , je la nomme* , est vicieux. Le terme propre est , *je la déclare*. On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand , vertueux , barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit , et tourne la justice.

L'expression , *tourne la justice* , n'est pas juste. On tourne la roue de la fortune ; on tourne une chose , un esprit même , à un certain sens ; mais tourner la justice , ne peut signifier séduire , corrompre la justice.

Au bruit que contre vous fa malice a tourné.

Tourner un bruit ne peut pas plus se dire, que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un ; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes n'est pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaisser *Molière*, mais d'un esprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand homme, en citant pour des autorités consacrées des fautes de langue. C'est dans cette vue innocente et utile que je veux examiner la tragédie de *Pompée* de *Pierre Corneille*.

Examen des fautes de langage dans la tragédie de Pompée.

Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné *Pompée*.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

En de telles saisons, est une expression lâche et vicieuse. *Balance le pouvoir* n'est pas le mot propre ; il voulait dire, *consulte son pouvoir*.

Cet hémistiche, *et non pas les raisons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons, c'est-à-dire, la raison d'Etat qu'on examine et qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé ?

Le mot *foudroyé* est très-impropre ; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot *d'encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait absolument *votre encens*.

Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature d'une dette ; et il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point* ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que*. Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre ; je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir, &c.

Affurer sa puissance et sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation ; il ne signifie pas

conserver son estime : il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Prêter l'esprit n'est pas français ; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poésie.

Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Soupir illustre est bon , à la vérité , en grammaire , mais en poésie il tient un peu du *Phébus*.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers ,
 Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie ,
 Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.

La construction est vicieuse : elle serait pardonnable à une grande passion ; mais ici c'est *Cléopâtre* qui parle de sang-froid.

Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connais ma portée , et ne prends point le change ;

.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers , et surtout le dernier , sont des expressions basses et populaires ; et *un peu bien* du est barbare.

Et plus dans l'insolence elle s'est emportée.

On s'emporte à des excès d'insolence ; on s'emporte avec insolence , à trop d'insolence, et non pas *dans l'insolence*.

De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point : je passerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris ; mais avant d'aller à Paris, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il fallait *de se relever* ; *étourdis* est trop bas.

Quoi qu'il en fasse , enfin.

Il faut *quoi qu'il fasse* , surtout dans le style noble.

Il venait à plein voile.

On dit *pleines voiles*. Ce mot *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes est mal placé ; c'est une faute , mais légère.

Tout beau , nous vous devons le tout , sont des termes bas et comiques ; mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens : votre clémence était dangereuse pour vous ; et nous avons craint que , par un sentiment trop généreux , vous ne vous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserai Rome avec votre supplice ?

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un*, comme on dit *s'immoler*, *se concilier*, *s'aliéner* quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

Comme, au lieu de *comment*, était déjà une faute du temps de *Corneille*.

Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris ; on a du mépris ; on ne fait point de mépris.

D'un astre envenimé l'invincible poison.

§ 200. III.
L'invincible poison d'un astre est une pensée fautive , mal exprimée , quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il fallait *que le bonheur de mes armes.*

Quoi ! de la même main et de la même épée,
Dans un tel désespoir à ses yeux est passée.

Comment peut-on passer d'une main et
d'une épée dans un désespoir ?

Quelques soins qu'ait César.

On prend des soins, on a soin de quelque
chose, on agit avec soin ; mais on ne peut
dire en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en
sent la raison.. Elle vient de la dureté de ces
deux monosyllabes *pour de*.

Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas.

Il fallait, ils ont l'esprit bas, surtout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?

De quoi peut satisfaire n'est pas français ; il
fallait, *comment* ou *en quoi*.

J'en

J'en ai déjà parlé ; mais il a su gauchir.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

Effectif est un terme de barreau.

A mes vœux innocens font autant d'ennemis.

Il fallait *de mes vœux* ; on n'est pas ennemi à , on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces ,
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces.

Ces deux vers font un galimatias , pour le sens et pour l'expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces , et on ne sent pas un cœur nouveau à une amorce.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?

Un *songe* qui forme un *mensonge* sur des vœux, forme une phrase trop entortillée et trop peu exacte. C'est du galimatias.

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger.

On court venger, saisir , prendre , combattre. On ne court point à combattre, à prendre , à saisir , à venger.

Mélanges littér. Tome III. † G g

Pour grand qu'en soit son prix , son péril en rabat.

Pour grand que n'était plus en usage dès le temps de Corneille. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les Lettres provinciales qui sont de même date. Il en rabat est un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.

Il faut juger de sa vertu par la mienne. Il n'est pas permis de joindre en cette occasion le pluriel au singulier. Phèdre, dans Racine, au lieu de dire ,

J'excitai mon courage à le persécuter ,

ne dit point , j'excitai notre courage à le persécuter.

Parce qu'au point qu'il est , j'en voudrais faire autant.

Parce que fait toujours en vers un très-mauvais effet ; au point qu'il est est actuellement suranné et familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte ,
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il fallait dire permise à la douleur , et non pas trop juste. Une plainte n'est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite , et je ne la suis pas.

Il faut *je ne le suis pas* , parce que ce *le* est neutre et indéclinable. Si on demandait à des dames , êtes-vous satisfaites ? elles répondraient , *nous le sommes* , et non pas nous les sommes. Ainsi une femme doit dire *je le suis* et non *je la suis*.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir.

Il fallait *aucun ordre* , *aucun soin n'a pu le secourir*.

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être* , ne peut être reçu pour signifier *autant qu'il peut l'être* ; et c'est une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis :

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

Ta nouvelle victoire , et le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roi pousse un peuple inconstant.

Un peuple qui pousse un bruit aux changemens de roi , est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets , ce qui le plus m'afflige.

Il n'est pas permis dans le style noble de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On

ne peut pas dire en vers héroïques , *ce qui davantage me plaît , ce que patiemment je supporte , ce qu'à contre cœur je fais , ce que prudemment je diffère.*

J'ajoute une requête.

Ce terme du barreau n'est point admis dans la poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez , modérez votre impatience ; mettez un frein à votre impatience , voilà le mot propre. *Faire force* est barbare.

. . . . Non pas , César , non pas à Rome encor.

Il faut que ta défaite et que tes funérailles

A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;

Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi....

Cette *elle* tombe sur Rome , et semble tomber sur la cendre de *Pompée* par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi* ; on ne fait si c'est *Cornélie* qui est aussi chère , ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le style. Je n'ai relevé que celle-ci pour n'être pas trop long ; mais la tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.

On rompt un projet, une ligue, des liens, une assemblée; on arrête un effort, on s'y oppose, on le surmonte, on le rend inutile, &c.

J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir.

On entre dans le désespoir, on s'abandonne, on se livre au désespoir; on ne le choisit pas.

Il est de la fatalité

Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre destin*, *la fatalité ordonne*, &c. mais on ne dit pas, *il est de la fatalité*, comme on dit *il est d'usage*; l'aigreur est un terme très-impropre; et l'amertume s'oppose à la douceur et non à la *félicité*.

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage, et je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail dont cette tragédie vicieuse et irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous fera encore plus nécessaire pour vous former un style pur et correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend

sans peine et par le secours du plaisir, se fixe bien plus fortement dans la mémoire, que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très-mal digérés, et dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande surtout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de l'abbé *Girard*; elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie; et surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours et des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse, se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée?

On aura beau fulminer contre mes termes, un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

Les mots doivent, dans le discours, répondre par le rang et l'habillement à leurs fonctions. Les mots au pluriel ont la physionomie décidée.

Le district du pronom, la portion dont il est doté, les déclinaisons sont battues et terrassées.

Non-seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de

fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour *habillement de nuit*. *Quoi faire*, pour *que faire*. *C'est soi qui fait*, au lieu de dire, on fait soi-même.

Enfin il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de *Quintilien* qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé *Régnier Desmarêts* et de *Restaut* sont bien plus sages et plus instructives.

LETTRES FAMILIERES.

LES lettres familières écrites avec négligence et d'un style approchant de la conversation, vous pourront donner l'usage de cette manière libre et dégagée dont on converse et dont on écrit à ses amis; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anecdotes qu'elles renferment: et si on retranchait des lettres de madame de *Sévigné*, ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de naturel, je doute qu'on en pût soutenir la lecture. Les lettres de *Balzac*

et de *Voiture* eurent en leur temps beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques ; et cela seul , en les privant nécessairement du naturel qu'elles devaient avoir , devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le Temple du goût. Les jugemens qu'on y trouvera ont paru sévères ; mais ils me semblent très-justes , et rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserais même aller encore plus loin que l'auteur du Temple du goût , dans l'idée que je me suis formée des lettres de *Voiture*. J'en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite et méprisable envie d'avoir de l'esprit , lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le maréchal de *Grammont* sur la mort de son père ; il lui dit :

„ Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples
„ d'un bon naturel sont si rares , vous soyez
„ affligé d'une perte qui vous rend un des
„ plus riches hommes de France ? Cela , sans
„ mentir , est admirable et au-dessus de vos
„ exploits ; mais comme il peut y avoir de
„ l'excès dans les meilleures choses , votre
„ douleur , qui a été juste , ne le ferait plus
„ à cette heure , si elle durait davantage. Votre
„ réputation augmente , et votre bien ne
„ diminue

„ diminue pas ; car on dit qu'en argent et
 „ en poulaille vous aurez quelque chose de
 „ considérable. „

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la mort d'un père ? assurément *non erat his locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé ; et jamais badinage ne fut plus froid, plus bas et plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tînt lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à *Voiture*. Tout homme de bon sens, et formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées et insipides.

Il compare mademoiselle de Rambouillet à la mer, et il dit :

„ Il me semble que vous vous ressemblez
 „ comme deux gouttes d'eau, la mer et vous.
 „ Il y a cette différence que, toute vaste et
 „ grande qu'elle est, elle a ses bornes, et vous
 „ n'en avez point ; et que tous ceux qui con-
 „ naissent votre esprit avouent qu'il n'a
 „ ni fond ni rive ; et je vous supplie, de
 „ quel abyme avez vous tiré ce déluge de
 „ lettres que vous avez envoyé ici ? „

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des cors ?

La fameuse lettre de *La carpe au brochet*, était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée ? On fait que *Voiture* s'étant trouvé dans une société où était le grand *Condé*, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un desquels ce prince était appelé le *brochet*, et *Voiture* la *carpe* ; la carpe dit donc au brochet :

„ Les baleines de la mer Atlantique fuent
„ à grosses gouttes et font toutes en eau
„ quand elles vous entendent nommer. Des
„ harengs frais qui viennent de Norwége,
„ nous assurent que la mer s'est glacée cette
„ année plus tôt que de coutume, par la peur
„ que l'on y avait eue, sur les nouvelles que
„ quelques macreuses y avaient apportées
„ que vous dirigiez vos pas vers le Nord.....
„ Certaines anguilles de mer crient déjà
„ comme si vous les écorchiez. Les loups-
„ marins ne font que de pauvres cancre
„ auprès de vous ; et si vous continuez, vous
„ avalerez la mer et les poissons. „

Tout ce qu'on peut dire ce me semble d'une telle lettre, c'est que ces jeux sont pardonnables, quand on ne les donne pas pour de bonnes choses ; mais qu'ils sont d'un très-bas prix, quand on les veut trop estimer.

Il y a dans *Voiture* d'autres lettres d'un caractère plus délicat et d'un goût plus fin ;

telle est, par exemple, la lettre au président de *Maisons*, au sujet d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'*Horace* écrit à *Tibère Néron* dans un cas à peu près semblable ; mais elle a ses grâces et son mérite.

„ Madame de *Marilly*, Monsieur, s'est
„ imaginée que j'avais quelque crédit auprès
„ de vous : et moi qui suis vain, je ne lui ai
„ pas voulu dire le contraire. C'est une per-
„ sonne qui est aimée et estimée de toute la
„ cour, et qui dispose de tout le parlement. Si
„ elle a bon succès d'une affaire dont elle
„ vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que
„ j'y aie contribué quelque chose, vous ne
„ sauriez croire l'honneur que cela me fera
„ dans le monde, et combien j'en ferai plus
„ agréable à tous les honnêtes gens. Je ne
„ vous propose que mes intérêts pour vous
„ gagner ; car je fais bien, Monsieur, que
„ vous ne pouvez être touché des vôtres,
„ sans cela je vous promettrais son amitié :
„ c'est un bien par lequel les plus sévères
„ juges se pourraient laisser corrompre, et
„ dont un si honnête homme que vous doit
„ être tenté. Vous le pouvez acquérir juste-
„ ment ; car elle ne demande de vous que la
„ justice. Vous m'en ferez une que vous me
„ devez, si vous me faites l'honneur de

„ m'aimer toujours autant que vous avez fait
„ autrefois , et si vous croyez que je suis
„ votre , &c. „

Mais il faut avouer avec l'auteur du Temple du goût , que l'on trouve dans *Voiture* bien peu de lettres de ce prix , et que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait , comme il le dit , se réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de *Balzac* , personne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne serviraient qu'à former un pédant. On y trouve , à la vérité , du nombre et de l'harmonie profaïque ; mais c'est précisément cela qu'on ne devrait pas trouver dans ses lettres. C'est le mérite propre des harangues , des oraisons funèbres , de l'histoire , de tout ce qui demande une éloquence d'appareil et un style soutenu.

Qui peut tolérer que *Balzac* écrive à un cardinal :

„ Qu'il a le sceptre des rois et la livrée
„ des roses , et qu'à Rome on se sauve à la
„ nage au milieu des eaux de senteurs ? „

Qui peut ne pas mépriser ces pitoyables hyperboles ? Si les déclamations froides et forcées ont tant servi à décréditer le style de *Balzac* ; si la contrainte , l'affectation , les jeux de mots , les plaisanteries recherchées ont fait tant de tort à *Voiture* , que doit-on penser

de ces lettres imaginaires , qui sont sans objet , et qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées ? C'est une entreprise fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman , de se donner pour un colonel , de parler de son régiment , et de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les lettres du chevalier d'*Her* n'ont pas seulement ce défaut , mais elles ont encore celui d'être écrites d'un style forcé et tout à fait impertinent. On y obtient des lettres d'Etat pour sa maîtresse ; on la fait peindre en iroquoise , mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût ; et cependant ce style a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre espèce comme celles de l'Espion turc , de madame du *Noyer* , les Lettres juives , chinoises , cabalistiques. On ne se méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne sont pas de véritables lettres , mais un petit artifice usité , soit pour débiter des choses hardies , soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces ouvrages , qui amusent quelque temps la jeunesse crédule et oisive , sont fort méprisés des honnêtes gens. Il en faut excepter les Lettres persanes : elles sont à la vérité une imitation de l'Espion turc , mais leur style les distingue fort de leur original. Il est nerveux , hardi , singulier ,

sententieux , et il ne manque à cet ouvrage qu'un sujet plus solide.

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de lettres , moitié vers et moitié prose. Ce sont de véritables lettres écrites en effet à des amis , mais écrites avec délicatesse et avec soin. Telle est la lettre dans laquelle *Bachaumont* et *Chapelle* rendent compte de leur voyage. Telles sont quelques-unes du comte *Antoine Hamilton* , de *M. Pavillon*.

En voici une écrite par l'auteur de la *Henriade* à un grand roi.

„ Les vers que votre majesté a faits dans
„ Neiff , ressemblent à ceux que *Salomon* faisait
„ dans sa gloire , quand il disait après avoir
„ tâté de tout : Tout n'est que vanité. Il est
„ vrai que le bon-homme parlait ainsi au
„ milieu de trois cents femmes et de sept
„ cents concubines, le tout sans avoir donné
„ de bataille ni fait de siège. Mais n'en
„ déplaît , Sire , à *Salomon* et à vous , ou
„ bien à vous et à *Salomon* , il ne laisse pas
„ d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

„ Conquérir cette *Silésie* ;
„ Revenir couvert de lauriers
„ Dans les bras de la poésie ;
„ Donner aux belles , aux guerriers ,
„ Opéra , bal , et comédie ;

„ Se voir craint , chéri , respecté ,
„ Et connaître au sein de la gloire
„ L'esprit de la société ,
„ Bonheur si rarement goûté
„ Des favoris de la victoire ;
„ Savourer avec volupté ,
„ Dans des momens libres d'affaire ,
„ Les bons vers de l'antiquité ,
„ Et quelquefois en daigner faire
„ Dignes de la postérité :
„ Semblable vie a de quoi plaire ;
„ Elle a de la réalité ,
„ Et le plaisir n'est point chimère.

„ Votre majesté a fait bien des choses en
„ peu de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a
„ personne sur la terre plus occupé qu'elle , et
„ plus entraîné dans la variété des affaires
„ de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant
„ qui met tant de choses dans sa sphère
„ d'activité , vous conservez toujours cette
„ supériorité de raison qui vous élève au-dessus
„ de ce que vous êtes et de ce que vous
„ faites.

„ Tout ce que je crains , c'est que vous ne
„ veniez à trop mépriser les hommes. Des
„ millions d'animaux sans plumes à deux
„ pieds , qui peuplent le terre , sont à une

„ distance immense de votre personne par
„ leur ame comme par leur état. Il y a un
„ beau vers de *Milton* :

Amongst unequals no society.

„ Il y a encore un autre malheur ; c'est
„ que votre majesté peint si bien les nobles
„ friponneries des politiques , les soins inté-
„ ressés des courtisans , &c. qu'elle finira par
„ se défier de l'affection des hommes de
„ toute espèce , et qu'elle croira qu'il est
„ démontré en morale , qu'on n'aime point
„ un roi pour lui-même. Sirs , que je prenne
„ la liberté de faire aussi ma démonstration.
„ N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empê-
„ cher d'aimer pour lui-même un homme
„ d'un esprit supérieur , qui a bien des talens ,
„ et qui joint à tous ces talens-là celui de
„ plaire ? Or , s'il arrive que par malheur ce
„ génie supérieur soit roi , son état en doit-il
„ empirer ? et l'aimera-t-on moins , parce
„ qu'il porte une couronne ? Pour moi je
„ sens que la couronne ne me refroidit point
„ du tout. Je suis , &c. »

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de *Berwick* , qui me paraît fort au-dessus de celles de *Voiture*. J'en ignore l'auteur ; mais je peux assurer que j'ai vu à Paris un très-

grand nombre d'épîtres dans ce goût. C'est proprement le goût de la nation.

„ Vous venez de gagner une bataille com-
„ plète et glorieuse dans toutes ses circon-
„ stances. Vous avez rendu quelques services,
„ par cette victoire , à la couronne d'Espagne.
„ Vous n'avez pas mal fait votre cour au roi
„ votre maître à Versailles ; et le roi votre
„ souverain en paraît presque aussi content ici ,
„ que si vous l'aviez gagnée aux portes de
„ Londres pour son rétablissement. Je ne fais
„ comment vous vous trouvez de tout cela ;
„ mais pour moi , je vous en fais de bon cœur
„ mon compliment. Il est vrai que vous vous
„ portez bien , et que dans une mêlée où vous
„ avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant ,
„ vous n'avez pu vous faire donner quelque
„ balafre au milieu du visage , ou parvenir à
„ quelque incision cruciale au haut de la tête ;
„ et ce n'est pas contentement pour un
„ homme avide de gloire. Je vous conseille
„ pourtant de ne vous en point chagriner , et
„ de prendre le tout en patience.

„ J'avais cru , lorsque vous vous fîtes natu-
„ raliser en France , que c'était pour mettre
„ à couvert vos biens immenses en cas d'acci-
„ dent ; mais je vois bien que ce n'était que
„ pour pouvoir exterminer sans scrupule tout
„ autant d'Anglais de la princesse *Anne* qui

„ se trouveraient en votre chemin ; et c'est
 „ fort bien fait à vous. Cependant si je
 „ n'avais peur de vous mortifier , je vous
 „ dirais que, quoiqu'on parle beaucoup de
 „ vous ici , on ne laisse pas de parler diver-
 „ sement de votre conduite. Les uns disent
 „ que vous êtes trop insolent et que vous
 „ faites trop l'entendu à l'égard des ennemis ;
 „ et les autres affurent que vous ne vous
 „ faites pas assez valoir auprès de ceux qui
 „ vous veulent du bien et qui vous en peu-
 „ vent faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal
 „ à tout cela , examinons un peu vos actions
 „ depuis que vous êtes dans le service , pour
 „ voir si on vous accuse avec raison. „

„ Lorsqu'à Nérvinde on combattit ,
 „ Et que l'Angleterre alarmée
 „ Eut appris , par la renommée ,
 „ La disgrâce qu'elle y souffrit ,
 „ Tout son parlement en pâlit ;
 „ Mais votre excellence, animée
 „ Par les dangers et par le bruit ,
 „ Par les canons et leur fumée ,
 „ Mais plus que tout cela charmée
 „ De voir leur Orange interdit ,
 „ Se mit en tête , à ce qu'on dit ,
 „ De prendre toute son armée ;
 „ Mais ce fut elle qui vous prit , &c.

LIBERTÉ.

LA liberté de l'homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés aussi bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans *Pierre Corneille* une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse ? C'est dans sa tragédie d'*Oedipe*.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression ; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action et de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie ; et ce que *Corneille* fait dire à son *Oedipe*, trouvera peut-être ici mieux sa place aux yeux d'un lecteur de sang-froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le spectateur veut être ému. Quoi qu'il en soit, voici ce morceau qui est plein de très-grandes beautés.

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;
Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit ,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit !
L'ame est donc toute esclave ! une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due.
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir ;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux et hardis qui s'impriment aisément dans la mémoire, parce qu'il n'y a presque point d'épithètes oiseuses ; mais, comme je l'ai déjà dit, de telles beautés sont plus propres à la controverse qu'à la tragédie. Il est bon surtout d'observer que plus ce morceau est raisonné, plus il faudrait qu'il fût exact. *Oedipe* est un très-mauvais philosophe, quand il dit :

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté, &c.

Le libre arbitre n'a assurément rien de commun avec le désir et la crainte. Personne n'a jamais dit que la liberté fût le principe

de nos désirs. Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dans la pureté du style de dire : l'homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi ; on a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, et ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté est absolument barbare, et *que suivant que d'en haut* est d'une dureté, est d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à-peu-près, sur la liberté, se trouvent dans une épître insérée parmi les œuvres de M. de *Voltaire*.

Ah ! sans la liberté ,

D'un artisan suprême impuissantes machines ,
Automates pensans , mus par des mains divines ,
Nous serions à jamais de mensonge occupés ,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés !
Comment sans liberté serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire , on ne peut l'offenser.
Il n'a rien à punir , rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre , il n'est p'us de justice :
Caton fut sans vertu , Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans , &c.

Ce morceau est plus à sa place , et paraît écrit avec plus de soin ; mais il n'est pas plus fort et plus nerveux.

D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là sont d'un poëte ; mais
celui-ci est d'un homme plus pénétré :

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisait de quatre vers de cette force
dans la bouche d'*Oedipe* ; le reste ressent trop
la déclamation ; ce qui était en effet le grand
défaut de *Corneille*. Ce qu'on a jamais écrit
de plus grand et de plus sublime sur la liberté,
se trouve au septième chant de la *Henriade*.

Sur un autel de fer , un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos desirs ,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté , cette esclave si fière ,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser ,
Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée ,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même , elle agit par son choix ,
Et souvent au destin pense donner des lois.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous
une image plus parfaite cet accord inexplicable

de la liberté de l'homme et de la présence de DIEU ; et qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverses sur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illustre *Racine* a fait un poëme sur la Grace , dans lequel il était bien naturel qu'il parlât de la liberré. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine , que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poëme, où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière.

Si l'on en croit pourtant un système flatteur ,
Pour le bien et le mal l'homme également libre ,
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
Lorsque pour l'écarter des lois de son devoir ,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir ,
Aussitôt balançant le poids de la nature ,
La Grace de ses dons redouble la mesure.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage ; mais ils sont un peu lâches , comme presque tous ceux de cet auteur , qui d'ailleurs est assez pur et correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination pour nourrir la sécheresse du fond , et pour en varier l'uniformité.

MÉTAPHORE.

LA métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive et subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée et heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. *Cicéron* dit :

Verecunda debet esse translatio.

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple, dans la tragédie d'Héraclius, est trop forte et trop gigantesque :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Il n'est pas non plus naturel à *Chimène* de dire après la mort de son père :

J'irai sous mes cyprès accabler tes lauriers.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la douleur véritable. On a repris aussi dans la tragédie de Brutus ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts défolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

C'est

C'est une hyperbole ; et je crois que l'hyperbole est une figure défectueuse par elle-même , puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la Mort de César ?

Rome qui détruit tout , semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé ,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute , et contre la tempête ,
Il demande mon bras pour affermir sa tête.

C'est que la métaphore porte un caractère sensible de vérité , et est parfaitement soutenue. On aime encore celle-ci dans Zaïre , parce qu'elle a les mêmes conditions , et qu'elle est touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages ,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Il y a une métaphore bien frappante dans Alzire , lorsqu' *Alvarès* dit à *Gusman* :

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

C'est un magnifique spectacle à l'esprit qu'une telle idée ; et il est très-rare que l'exacte vérité se trouve jointe à tant de grandeur.

Mélanges littér. Tome III. † I i

Cette métaphore est encore belle et bien amenée :

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord, en frémissant, le frein de l'esclavage.

Les conditions essentielles à la métaphore sont qu'elle soit juste, et qu'elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. *Rousseau* a dit dans une de ses satires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir et rendre ridicule, sous le nom de *Midas* :

En maçonnant les remparts de son ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse et de rapport qu'elles ont entre elles ; car si cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparates révoltent un bon esprit autant que le fiel amer de la satire cause d'indignation. Voici dans ce même auteur un exemple d'une faute pareille :

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquère ?

On fonde les replis du cœur humain ; mais on ne le mesure point avec un compas ; l'équerre surtout , qui est un instrument de maçon , est là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées soient moins justes et moins vraies que celles de *Rousseau*. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'est beaucoup ; car c'est une très-grande difficulté vaincue ; mais quand ce mérite est sujet à des inégalités ; quand il n'est pas soutenu par du sentiment , par des idées toujours exactes , le mérite des mots ne suffit pas de nos jours pour constituer un grand écrivain. Cela était bon du temps de *Malherbe*.

On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres ; mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées , et que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que le célèbre *Maffillon*, évêque de Clermont , dit dans son sermon du petit nombre des élus :

„ Vous auriez vu les élus aussi rares que
„ ces grappes de raisins qui ont échappé à
„ la diligence du vendangeur , aussi rares
„ que ces épis qui restent encore sur la terre ,
„ et que la faux du moissonneur a épargnés.
„ Je vous aurais parlé des deux voies dont
„ l'une , étroite et rude , est la voie du petit
„ nombre ; l'autre , large , spacieuse , semée

„ de fleurs , qui est comme la voie publique
 „ de tous les hommes , &c.

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement , et seulement dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des choses importantes. On reconnaît un grand écrivain non-seulement aux figures qu'il met en usage , mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore sans mesure et sans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui sautent , des fleuves qui sèchent de crainte , des étoiles qui treffaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode et sagesse ; de-là vient qu'ils n'ont rien approfondi , et qu'il n'y a pas en Orient un seul bon livre d'histoire et de science. Il semble que dans ces pays on n'ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réussi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans les fables , c'est une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

O P E R A.

COMME vous avez le dessein de fréquenter nos spectacles dans votre séjour à Paris , je vous entretiendrai de l'opéra , quoique je ne traite pas expressément dans cet ouvrage de la tragédie et de la comédie : ma raison est que l'on a écrit d'excellens traités sur le théâtre tragique et comique , surtout dans les préfaces de nos meilleures pièces ; mais on n'a presque rien dit sur l'opéra.

Saint-Evremond s'est épuisé en froides raileries sur ce genre de spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des passions et des dialogues. Il ne savait pas que les tragédies grecques et romaines étaient chantées ; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif , laquelle était composée par un musicien ; et que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne fait que la musique exprime les passions ? *Saint-Evremond*, en louant *Sophonisbe* et en blâmant l'opéra , a prouvé qu'il avait peu de goût et l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra ; c'est qu'une tragédie ne peut être par-tout passionnée , qu'il y faut du raisonnement , du détail , des événemens préparés , et que la musique ne

peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé et ce qui ne va pas au cœur. Ce serait un étrange récitatif que celui qui exprimerait par exemple ces vers de la tragédie de Rodogune :

Pour le mieux admirer , trouvez bon , je vous prie ,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en'ai vu les premiers , et me souviens encor
Des malheureux succès du bon roi Nicanor ;
Quand des partis vaincus pressant l'adroite fuite ,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Triphon fut le soulèvement , &c.

On est donc réduit parmi nous à supprimer à l'opéra tous ces détails qui ne sont pas intéressans par eux-mêmes , mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; et encore cette passion n'a-t-elle jamais , dans ces fortes d'ouvrages , la juste étendue qu'il faut pour toucher et pour faire tout son effet. La déclaration de *Phèdre* et celle d'*Orosmane* ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l'opéra. Notre récitatif exige une brièveté et une mollesse qui amène presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'*Atis* et *Armide* qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre *Oreste* et *Iphigénie* sont

très-belles ; mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers un amant vînt dire comme dans l'opéra d'Iffé :

Que vois-je ? c'est Iffé qui repose en ces lieux :

J'y venais pour plaindre ma peine ;

Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre.

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier , que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies et dans leurs comédies , n'est pas supportable parmi nous.

Thésée , dans l'opéra de ce nom , dit à sa maîtresse sans autre préparation : *Je suis fils du roi*. Elle lui répond : *Vous , Seigneur ?* Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée et bien ménagée ; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable et surprenante , avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poëme nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celle d'être asservi à la stérilité des musiciens qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes ; il faut qu'ils composent de petits airs sur lesquels le poëte est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses et plates, qui souvent n'ont aucun rapport direct à la pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en font chassés.
Qu'amour a de charmes !
Rendons-lui les armes ;
Les plaisirs charmans
Sont pour les amans.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du Double veuvage, *que de nouvelles ardeurs et des ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens, que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant, *Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? qu'il mourût ;* ou bien ces vers :

Si

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix ,
Parle , aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

Le musicien demandera , au lieu de ces beaux vers , des fleurettes , des amourettes ; des ruisseaux , des oiseaux ; des charmes et des alarmes.

Voilà pourquoi depuis *Quinault* il n'y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet grand et pathétique des fêtes galantes , incorporées à l'action , d'éviter les détails nécessaires , et d'être intéressans. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre , qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes : toute action y est comme étranglée ; mais la variété du spectacle , et les petites chansonnettes que le musicien fait réussir , et que le parterre répète , amusent le public , qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût , qui a servi de modèle aux autres , est celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte* ; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix , par exemple , n'est qu'un assemblage de chansons , sans aucune action.

Mélanges littér. Tome III. † K k

Le plus grand mal de ces spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu respectable, et d'y mettre de la noblesse; ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l'on n'oserait débiter ailleurs : la clémence d'*Auguste* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l'ame aux grands sentimens, et qui n'était destinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ! Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un spectacle devenu nécessaire, la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une seule scène d'amour, heureusement mise en musique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies insipides. Les personnes de la cour ne peuvent plus supporter Polyeucte, quand elles sortent d'un ballet où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore ; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps , dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

S A M S O N *enchaîné*, G A R D E S.

Profonds abymes de la terre ,

Enfer , ouvre-toi !

Frappez , tonnerre ,

Ecrasez-moi !

Mon bras a refusé de servir mon courage.

Je suis vaincu , je suis dans l'esclavage.

Je ne te verrai plus , flambeau sacré des cieux !

Lumière , tu fuis de mes yeux !

Lumière , brillante image

D'un Dieu ton auteur ,

Premier ouvrage

Du Créateur :

Douce lumière !

Nature entière !

Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur

Te cache à ma triste paupière.

Profonds abymes , &c.

U N E P R E T R E S S E D E S P H I L I S T I N S.

Tous nos dieux étonnés et cachés dans les cieux ,

Ne pouvaient sauver notre empire :

Vénus , avec un sourire ,

Nous a rendus victorieux ;

. K k 2

Mars a volé, guidé par elle :
Sur son char tout sanglant ,
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

U N E A U T R E .

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes ,
Tremble de nos conquêtes ,
Et tombe à son autel.

L E R O I .

Hé bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable ,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins ,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains ,
Se repose dans le silence.

S A M S O N .

Grand Dieu ! j'ai soutenu cet horrible langage ,
Quand il n'offensait qu'un mortel ;

On insulte ton nom, ton culte, ton autel ,
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne font point entendus,
Malheureux ! ton Dieu n'est plus.

S A M S O N.

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

L E R O I.

Non , tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périclisse ,
Et qu'il soit, comme toi , méprisé pour jamais.

S A M S O N.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins :
Tu m'inspires, ton bras seconde
Mes languissantes mains.

L E R O I.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens ,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire ,

A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole ; il en est temps.
Frappez ; il faut qu'il expire.

S A M S O N.

Arrêtez, je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple et du Dieu que je fers ;
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

L E R O I.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

S A M S O N.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence, et de ce temple affreux.

L E R O I.

Tu feras satisfait.

S A M S O N.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi ?

L E R O I.

Ils y sont tous, explique-toi.

S A M S O N.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins ?

L E R O I.

Oui , tu la touches de tes mains.

S A M S O N. *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux , que tes murs se renversent :

Que tes débris se disperfent

Sur moi , fur ce peuple en fureur !

C H O E U R.

Tout tombe ! tout périt ! ô ciel ! ô Dieu vengeur !

S A M S O N.

J'ai réparé ma honte , et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à préfent la force et l'harmonie d'une telle poëfie , avec les vers dont font remplis les opéra , qui ont parmi nous du fuccès , à la faveur de la mufique ; on y verra :

Zirphé , qui vous voit vous adore.

Quoi ! j'aime autant qu'on peut aimer ,

Et je n'ai point vu ce que j'aime.

Une fylphide peut aimer ;

Mais une mortelle eft charmante.

Vous paraiffiez charmant ; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation , fi des platitudes fi fades ne fe faient mal au cœur

à tous les connaisseurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante :

Tous les cœurs sont matelots ;
Voguons dessus les flots ?

On s'imagine être revenu au temps de *Henri II* et de *Charles IX*, quand on entend des puérités si gothiques. L'excuse de cette misère est, dit-on, dans la stérilité des musiciens ; mais cette excuse est bien malheureuse.

D E L A S A T I R E.

SI je suivais mon goût, je ne parlerais de la satire que pour en inspirer quelque horreur et pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La satire est presque toujours injuste, et c'est-là son moindre défaut. Son principal mérite qui amorce le lecteur est la hardiesse qu'elle prend de nommer les personnes qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés et les agrémens. Otez les noms de *Cotin*, de *Chapelain*, de *Quinault* et un petit nombre de vers heureux, que restera-t-il aux satires de *Boileau* ? Mais le *Misanthrope*, le *Tartuffe* qui sont des satires encore plus fortes,

se soutiennent sans ce triste avantage d'immoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la satire est injuste , je n'en veux pour preuve que les ouvrages de *Boileau*. Il veut dans une de ses premières satires élever la tragédie d'*Alexandre* de *Racine* aux dépens de l'*Astrate* de *Quinault* ; deux pièces assez médiocres qui ne sont pas sans quelques beautés. Il dit :

Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros, chez *Quinault*, parlent bien autrement,
Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de *Boileau*. L'*Alexandre* de *Racine* est très-loin d'être si glorieux. C'est au contraire un douxereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer *Cléophile* : et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers : *Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement*, c'est assurément à l'*Andromaque* de *Racine*, dans laquelle *Pirrhus* idolâtre *Andromaque* en lui disant des choses très-dures : mais loin que ce soit un défaut dans la peinture d'une passion de dire tendrement *je vous hais*, c'est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien

Gilles Boileau dans ses fatires , d'une manière ignominieuse.

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
 Courir de main en main par la ville semés,
 Puis suivre avec Boileau, ce rebut de notre âge,
 Et la lettre à Costar, et l'avis à Ménage.

Cette lettre et cet avis étaient deux ouvrages de son frère. Il mit à la place :

Puis de-là tout poudreux , ignorés sur la terre,
 Suivre chez l'épicier Neufgermain et la Serre.

Cette démangeaison de médire ainsi au hafard , et d'attaquer tout indifféremment , devait seule ôter tout crédit à ses fatires.

Il a beau-s'en excuser ; s'il n'avait pas fait ses belles épîtres et surtout son art poétique , il aurait une très-mince réputation , et ne ferait pas fort au-dessus de *Régnier* qui est un homme très-médiocre. Tout le monde fait que l'acharnement contre *Quinault* est insupportable , et que *Despréaux* eut en cela d'autant plus de tort que , quand il voulut faire un prologue d'opéra , pour montrer à *Quinault* comme il fallait s'y prendre , il fit un ouvrage très-mauvais , et qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même *Quinault* qu'il affectait tant de rabaisser.

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à *Rousseau*, dans une pièce intitulée la *Palinodie*, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut pas chanter la palinodie et se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant. C'est déceler sa passion, et une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de *Rousseau* soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives et de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; et il ne faut lire ces recueils qu'avec une

extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame et funeste , si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les satires les plus scandaleuses , tantôt contre les têtes couronnées , tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois dans les pays du Nord porter des jugemens très-désavantageux sur des hommes du premier mérite , qui étaient indignement attaqués dans ces misérables brochures : ni les auteurs , ni les libraires , ne connaissent les gens qu'ils déchirent. C'est un métier comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne , plus lâche et plus punissable.

T R A D U C T I O N S .

LA plupart des traducteurs gâtent leur original , ou par une fausse ambition de le surpasser , qui les rend infidèles , ou par une plate exactitude , qui les rend plus infidèles encore.

On dit que madame de *Sévigné* les comparait à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître , et qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils

ont encore un autre défaut des domestiques ; c'est de se croire aussi grands seigneurs que leur maître , surtout quand ce maître est fort ancien ; et c'est un plaisir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de *Sophocle* , qu'on ne pourrait pas jouer sur notre théâtre , méprise Cinna et Polyeucte.

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs , j'examinerai le Virgile que l'abbé *Desfontaines* nous a donné en prose. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction , après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre , et voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite , et s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier chant , *Virgile* , dans la description de la tempête , s'exprime ainsi :

*Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt.*

L'abbé *Desfontaines* traduit : „ Tous les
„ vaisseaux fracassés et entr'ouverts font eau
„ de toutes parts , et sont prêts d'être en-
„ gloutis. „

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était

entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expression ! rend-elle l'idée de *Virgile* ? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de *Virgile*.

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ?

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'abbé *Desfontaines* dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas-là le sens de son auteur.

Hic fessas non vincula naves

Ulla tenent, unco non alligat anchora morfu.

» Dans cette rade, les vaisseaux n'ont
» besoin ni d'ancre ni de cables. »

Premièrement, il n'est point ici question d'une rade ; il s'agit d'un très-beau port que *Virgile* peint admirablement ; et c'est même, comme on fait, le port de Naples, qu'il se plut à décrire sous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude ! *n'ont besoin ni d'ancre ni de cables.* *Virgile* dit dans son style, toujours figuré, animé et métaphorique :

Les vaisseaux fatigués n'y sont retenus ni par des liens ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit : „ Les Troyens descendirent
„ avec empressement. „

*Susceptique ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.*

Cela veut dire : Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une chose ordinaire. *Desfontaines* dit : „ Par le moyen de
„ quelques feuilles sèches et d'autres matières
„ combustibles, il alluma promptement du
„ feu. „ Est-ce-là traduire ? n'est-ce pas avilir et défigurer son original ?

Le moment d'après il fait dire à *Enée* :
„ Vous avez échappé à mille dangers ; c'est
„ à travers mille obstacles qu'il faut que
„ nous abordions en Italie. „

Ces lâches et fastidieuses expressions, surtout de près, après *mille dangers*, *mille obstacles*, ne se rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que *Virgile*.

Il li

Illi se prædæ accingunt. Desfontaines dit : Ils apprêtent le gibier. Virgile s'est-il servi d'un mot aussi peu poétique dans sa langue, que le terme gibier l'est dans la nôtre ?

Et jam finis erat, quùm Jupiter, &c. Jupiter, dit-il, *pendant ce temps-là, &c.* Virgile a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, pendant ce temps-là ?

Cette belle expression de *populum latè regem*, que Virgile donne aux Romains, peuple-roi, est-ce la rendre que de traduire : *Peuple triomphant* ? Que de fautes, que de faiblesse dans les deux premières pages ! Qui voudrait examiner ainsi la traduction entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de Virgile.

On en peut dire presque autant de la traduction que Dacier a faite des odes d'Horace ; elle est plus fidelle, à la vérité, dans le texte, plus savante et plus instructive dans les notes ; mais elle manque de grace. Elle n'a nulle imagination dans l'expression, et on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la prose comporte, et qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poésie.

Je lisais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin et d'un esprit supérieur,

Mélanges littér. Tome III. † L I

cette ode d'*Horace*, où sont ces beaux vers que tout homme de lettres fait par cœur : *Auream quisquis mediocritatem*. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont *Dacier* traduit cet endroit charmant.

» Ceux qui aiment la liberté plus précieuse
 » que l'or, ils n'ont garde de se loger dans
 » une méchante petite maison, ni aussi dans
 » un palais qui excite l'envie. » Voici à peu
 près, me dit l'homme que je cite, comme
 j'aurais voulu traduire ces vers :

— Heureuse médiocrité,
 Préfide à mes desirs, préfide à ma fortune ;
 Ecarte loin de moi l'affreuse pauvreté,
 Et d'un fort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers. Le contraire n'a été soutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier ; vain et malheureux artifice d'un orgueil impuissant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail ; et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils ; mais ces essais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine et du génie, on peut parmi nous traduire heureusement

les poëtes en vers. Il faudrait avoir continuellement présente à l'esprit cette belle traduction que *Boileau* a faite d'un endroit d'*Homère*.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton fort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour ,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour , &c.

Mais qu'il serait difficile de traduire ainsi tout *Homère* ! J'ai vu des traductions de quelques passages du poëme bizarre du *Paradis perdu* de *Milton*. M. de *Voltaire* et M. *Racine* le fils ont tous deux mis en vers une apostrophe de *Satan* au *Soleil*. Je n'examine pas ici l'extraordinaire et le sauvage du fond ; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. *Racine* s'exprime ainsi :

Toi dont le front brillant fait pâlir les étoiles ,
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles ,
Triste image à mes yeux de celui qui t'a fait ,
Que ta clarté m'afflige , et que mon cœur te hait !
Ta splendeur , ô *Soleil* ! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire ;
Elevé dans le ciel , près de mon souverain ,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que sa main ,
Sans jamais se lasser , versait en abondance.

Voici les vers de M. de *Voltaire*.

Toi , sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits ,
Soleil , astre de feu , jour heureux que je hais ,
Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'étonnent ,
Toi qui semble le Dieu des cieux qui t'environnent ,
Devant qui leur éclat disparaît et s'enfuit ,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière ,
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des cieux , élevé plus que toi ,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé , l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Il est aisé de voir pourquoi les vers cités les derniers sont au-dessus des autres ; c'est qu'ils sont plus remplis d'enthousiasme , de chaleur et de vie , qu'ils ont plus de nombre et de force ; qu'en un mot , ils sont d'un poëte ; et ils ont surtout le mérite d'être une traduction plus fidèle.

D U V R A I

D A N S L E S O U V R A G E S .

*B*OILEAU a dit, après les anciens : *Le vrai seul est aimable ; il doit régner par-tout , et même dans la fable.*

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ses ouvrages respirent ce vrai ; c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidelle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Mais *Boileau* s'est bien écarté de cette règle dans sa satire de l'équivoque. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui s'est-il avisé de faire de l'équivoque la cause de tous les maux de ce monde ? N'est-il pas pitoyable de dire qu'*Adam* défobéit à DIEU par une équivoque ? Voici le passage :

N'est-ce pas toi , voyant le monde à peine éclos ,
Qui , par l'éclat trompeur d'une funeste pomme ,
Et tes mots ambigus , fit croire au premier homme ,
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal ,
Comblé de tout savoir , à Dieu se rendre égal ?

Voilà de bien mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme serpent, dans l'arche renfermée.

Cela est encore pis ; l'équivoque avec les animaux dans l'arche renfermée , comme serpent ! Quelle expression , et quelle idée !

On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques.

C'est avoir une terrible envie de rendre l'équivoque responsable de tout , que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot , rien n'est vrai dans cette satire. Aussi c'est sa plus mauvaise , de l'aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable pour le vrai qui règne dans ses ouvrages. Il n'y a pas je crois d'exemple chez lui d'un personnage qui ait un sentiment faux , qui s'exprime d'une manière opposée à sa situation , si vous en exceptez *Théramène*, gouverneur d'*Hippolyte*, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour *Aricie*.

Vous-même , où feriez-vous , vous qui la combattez ,
Si toujours *Antiope*, à ses lois opposée ,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour *Thésée* ?

Il est vrai physiquement qu'*Hippolyte* ne ferait pas au monde sans sa mère : mais il n'est

pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage, d'inspirer à son pupille de faire l'amour contre la défense de son père.

Les autres héros qu'il fait parler ne disent pas toujours des choses fortes et sublimes ; mais ils en disent toujours de vraies ; au contraire de *Corneille* qui s'égare trop souvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées et frivoles. Il est si condamnable sur cet article que , si la plupart de ses pièces étaient nouvelles , je ne crois pas que les beautés en rachetassent les défauts , quelques grandes qu'elles puissent être.

C'est pécher contre le vrai , que de peindre *Cinna* comme un conjuré incertain , entraîné malgré lui dans la conspiration contre *Auguste* , et de faire ensuite conseiller à *Auguste* , par ce même *Cinna* , de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a là rien de vrai. *Corneille* pèche contre cette loi , dans des détails innombrables.

Molière est vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les sentimens de la *Henriade* , de *Zaïre* , d'*Alzire* , de *Brutus* , portent un caractère de vérité sensible.

Il y a aussi une autre espèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages ; c'est la conformité

de ce que dit un auteur, avec son âge, son caractère, son état. Le public n'a jamais bien accueilli des vers tendres, *pour une Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion et de galanterie. Ces ouvrages sont presque toujours insipides, parce qu'ils ne sont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop souvent aux ouvrages de *Rouffseau* :

Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
On ne verrez sot qui soit honnête homme.

Cela n'est pas dans le vrai. Il y a des esprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu; et on ne pourra pas dire que *Sylla*, *Marius*, tous les chefs des guerres civiles, les *Borgia*, les *Cromwell* et tant d'autres, fussent des imbécilles, des sots.

Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.

Il n'y a rien de si sot que cette maxime.
Un sot est peu fêté; et les gens d'esprit, d'un bon caractère, sont l'ame de la société.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,

En

En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière ?

Oui, sans doute, elle commence par l'estime; et c'est se moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talens estimables n'ait pas une grande avance pour se faire des amis. Il faut que son caractère les mérite; mais l'estime prépare cette amitié. Il y a même quelque chose de révoltant à supposer que plus on est estimable, et moins on sera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce sentiment absurde est pernicieux, et en général il faut remarquer que tout ce qui n'est que paradoxe déplaît aux esprits bien faits.

Morosophie inventa l'art d'écrire....

Mille autres arts encor plus détestables

Furent le fruit de ses soins redoutables.

C'est outrager la vérité et le bon sens, que de venir nous dire que *Morosophie*, c'est-à-dire, en bon français, la Folie, a inventé un des arts le plus utile aux hommes; et quand on songe que c'est un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappans de ces paradoxes, faux et insoutenables, dans *Rousseau*, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un

mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général, s'il est vrai dans les occasions où ils le disent, s'il est vrai dans la bouche des personnages qu'on fait parler. Car enfin, la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues et dans tous les genres d'écrire.

PANEGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE,

*Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence
de Messieurs de l'académie française, le 25
août 1749, par M. l'abbé d'Arty.*

M m 2



PANEGYRIQUE

D E

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini quâ judicatis terram.

Instruisez-vous, ô vous qui gouvernez et qui jugez la terre. *Pf. 2.*

QUEL texte pourrais-je choisir parmi tous ceux qui enseignent les devoirs des rois ? quel emblème des vertus pacifiques et guerrières ; quel symbole de la vraie grandeur emprunterais-je dans les livres saints pour peindre le héros dont nous célébrons ici la mémoire ?

Tous ces traits répandus en foule dans les Ecritures lui appartiennent. Toutes les vertus que DIEU avait partagées entre tant de monarques qu'il éprouvait, S^t Louis les a possédées. Si je le comparais à *David* et à *Satomon*, je trouverais en lui la valeur et la soumission du premier, la sagesse du second ; mais il n'a pas connu leurs égaremens. Captif enchaîné comme *Manassès* et *Sédécias*, il élève à leur exemple vers son DIEU des mains

chargées de fers, mais des mains qui ont toujours été pures ; il n'a pas attendu comme eux l'adversité pour se tourner vers le DIEU des miséricordes ; il n'avait pas besoin comme eux d'être infortuné. Ce DIEU qui dans l'ancienne loi voulut apprendre aux hommes comment les rois doivent réparer leurs fautes, a voulu donner dans la loi nouvelle un roi qui n'eût rien à réparer ; et ayant montré à la terre des vertus qui tombent et qui se relèvent, qui se souillent et qui s'épurent, il a mis dans S^t Louis la vertu incorruptible et inébranlable, afin que tous les exemples fussent proposés aux hommes.

Si donc ce modèle des rois n'eut aucun modèle parmi les monarques qui précédèrent le Messie ; si toutes les fois que l'Écriture parle des vertus royales elle parle de lui, ne nous bornons pas à un seul de ces passages sacrés, regardons-les tous comme les témoignages unanimes qui caractérisent le saint roi dont vous m'ordonnez aujourd'hui de faire ici l'éloge.

Il suffirait, Messieurs, de raconter l'histoire de S^t Louis pour trouver dans les traits qui la composent, ce modèle donné de DIEU aux monarques : mais pour mettre dans ce discours quelque ordre qui soulage ma faiblesse, je peindrai le sage qui a enseigné l'art de gouverner les peuples ; le héros qui les a conduits

aux combats ; le saint qui , ayant toujours DIEU dans son cœur , a rendu chrétien , a rendu divin tout ce qui dans les autres grands hommes n'est que héroïque.

Que l'Esprit saint soutienne seul ma faible voix ; qu'il l'anime , non pas de cette éloquence mondaine que condamneraient les maîtres de l'éloquence qui m'écoutent , puisqu'elle serait déplacée ; mais qu'il mette sur mes lèvres ces paroles que la religion inspire aux âmes qu'elle a pénétrées. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

JE l'avoue , Messieurs , ceux qui veulent parler d'un gouvernement sage et heureux ont dans ce siècle un grand avantage. Mais pense-t-on à quel point ce grand art de rendre les hommes heureux est difficile ? Comment prendre toujours le meilleur parti et faire le meilleur choix ? Comment aller avec intrépidité au bien général au milieu des murmures des particuliers , à qui ce bien général coûte des sacrifices ? Est-il si facile de déraciner du milieu des lois ces abus que des hommes intéressés font passer pour les lois mêmes ? Peut-on faire concourir sans cesse au bonheur de tout un royaume la cupidité même de chaque citoyen ; soulager toujours le peuple

et le forcer au travail; prévenir, maîtriser les saisons mêmes, en tenant toujours les portes de l'abondance prêtes à s'ouvrir, quand l'intérêt voudrait les fermer? Si ce fardeau est si pesant pour un prince absolu, qui a par-tout des yeux qui l'éclairent et des mains qui le secondent, de quel poids était le gouvernement dans les temps où DIEU donna *S^t Louis* à la terre?

Les rois alors étaient les chefs de plusieurs vassaux défunis entre eux, et souvent réunis contre le trône. Leurs usurpations étaient devenues des droits respectables. Le monarque était en effet le roi des rois, et n'en était que plus faible. La terre était partagée en forteresses occupées par des seigneurs audacieux, et en cabanes sauvages, où la misère languissait dans la servitude.

Le laboureur ne semait pas pour lui, mais pour un tyran avide qui relevait de quelque autre tyran; ils se faisaient la guerre entre eux, et ils la faisaient au monarque. Le désordre avait même établi des lois par lesquelles tout ordre était renversé. Un vassal perdait sa terre, s'il ne suivait pas son seigneur armé contre le souverain. On était parvenu à faire le code de la guerre civile.

La justice ne décidait, ni d'un héritage contesté, ni de l'innocence accusée; le glaive

était le juge. On combattait en champ clos pour expliquer la volonté d'un testateur , pour connaître les preuves d'un crime. Le malheureux qui succombait , perdait sa cause avec la vie ; et ce jugement du meurtre était appelé le jugement de DIEU. La dissolution dans les mœurs se joignait à la férocité. La superstition et l'impiété répandaient leur souffle impur sur la religion , comme deux vents opposés qui désolent également la campagne. Il n'y avait point de scandale qui ne fût autorisé par quelque loi barbare , établie dans les terres de ces petits usurpateurs , qui avaient donné pour loi la bizarrerie de leurs divers caprices. La nuit de l'ignorance couvrait tout de ses ténèbres. Des mains étrangères envahissaient le peu de commerce que pouvait faire , et encore à sa ruine , un peuple sans industrie , abruti dans un stupide esclavage.

C'est dans ces temps sauvages , dans ces siècles d'anarchie , que DIEU tire des trésors de sa providence , cette ame de *Louis* qu'il revêt d'intelligence , de justice , de douceur et de force. Il semble qu'il envoie sur la terre un de ces esprits qui veillent autour de son trône ; il semble qu'il lui dise : Allez porter la lumière dans le séjour de la nuit ; allez rendre justes et heureux des peuples qui ignorent la justice et la félicité.

Ainsi *Louis* est donné au monde. Une mère digne du trône, au-dessus du siècle où elle est née, cultive ce fruit précieux. L'éducation, cette seconde nature, si nécessaire aux avantages de la première, non-seulement capable de déterminer la manière de penser, mais peut-être encore celle de sentir; l'éducation, dis-je, que *Louis* reçut de *Blanche*, devait former un grand prince et un prince vertueux, Instruite elle-même de cette grande vérité, que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*, elle instruisit son fils de la sainteté et de la vérité de la religion. Le cœur du jeune *Louis* prévenait toutes ces importantes leçons; et l'on peut dire que l'éducation qu'il reçut ne fut qu'un développement continu du germe de toutes les vertus que DIEU avait mises dans cette ame privilégiée.

Quand *Louis* prend en main les rênes du gouvernement, il se propose de mettre l'ordre dans toutes les parties dérangées de l'Etat, et d'en guérir toutes les plaies.

Ce n'était pas assez de commander, il fallait persuader; il fallait des ordonnances si claires et si justes, que des vassaux qui pouvaient s'y opposer, s'y soumissent. Il établit les tribunaux supérieurs qui réforment les jugemens des premiers juges; il prépara ainsi des ressources à l'innocence opprimée.

Lorsqu'il a rempli les premiers soins qu'il doit aux affaires publiques ; lorsque les travaux pénibles de la royauté ont un intervalle, il emploie ces momens à juger lui-même la cause de la veuve et de l'orphelin. Quelles voix ne l'ont pas célébré de siècle en siècle, assis sur un gazon, sous les chênes de Vincennes, rappelant ces premiers temps du monde, où les patriarches gouvernaient une famille immense, unie et obéissante ?

Ce roi montre de loin, à travers tant de siècles, à l'un de ses plus augustes descendans, comment il faudra extirper le duel, et exterminer ce monstre que ses mains pures ont attaqué les premières. Et remarquons ici, Messieurs, que c'est le plus valeureux des hommes, le plus jaloux de l'honneur, qui le premier a flétri cette fureur insensée, où les hommes ont si long-temps attaché l'honneur et le courage.

Cette partie de la justice, ce grand devoir des rois, qui assure aux hommes leurs vies et leurs possessions, porte en elle-même un caractère de grandeur, qui élève et qui soutient l'ame qui l'exerce ; mais quelles peines rebutantes dans ces autres détails épineux, dont la discussion est aussi difficile que nécessaire, et dont l'utilité, souvent méconnue, donne rarement la gloire qu'elle mérite !

Les lois du Commerce, qui est l'ame d'un Etat, la proportion des espèces, qui sont les gages du commerce, seront-elles l'objet des recherches du vainqueur des Anglais, du défenseur des croisés, du héros qui passe les mers pour aller combattre dans l'Egypte ? Oui, sans doute, elles le furent ; il enseigne à ses peuples qu'ils peuvent eux-mêmes faire avec les étrangers ces échanges utiles, dont le secret était alors dans cette nation par-tout proscrire et par-tout répandue, qui, sans cultiver la terre, en dévorait la substance ; il encourage l'industrie de son peuple ; il le délivre des secours funestes dont il était accablé par ce peuple errant, qui n'a d'industrie que l'usure.

Le droit de fabriquer en son nom les gages des échanges de la foi publique, et d'en fixer le titre et le poids, était un de ces droits que la vanité et l'intérêt de mille seigneurs réclamaient, et dont ils abusaient tous. Ils recherchaient l'honneur de voir leurs noms sur ces monumens d'argent et d'or ; et ces monumens étaient ceux de l'infidélité. Leur prérogative était devenue le droit de tromper les peuples. Que de soins, que d'insinuations, que d'art il fallut pour obliger les uns à être justes, et les autres à vendre au souverain ce droit si dangereux !

Voici ce qui fut le plus difficile ; car il ne lui coûtait pas de juger contre lui-même , quand il fallait décider entre les droits du domaine royal et les héritages d'un citoyen. Si la cause entre la vigne de *Naboth* et celle du prince était douteuse , c'était le champ de *Naboth* qui s'acroissait du champ de l'oïnt du Seigneur.

Du même fond de justice dont il transigeait avec les particuliers , il négociait avec les princes. Ne pensons pas qu'en effet il y ait une morale pour les citoyens , et une autre pour les souverains , et que le prétexte du bien de l'Etat justifie l'ambition du monarque.

La sagesse des hommes , si souvent inique et si souvent trompée dans ses iniquités , semble permettre qu'on profite de sa puissance et de la faiblesse d'autrui , qu'on s'agrandisse sur les ruines d'un voisin qui ne peut se défendre , qu'on le force par des traités à se dépouiller , et qu'on puisse ainsi devenir usurpateur par des titres qui semblent légitimes. *Où est l'avantage , là est la gloire* , a dit un souverain réputé plus sage selon les hommes que selon DIEU. *Où est la justice , là est l'avantage* , disait S^t Louis. Il connaît les devoirs du roi , il connaît ceux du chrétien. Homme ferme , il assure à sa famille la Normandie , le Maine et l'Anjou : homme juste , il laisse

la Guyenne aux descendans d'*Eléonor* de Guyenne, qui, après tout, en étaient les héritiers naturels.

Tels sont les exemples d'équité que *S^t Louis* donne à tous les monarques, et que renouvelle aujourd'hui le plus aimé, le plus modéré de ses descendans, destiné à montrer comme lui à la terre, que la grande politique est d'être vertueux. L'un prévient la guerre en faisant le partage des provinces; l'autre, au milieu des victoires, cède les provinces qu'il a conquises, et qu'il peut conserver. Quand on traite ainsi, on est sûr d'être l'arbitre des couronnes. Aussi l'Europe vit ses peuples et ses rois, les suprêmes pontifes et les empereurs, remettre à *S^t Louis* leurs différens. Cet honneur que l'ancienne Rome s'arrogeait à force d'injustices, à force d'artifices et de victoires, il l'obtint par la vertu.

Tant de sagesse ne peut être déstituée de vigueur. Le vertueux, quand il est faible, n'est jamais grand. Vous savez, Messieurs, avec quelle force il fut contenir dans ses bornes la puissance qu'il respectait le plus. Vous savez comment il fut distinguer deux limites si unies et si différentes. Vous admirez comment le plus religieux des hommes, le plus pénétré d'une pitié scrupuleuse, accorde les devoirs du fils aîné de l'Eglise, et du défenseur

d'une couronne, qui pour être la plus fidèle n'en est pas moins indépendante; applaudi de toutes les nations, révééré dans ses Etats des ecclésiastiques qu'il réforme, et à Rome du pontife auquel il résiste.

Quiconque étudie sa vie, le voit toujours grand et sage avec ses voisins, ses vassaux et ses peuples.

Mais quand on parle devant vous, Messieurs, on ne doit pas oublier ce que *S^t Louis* fit pour les sciences. Indigné que les Musulmans les cultivassent, et qu'elles fussent négligées dans nos climats; qu'on y apprît d'eux l'ordre des saisons; qu'on cherchât chez eux les remèdes du corps, et quelques lumières de l'esprit; il ralluma, du moins pour un temps, ces flambeaux éteints pendant tant de siècles; et il prépara ainsi à ses descendans la gloire de les fixer chez les Français, en les remettant entre vos mains.

Supplééz, Messieurs, à tout ce que je n'ai point dit sur le gouvernement de *S^t Louis*: mais faible ministre des autels, destiné à n'annoncer que la paix, pourrais-je parler ici de ses guerres? Oui, elles ont toutes été justes ou saintes. O religion! c'est-là ton plus beau triomphe. Celui qui ne craint que DIEU, doit être le plus courageux des hommes.

S E C O N D E P A R T I E.

Si *S^t Louis* n'avait montré qu'un courage ordinaire, c'était assez pour sa gloire : il pouvait vaincre, en se contentant d'animer par sa présence des sujets qui cherchent la mort dès qu'elle est honorée des regards du maître. Mais c'est peu de les inspirer ; il combat toujours pour eux comme ils combattent pour lui ; il donne toujours l'exemple ; il fait à leur vue ce qu'à peine le courage le plus ardent, l'émulation la plus animée leur ferait hasarder à la vue de leur souverain.

La journée de Taillebourg est encore récente dans la mémoire des hommes ; cinq cents ans d'intervalle n'en ont pas effacé le souvenir : et comment l'oublierons-nous , lorsque nous voyons aujourd'hui dans un descendant de *S^t Louis* , le seul roi qui depuis ce jour mémorable ait vaincu en personne les mêmes peuples dont triompha son aïeul immortel ?

Votre imagination se peint ici , sans doute , ce pont devenu si célèbre , où *Louis* presque seul arrête l'effort d'une armée. Nos annales contemporaines et fidelles attestent ce prodige ; et ce qui est encore plus rare , c'est que ce grand roi , hasardant ainsi une vie si précieuse , pensait n'avoir fait que son devoir. Il lui fut

donné

donné de faire avec simplicité les choses les plus grandes. Il remporte deux victoires en deux jours ; mais il ne met sa gloire que dans le bien qui peut en résulter. Les plus grands capitaines n'ont pas toujours profité de leurs victoires : l'histoire ne nous laisse pas douter que S^t *Louis* n'ait profité des siennes, et par la rapidité de ses marches, et par des succès qui valent des batailles, sans en avoir la célébrité, et surtout par la paix, cette paix tant désirée, tant troublée par le genre humain, et qu'il faut acheter par l'effusion de son sang. *Louis* l'accorda, cette paix, aux ennemis qu'il pouvait accabler, et aux rebelles qu'il pouvait punir ; il savait de quel prix est la clémence ; il savait combien il y a peu de grandeur à se venger ; que tout homme heureux peut faire périr des infortunés ; et que d'accorder la vie n'appartient qu'à DIEU et aux rois, qui sont son image.

Tel on le vit en Europe, tel il fut en Asie ; non pas aussi heureux, mais aussi grand. Il ne m'appartient pas de traiter de téméraires ceux qui dans ce siècle éclairé condamnent les entreprises des croisades autrefois consacrées. Je fais qu'un célèbre et savant auteur paraît souhaiter que les croisades n'eussent jamais été entreprises. Sa religion ne lui laisse pas penser que les chrétiens d'Occident dussent

regarder Jérusalem comme leur héritage. Jérusalem est la ville sainte, consacrée par les mystères de notre rédemption, par la mort d'un DIEU, digne et saint objet des vœux de tous les chrétiens; mais c'est le ciel où DIEU réside, qui est le patrimoine des enfans du ciel. La raison semble désapprouver encore que l'Europe se dépeuplât pour ravager inutilement l'Asie; que des millions d'hommes sans dessein arrêté, sans connaissances des routes, sans guides, sans provisions assurées, se soient précipités et se soient écoulés comme des torrens dans des contrées que la nature n'avait point faites pour eux. Voilà ce qu'on allègue pour condamner l'entreprise de *S^t Louis*; et on ajoute la raison la plus ordinaire et la plus forte sur l'esprit des hommes, c'est que l'entreprise fut malheureuse.

Mais, Messieurs, il n'y a aucun de vous qui ne me prévienne, et qui ne se dise à lui-même : il n'y a jamais eu d'action infortunée qui n'ait été condamnée; et plus le siècle est éclairé, plus vous sentez que le succès ne doit pas être la règle du jugement des sages, comme il n'est pas toujours dans les voies de DIEU la récompense de la vertu.

Tout homme est conduit par les idées de son siècle; une croisade était devenue un des devoirs d'un héros. *S^t Louis* voulait aller

réparer les disgrâces des empereurs et des rois chrétiens. Les croisés qui l'avaient précédé avaient fait beaucoup de fautes ; et c'est par cette raison-là même qu'il les fallait secourir. Les cris de tant de chrétiens gémissans l'appelaient de l'Orient , la voix du souverain pontife l'excitait de l'Occident ; le dirai-je enfin ? la voix de DIEU parlait à son cœur. Il avait fait vœu d'aller délivrer ses frères opprimés. Il ne pensait pas que la crainte d'un mauvais succès pût délier ses sermens. Il n'avait jamais manqué de parole aux hommes, pouvait-il en manquer à DIEU pour lequel il allait combattre ?

Quand son zèle eut déployé l'étendard du DIEU des armées, sa sagesse oublia-t-elle une seule des précautions humaines qui peuvent préparer la victoire ? Les *Paul-Emile*, les *Scipion*, les *Condé* et les héros de nos jours ont-ils pris des mesures plus justes ?

Ce port d'Aigues-mortes, devenu aujourd'hui une place inutile, vit partir la flotte la plus nombreuse et la mieux pourvue qui ait jamais vogué sur les mers. Cette flotte est chargée des mêmes héros qui avaient combattu sous lui à Taillebourg ; et le même capitaine qui avait vaincu les Anglais pouvait se flatter de vaincre les Sarrazins.

Allez d'autres, sans moi, l'ont peint s'élançant de son vaisseau dans la mer, et victorieux en abordant au rivage. Allez d'autres l'ont représenté affrontant ces traits de flammes, dont le secret, transmis des Grecs aux Sarrazins, était ignoré des chrétiens occidentaux. Il remporte deux victoires ; il prend Damiette ; il s'avance à la Maffoure. Le voilà prêt à subjuguier cette contrée, que son climat, son fleuve, ses anciens rois, ses conquérans ont rendue si célèbre. Encore une victoire, et le vulgaire l'égale aux plus fameux héros. Mais, Messieurs, il n'a pas besoin de cette victoire pour les égaler à vos yeux ; vous ne jugez pas les hommes par les événemens. Quand *S^t Louis* a eu des guerriers à combattre, il a été vainqueur ; il n'est vaincu que par les saisons, par les maladies, par la mort de ses soldats qu'un air étranger dévore, et par sa propre langueur. Il n'est point pris les armes à la main : il ne l'eût pas été, s'il eût pu combattre.

Dois-je, Messieurs, me laisser entraîner à l'usage de représenter ceux qui eurent ce grand homme dans leurs fers, comme des barbares sans vertu et sans humanité ? Ils en avaient, sans doute ; ils étaient des ennemis dignes de lui, puisqu'ils respectèrent sa vie qu'ils pouvaient lui ôter ; puisque leurs

médecins le guérèrent dans sa prison, du mal contre lequel il n'avait pu trouver de remède dans son camp ; puisqu'enfin , comme cet illustre captif l'atteste lui-même dans sa lettre à la reine sa mère , le sultan lui proposa la paix , dès qu'il l'eut en son pouvoir.

Le soldat est par-tout inhumain , emporté , barbare. Le saint roi avoue que les siens avaient massacré les musulmans dans la Massoure , sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'est pas étonnant que des peuples attaqués dans leur foyers se soient vengés ; mais , en se vengeant et en se défendant , ils montrèrent qu'ils connaissaient le respect dû au malheur et la générosité. Ils firent la garde devant la maison de la reine ; le sultan remit au roi la cinquième partie de la rançon qu'il devait payer ; action aussi noble que celle du vaincu , qui , s'étant aperçu que les Musulmans s'étaient mécomptés à leur désavantage , leur envoya ce qui manquait au prix de sa délivrance.

Plus il y avait de grandeur d'ame parmi ses ennemis , plus s'accroît la gloire de *S^t Louis* : elle fut telle que parmi les Mamelus , il s'en trouva qui concurent l'idée d'offrir la couronne d'Égypte à leur captif.

Jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Ses ennemis voyaient en lui ce que tous les hommes admirent , la valeur dans

les combats , la générosité dans les traités , la constance dans l'adversité. Les vertus mondaines sont admirées des hommes mondains ; mais pour nous , portons plus haut notre admiration ; voyons non ce qui étonnait l'Afrique , mais ce qui doit nous sanctifier. Voyons-y cette piété héroïque , qui me rappelle à toutes les actions saintes de sa vie , à ce grand objet de mon discours , à celui que vos cœurs se proposent.

TROISIEME PARTIE.

J'AI loué le grand homme qui a gouverné des nations , qui a conduit de nombreuses armées ; mais les vertus du roi et du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce très-petit nombre d'hommes que DIEU met à la tête des peuples. De quoi nous servira , à nous , une admiration stérile ? Nous voyons de loin ces grandes vertus ; il ne nous est pas donné de les imiter ; mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint , qui ne peut aspirer à l'être ? Roi , il est le modèle des rois : chrétien , il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment au fond de nos cœurs. Elle

nous dit : Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde. Il a été exposé à tous les dangers dont les charmes séduisent les âmes. Les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens ; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction : il les a évitées ; il les a rejetées.

Quel exemple pour nous ! il est humble dans le sein de la grandeur ; et nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité et d'orgueil ! Il est roi, et il est humble ! C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes. Mais quelle différence entre la modestie et l'humilité ! Que cette modestie est trompeuse ! qu'il entre d'amour propre dans cet art de cacher l'amour propre ; de paraître ignorer son mérite pour le mieux faire remarquer ; de dérober sous un voile l'éclat dont on est environné , afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oseriez tirer vous-mêmes !

O hommes , enfans de la vanité ! votre modestie est orgueil. La plus pure est celle qui est la moins corrompue par la secrète complaisance du cœur : elle est alors tout au plus une bonne qualité ; mais l'humilité est la perfection de la vertu.

S^t Louis secourt les pauvres ; tous les païens l'ont fait : mais il s'abaisse devant eux ; il est

le premier des rois qui les ait servis ; il les égale à lui ; il ne voit en eux que des citoyens de la cité de DIEU , comme lui. C'est-là ce que toute la morale païenne n'avait pas seulement imaginé. Il était le plus grand des rois , et il ne se croit pas digne de régner. Il veut abdiquer une couronne qu'on eût dû lui offrir , si sa naissance ne la lui avait pas donnée.

Quoi ! un roi dans la force de l'âge , un roi l'exemple de la terre , ne se croit pas égal à la place où DIEU l'a mis ; pendant que tant d'hommes médiocres dans leurs talens , et insatiables dans leur cupidité , percent violemment la foule où ils devraient rester , frappent à toutes les portes , font jouer tous les ressorts , bouleversent tout , corrompent tout , pour parvenir à de faibles dignités , à je ne fais quels emplois dont encore ils sont incapables !

La charité n'est pas moins étrangère à l'antiquité profane : elle connaissait la libéralité , la magnanimité ; mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes et pour leur bonheur éternel , les anciens en avaient-ils l'idée ? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le saint roi travaillait à secourir les âmes des faibles , et à soulager tous les infortunés ?

Toutes

Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens , je l'avoue ; les vertus divines ne sont que chez les chrétiens.

Où est le grand homme de l'antiquité , qui ait cru devoir rendre compte à la justice divine , je ne dis pas de ses crimes , je dis de ses fautes légères , je dis des fautes de ceux qui , chargés de ses ordres , pouvaient ne les pas exécuter avec assez de justice ?

Quel bon roi , dans les fausses religions , a vengé tous les jours sur soi-même des erreurs attachées à une administration pénible , et dont les princes ne se croient pas toujours responsables ?

Quels climats , quelles terres ont jamais vu des monarques païens , foulant aux pieds et la grandeur qui fait regarder les hommes comme des êtres subalternes , et la délicatesse qui amollit , et le dégoût affreux qu'inspire un cadavre , et l'horreur de la maladie , et celle de la mort , porter de leurs mains royales des hommes obscurs frappés de la contagion , et l'exhalant encore , leur donner une sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner ?

Ainsi la religion produit dans les ames qu'elle a pénétrées un courage supérieur , et des vertus supérieures aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans S^t Louis tout ce

qu'il eut de commun avec les héros et les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'est pas une vertu rare. L'ame ramasse alors toutes ses forces ; elle se mesure avec ses destins ; elle se donne en spectacle au monde. Quiconque est regardé des hommes , peut souffrir et mourir avec courage. On a vu des rois captifs , attachés au char de leur vainqueur , braver dans l'excès de l'humiliation le spectacle des pompes triomphales. On a vu des vaincus se donner la mort , non pas avec cette rage qu'inspire le désespoir , mais avec le sang-froid d'une fausse philosophie.

O vains fantômes de vertu ! ô aliénation d'esprit ! que vous êtes loin du véritable héroïsme ! Voir d'un même œil la couronne et les fers , la santé et la maladie , la vie et la mort ; faire des choses admirables , et craindre d'être admiré ; n'avoir dans le cœur que DIEU et son devoir ; n'être touché que des maux de ses frères , et regarder les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification ; être toujours en présence de son DIEU ; n'entreprendre , ne réussir , ne souffrir , ne mourir que pour lui : voilà *S^t Louis* , voilà le héros chrétien , toujours grand et toujours simple , toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ses peuples ; il a fait tout le bien

qu'il pouvait faire, même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ses bienfaits dans les siècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ses sujets et pour son DIEU. Vainqueur, il a pardonné; vaincu, il a supporté la captivité, sans affecter de la braver. Sa vie a coulé toute entière dans l'innocence et dans la pénitence; il a vécu sous le cilice, il est mort sur la cendre.

• Héros et père de la France, modèle des rois et des hommes, tige des Bourbons, veillez sur eux et sur nous; conservez la gloire et la félicité de ce royaume. C'est vous, sans doute, qui inspirâtes à *Charles V* votre sagesse, à *Louis XII* cet amour de son peuple; c'est par vous que *François I* fut le père des lettres; c'est vous qui rendîtes *Henri IV* à l'Eglise; c'est à votre exemple qu'il fut vaincre et pardonner; vous avez donné votre force et votre munificence à *Louis XIV*; vous avez vu votre modération dans les victoires, égalée par celui de vos fils qui règne aujourd'hui sur nous. Puisse ce roi, votre digne successeur, régner long-temps sur un peuple dont il fait l'amour, le bonheur et la gloire; et puissent ses vertus, ainsi que les vôtres, servir d'exemple aux nations! Ainsi soit-il.

LA CONSIDERATION

QU'ON DOIT AUX GENS DE LETTRES.


Fragment d'une lettre.

ON ne trouve ni en Angleterre, ni en aucun pays du monde, des établissemens en faveur des beaux arts comme en France. Il y a presque par-tout des universités : mais c'est dans la France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la sculpture, et l'architecture. *Louis XIV* s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas coûté deux cents mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonnemens, que le parlement d'Angleterre, qui a promis vingt mille guinées à celui qui ferait la découverte des longitudes, n'ait jamais pensé à imiter *Louis XIV* dans sa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve, à la vérité, en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation ; tel est le respect que ce peuple a

pour les talens , qu'un homme de mérite y fait toujours fortune.

M. *Addifson* en France eût été de quelque académie , et aurait pu obtenir , par le crédit de quelque femme , une pension de douze cents livres , ou plutôt on lui aurait fait des affaires , sous prétexte qu'on aurait aperçu dans sa tragédie  Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place ; en Angleterre il a été secrétaire d'Etat. M. *Newton* était intendant des monnaies du royaume ; M. *Congrève* avait une charge importante ; M. *Prior* a été plénipotentiaire ; le docteur *Swift* est doyen d'Irlande , et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. *Pope* ne lui permet pas d'avoir une place , elle n'empêche pas que sa traduction d'Homère ne lui ait valu deux cents mille francs. J'ai vu long-temps en France l'auteur de Rhadamiste près de mourir de faim ; le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus , et qui commençait à marcher sur les traces de son père , était réduit à la misère , sans M. *Fagon*.

Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre , c'est la considération où ils sont : le portrait du premier ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet ; mais j'ai vu celui de M. *Pope* dans vingt maisons.

M. *Newton* était honoré de son vivant, et l'a été après sa mort comme il devait l'être. Les principaux de la nation se sont disputés l'honneur de porter le poêle à son convoi. Entrez à *Westminster*, ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire ; ce sont les monumens que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire ; vous y voyez leurs statues comme on voyait dans *Athènes* celles des *Sophocle* et des *Platon* ; et je suis persuadé que la seule vue de ces glorieux monumens a excité plus d'un esprit, et a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite ; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans *Westminster* la célèbre comédienne mademoiselle *Oldfield*, à peu-près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. *Newton*.

Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de mademoiselle *Oldfield* enterrée dans leur *Saint-Denis*, n'ont rien consulté que leur goût ; ils sont bien loin d'attacher de l'infamie à l'art des *Sophocle* et des *Euripide*, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice , afin de nous faire sentir la barbare et lâche injustice qu'ils nous reprochent , d'avoir jeté à la voirie le corps de mademoiselle *le Couvreur*.

On se garde bien en Italie de flétrir l'opéra , et d'excommunier le signor *Tenezini* ou la signora *Cazzoni*. Pour moi , j'oserais souhaiter qu'on pût supprimer en France , je ne fais quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos spectacles. Lorsque les Italiens et les Anglais apprennent que nous flétrissons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons ; que l'on excommunie des personnes gagées par le roi ; que l'on condamne comme impie un spectacle représenté chez les religieux et dans les couvens ; qu'on déshonore des jeux où de grands princes ont été acteurs ; qu'on déclare œuvres du démon des pièces revues par les magistrats les plus sévères , et représentées devant une reine vertueuse : quand , dis-je , des étrangers apprennent cette insolence , cette barbarie gothique , qu'on ose nommer sévérité chrétienne ; que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation ? et comment peuvent-ils concevoir , ou que nos lois autorisent un art si infame , ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé

par les lois, récompensé par les souverains, cultivé par les plus grands hommes, et admiré des nations; et qu'on trouve chez le même libraire, l'impertinente déclamation contre nos spectacles, à côté des ouvrages immortels de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, de *Quinault*?

Du temps de *Charles I*, et dans le commencement de ces guerres civiles suscitées par des rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les spectacles, d'autant plus que *Charles I* et sa femme, fille de notre *Henri le grand*, les aimaient extrêmement.

Un docteur nommé *Pryn*, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné s'il avait porté un manteau court au lieu d'une soutane, et qui aurait voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de DIEU et de la *propaganda fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très-innocemment devant le roi et la reine. Il cita l'autorité des rabbins et quelques passages de *S^t Bonaventure*, pour prouver que l'*Oedipe* de *Sophocle* était l'ouvrage du malin; que *Térence* était excommunié *ipso facto*; et il ajouta, sans doute, que *Brutus*, qui était un janséniste très-sévère, n'avait assassiné *César*,

que parce que *César*, qui était grand-prêtre, avait composé une tragédie d'Oedipe; enfin il dit que tous ceux qui assistaient à un spectacle étaient des excommuniés, qui reniaient leur croyance et leur baptême. C'était outrager le roi et toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors *Charles I*; ils ne voulurent pas souffrir qu'on excommuniât ce même prince, à qui ils firent depuis couper la tête. *M. Pryn* fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir son beau livre, (dont le père *le B....* a emprunté le sien) brûlé par la main du bourreau, et lui, à avoir les oreilles coupées. Son procès se voit dans les actes publics.

LETTRE.

DE CONSOLATION.

A M. * * *

LA quadrature du cercle, et le mouvement perpétuel, sont des choses aisées à trouver en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une ame agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une

personne blessée , dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées et sanglantes , difait à un chirurgien : Je veux que ces chairs soient réunies , et qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure ; le chirurgien répondrait : C'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi ; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper , retrancher , détruire ; le temps seul peut réparer.

Il en est ainsi des plaies de l'ame ; les hommes blessent , enveniment , désespèrent ; d'autres veulent consoler , et ne font qu'exciter de nouvelles larmes : le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface dans nous les impressions les plus profondes ; que nous n'avons au bout d'un certain temps , ni le même sang qui coulait dans nos veines , ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau ; ni par conséquent les mêmes idées ; qu'en un mot , nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois ; si nous faisons , dis-je , cette réflexion bien sérieusement , elle nous sera d'un très-grand secours ; nous pourrons hâter ces momens où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même : J'ai éprouvé que la mort de mes parens , de mes amis , après m'avoir percé le cœur pour un temps , m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde. J'ai senti qu'au bout de quelques années , il s'est formé dans moi une ame nouvelle ; que l'ame de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt , ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre par la force de notre esprit , autant qu'il est en nous , dans la situation où le temps nous mettra un jour. Dévancions par notre pensée le cours des années.

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil , se croit sans doute libre ; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons dans toutes nos affaires comme si nous étions bien convaincus de notre liberté : conduisons-nous ainsi dans nos passions , qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos blessures fussent en un moment consolidées , qu'un instant nous fît passer de la maladie à la santé ; mais des remèdes sages précipitent certainement le temps de la guérison.

Je ne connais point de plus puissant remède pour les maladies de l'ame , que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des esprits animaux : elle rend quelquefois insensible aux douleurs du corps. Une personne bien appliquée, qui exécute une belle musique, ou pénétrée de la lecture d'un bon livre qui parle à l'imagination et à l'esprit, sent alors un prompt adoucissement dans les tourmens d'une maladie ; elle sent aussi les chagrins de son cœur perdre petit à petit leur amertume. Il faut penser à tout autre chose qu'à ce qu'on veut oublier ; il faut penser souvent et presque toujours à ce qu'on veut conserver. Nos fortes chaînes sont à la longue celles de l'habitude. Il dépend, je crois, de nous de désunir des chaînons qui nous lient à des passions malheureuses, et de fortifier les liens qui nous enchaînent à des choses agréables.

Ce n'est point que nous soyons les maîtres absolus de nos idées ; il s'en faut beaucoup : mais nous ne sommes point absolument esclaves ; et encore une fois, je crois que l'Etre suprême nous a donné une petite portion de sa *liberté*, comme il nous a donné un faible écoulement de sa *puissance de penser*.

Mettons donc en usage le peu de forces que nous avons. Il est certain qu'en lisant et en réfléchissant, on augmente sa *faculté de penser* ; pourquoi n'augmenterions-nous pas de même cette faculté qu'on nomme *liberté* ?

Il n'y a aucun de nos sens, aucune de nos puissances à qui l'art n'ait trouvé des secours. La liberté sera-t-elle le seul attribut de l'homme que l'homme ne pourra augmenter ?

Je suppose que nous soyons parmi des arbres chargés de fruits délicieux et empoisonnés, qu'un appétit dévorant nous porte à cueillir; si nous nous sentons trop faibles pour voir ces fruits sans y toucher, cherchons, et cela dépend de nous, des terrains où ces beaux fruits ne croissent pas.

Voilà des conseils qui sont peut-être, comme tant d'autres, plus aisés à donner qu'à suivre; mais aussi il s'agit d'une grande maladie, et la personne qui est languissante peut seule être son médecin.

A M. * * *

1 7 2 7.

JE tombai hier par hasard sur un mauvais livre d'un nommé *Dennis*, car il y a aussi de méchans écrivains parmi les Anglais. Cet auteur, dans une petite relation d'un séjour de quinze jours qu'il a fait en France, s'avise de vouloir faire le caractère de la nation qu'il

a eu si bien le temps de connaître. Je vais , dit-il , vous faire un portrait juste et naturel des Français , et pour commencer je vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont , à la vérité , très-bien reçu , et m'ont accablé de civilités ; mais tout cela est pur orgueil : ce n'est pas pour nous faire plaisir qu'ils nous reçoivent si bien , c'est pour se plaire à eux-mêmes ; c'est une nation bien ridicule ! &c.

N'allez pas vous imaginer que tous les Anglais pensent comme ce monsieur *Dennis* , ni que j'aie la moindre envie de l'imiter en vous parlant , comme vous me l'ordonnez , de la nation anglaise.

Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales sont sujettes à trop d'exceptions ; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très-imparfaitement le pays où il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment ; presque tous les dedans lui sont inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambassadeur est toujours un homme fort instruit du génie du pays où il est envoyé , et pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut être vrai à l'égard des ministres étrangers qui résident à Paris , car ils savent tous la langue du pays ; ils ont à faire à une nation qui se manifeste aisément ; ils sont

reçus , pour peu qu'ils le veuillent , dans toutes fortes de sociétés , qui toutes s'empressent à leur plaire ; ils lisent nos livres , ils assistent à nos spectacles. Un ambassadeur de France en Angleterre est tout autre chose. Il ne fait pour l'ordinaire pas un mot d'anglais , il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète ; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue ; il ne peut voir les spectacles , où les mœurs de la nation sont représentées. Le très-petit nombre de sociétés où il peut être admis sont d'un commerce tout opposé à la familiarité française ; on ne s'y assemble que pour jouer et pour se taire. La nation étant d'ailleurs presque toujours divisée en deux partis , l'ambassadeur , de peur d'être suspect , ne saurait être en liaison avec ceux du parti opposé au gouvernement ; il est réduit à ne voir guère que les ministres , à peu-près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondans et son trafic , avec cette différence pourtant que le marchand , pour réussir , doit agir avec une bonne foi qui n'est pas toujours recommandée dans les instructions de son excellence ; de sorte qu'il arrive assez souvent que l'ambassadeur est une espèce de facteur , par le canal duquel les faussetés et les tromperies politiques passent d'une cour à l'autre , et qui après avoir menti en cérémonie ,

au nom du roi son maître , pendant quelques années , quitte pour jamais une nation qu'il ne connaît point du tout.

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise ; qui converserait librement avec les wigs et les toris ; qui dînerait avec un évêque , et qui souperait avec un quaker ; irait le samedi à la synagogue et le dimanche à Saint-Paul ; entendrait un sermon le matin , et assisterait l'après-dîner à la comédie ; qui passerait de la cour à la bourse , et par-dessus tout cela ne se rebuterait point de la froideur , de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencemens du commerce , et dont quelques-unes ne se défont jamais ; un homme tel que je viens de vous le dépeindre , ferait encore très - sujet à se tromper , et à vous donner des idées fausses , surtout s'il jugeait , comme on juge ordinairement , par le premier coup d'œil.

Lorsque je débarquai auprès de Londres , c'était dans le milieu du printemps ; le ciel était sans nuages , comme dans les plus beaux jours du midi de la France ; l'air était rafraîchi par un doux vent d'Occident qui augmentait la sérénité de la nature , et disposait les esprits à la joie ; tant nous sommes *machine* , et tant

nos âmes dépendent de l'action des corps. Je m'arrêtai près de Greenwich sur les bords de la Tamise. Cette belle rivière qui ne se déborde jamais, et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands, durant l'espace de six milles; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de musique, et suivie de mille petites barques à rames; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trouffes et de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent sur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît pas sa physionomie, par son habillement, et par son embonpoint, qu'il était libre, et qu'il vivait dans l'abondance.

Auprès de la rivière, sur une grande pelouse qui s'étend environ quatre milles, je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une espèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait aussi des femmes à cheval, qui galopaient çà et là avec beaucoup de grace; mais surtout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toile des Indes. Il y en

avait beaucoup de fort belles, toutes étaient bien faites; elles avaient un air de propreté, et il y avait dans leurs personnes une vivacité et une satisfaction qui les rendait toutes jolies.

Une autre petite carrière était enfermée dans la grande; elle était longue d'environ cinq cents pieds, et terminée par une balustrade. Je demandai ce que tout cela voulait dire. Je fus bientôt instruit que la grande carrière était destinée à une course de chevaux, et la petite à une course à pied. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une espèce de grande aiguère d'argent couverte. A la balustrade de la carrière intérieure étaient deux perches; au haut de l'une on voyait un grand chapeau suspendu, et à l'autre flottait une chemise de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourse à la main. La grande aiguère était le prix de la course des chevaux, la bourse celle de la course à pied; mais je fus agréablement surpris quand on me dit qu'il y avait une course de filles; qu'outre la bourse destinée à la victorieuse, on lui donnait pour marque d'honneur cette chemise qui flottait au haut de cette perche, et que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule quelques négocians pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces messieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empressement et cette cordialité de gens qui sont dans la joie, et qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils m'eurent fait venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchissemens, ils eurent soin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aisément avoir le spectacle de toutes les courses et celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus transporté aux jeux olympiques; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir osé comparer l'Elide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs dans Londres, et je me crus aussitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemarck qui était arrivé le matin, et qui s'en retournait heureusement le soir même, se trouva auprès de moi pendant les courses. Il me paraissait saisi de joie et d'étonnement: il croyait que toute la nation était toujours gaie; que toutes les femmes étaient belles et vives, et que le ciel d'Angleterre était toujours pur et serein; qu'on ne songeait jamais

qu'au plaisir ; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait ; et il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour ; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je revenais ; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été , et qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vu galoper de si bonne grace. Cependant , je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir ; elles étaient guindées et froides , prenaient du thé , faisaient un grand bruit avec leurs éventails , ne disaient mot , ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain ; quelques-unes jouaient au quadrille , d'autres lisaient la gazette : enfin , une plus charitable que les autres , voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; que toutes ces belles personnes vêtues de toile des Indes étaient des servantes ou des villageoises ; que toute cette brillante jeunesse , si bien montée et caracolant autour de la carrière , était une troupe d'écoliers et d'apprentis montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire ,

et m'en retournai de dépit dans la cité, trouver les marchands et les *aldermen* qui m'avaient fait si cordialement les honneurs de mes prétendus jeux olympiques.

Je trouvai le lendemain, dans un café malpropre, mal meublé, mal servi, et mal éclairé, la plupart de ces messieurs, qui la veille étaient si affables et d'une humeur si aimable; aucun d'eux ne me reconnut; je me hasardai d'en attaquer quelques-uns de conversation; je n'en tirai point de réponse; ou tout au plus un oui et un non; je me figurai qu'apparemment je les avais offensés tous la veille. Je m'examinai, et je tâchai de me souvenir si je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon sur les leurs; ou si je n'avais pas dit que les cuisiniers français l'emportaient sur les anglais, que Paris était une ville plus agréable que Londres, qu'on passait le temps plus agréablement à Versailles qu'à Saint-James, ou quelque autre énormité pareille. Ne me sentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi ils étaient tous si tristes: mon homme me répondit d'un air refrogné, qu'il faisait un vent d'est. Dans le moment arriva un de leurs amis, qui leur dit avec un visage indifférent: *Molly* s'est

coupé la gorge ce matin ; son amant l'a trouvée morte dans sa chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle. Cette *Molly* était une fille jeune, belle , et très-riche , qui était prête à se marier avec le même homme qui l'avait trouvée morte. Ces messieurs , qui tous étaient amis de *Molly* , reçurent la nouvelle sans sourciller. L'un d'eux seulement demanda ce qu'était devenu l'amant ; *il a acheté le rasoir* , dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Pour moi , effrayé d'une mort si étrange et de l'indifférence de ces messieurs , je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raison avait forcé une demoiselle , si heureuse en apparence , à s'arracher la vie si cruellement ; on me répondit uniquement qu'il faisait un vent d'est. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'est avait de commun avec l'humeur sombre de ces messieurs , et la mort de *Molly*. Je sortis brusquement du café , et j'allai à la cour ; plein de ce beau préjugé français qu'une cour est toujours gaie. Tout y était triste et morne , jusqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fausse idée qu'il avait emportée d'Angleterre ; mais le climat opérait déjà sur moi , et je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de

la cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose aux mois de novembre et de mars ; qu'alors on se pendait par douzaine ; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'est souffle le plus constamment. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux même en souffrent, et ont tous l'air abattu. Les hommes, qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère, et l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était, à la lettre, par un vent d'est qu'on coupa la tête à *Charles I.*, et qu'on détrôna *Jacques II.* Si vous avez quelque grace à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud.

Outre ces contrariétés que les élémens forment dans les esprits des Anglais, ils ont celles qui naissent de l'animosité des partis ; et c'est ce qui désoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que *milord Marlborough* était le plus grand poltron du monde, et que *M. Pope* était un sot.

J'étais venu plein de l'idée qu'un wigh était un fin républicain, ennemi de la royauté ; et un tory, un partisan de l'obéissance passive ; mais j'ai trouvé que dans le parlement presque tous les wighs étaient pour la cour, et les torys contre elle.

Un jour, en me promenant sur la Tamise, l'un de mes rameurs, voyant que j'étais français, se mit à m'exalter d'un air fier la liberté de son pays, et me dit en jurant DIEU qu'il aimait mieux être batelier sur la Tamise qu'archevêque en France. Le lendemain je vis mon même homme dans une prison auprès de laquelle je passais ; il avait les fers aux pieds, et tendait la main aux passans à travers la grille. Je lui demandai s'il faisait toujours aussi peu de cas d'un archevêque en France ; il me reconnut. Ah ! Monsieur, l'abominable gouvernement que celui-ci ! On m'a enlevé par force ; pour aller servir sur un vaisseau du roi en Norwége ; on m'arrache à ma femme et à mes enfans, et on me jette dans une prison, les fers aux pieds, jusqu'au jour de l'embarquement, de peur que je ne m'enfuie.

Le malheur de cet homme, et une injustice si criante me touchèrent sensiblement. Un français qui était avec moi m'avoua qu'il sentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent si hautement notre servitude, étaient

étaient esclaves aussi-bien que nous. J'avais un sentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la terre.

Je vous avais écrit sur cela bien de la morale chagrine, lorsqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par force, (1) et me fit jeter ma lettre au feu. Pour vous donner une plus forte idée des contrariétés dont je vous parle, j'ai vu quatre traités fort savans contre la réalité des miracles de JESUS-CHRIST, imprimés ici impunément, dans le temps qu'un pauvre libraire a été pilorié pour avoir publié une traduction de *la Religieuse en chemise*.

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux olympiques à Newmarket. Toute la noblesse, me disait-on, s'y assemble deux fois l'an; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vîtes de l'Europe, nés d'étalons arabes et de jumens anglaises, qui volent dans une carrière d'un gazon verd à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour. J'ai été chercher ce beau spectacle, et j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre, et qui

(1) Cette violence s'exerce encore pendant la guerre.

mettaient dans cette solennité infiniment plus de filouterie que de magnificence.

Voulez-vous que je passe des petites choses aux grandes ? Je vous demanderai si vous pensez qu'il soit bien aisé de vous définir une nation qui a coupé la tête à *Charles I*, parce qu'il voulait introduire l'usage des surplis en Ecosse, et qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir ; tandis que cette même nation a vu sans murmurer *Cromwell* chasser les parlemens, les lords, les évêques, et détruire toutes les lois ?

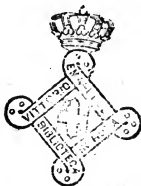
Songez que *Jacques II* a été détrôné en partie pour s'être obstiné à donner une place dans un collège à un pédant catholique ; et souvenez-vous que *Henri VIII*, ce tyran sanguinaire, moitié catholique, moitié protestant, changea la religion du pays, parce qu'il voulait épouser une effrontée, laquelle il envoya ensuite sur l'échafaud ; qu'il écrivit un mauvais livre contre *Luther*, en faveur du pape, puis se fit pape lui-même en Angleterre, faisant pendre tous ceux qui niaient la suprématie, et brûler ceux qui ne croyaient pas la transsubstantiation ; et tout cela gaiement et impunément.

Un esprit d'enthousiasme, une superstition furieuse avait saisi toute la nation durant les guerres civiles ; une impiété douce et oisive

succéda à ces temps de trouble, sous le règne de *Charles II.*

Voilà comme tout change , et que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre. Les Espagnols disent d'un homme : *Il était brave hier.* C'est à peu-près ainsi qu'il faudrait juger des nations , et surtout des Anglais. On devrait dire : Ils étaient braves en cette année, en ce mois.

Fin du Tome troisième.



T A B L E

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

COMMENTAIRE HISTORIQUE SUR
LES OEUVRES DE L'AUTEUR DE LA
HENRIADE. Page 3

EXTRAIT D'UN ECRIT PERIODIQUE, INTITULÉ :
Nouvelle bibliothèque. 164

OBSERVATIONS SUR LE LIVRE INTITULÉ :
*De l'homme ou des principes et des lois , de
l'influence de l'ame sur le corps , et du corps
sur l'ame ; en trois volumes , par J. P. Marat ,
docteur en médecine. A Amsterdam , chez Marc-
Michel Rey , 1775.* 172

*Sur le livre de la félicité publique ; nouvelle
édition. A Bouillon , de l'imprimerie de la
Société typographique.* 182

*Sur l'ouvrage intitulé : La vie et les opinions de
Tristram Shandy ; traduites de l'anglais de
Stern , par M. Frenais ; chez Ruault , à Paris ,
1776.* 185

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui , en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré , sert à éclaircir les antiquités des peuples , et surtout à venger l'histoire sainte : par M. Guérin du Rocher , prêtre ; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris , chez Berton , libraire , &c. 190

Sur les mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles , duc et pair , maréchal de France , ministre d'Etat ; 6 volumes in-12 : chez Moutard , imprimeur de la reine , &c. 196

Sur une nouvelle Epître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du Journal encyclopédique. 219

Sur une Satire en vers de M. Clément , intitulée : Mon dernier mot. 229

Avertissement d'une édition de l'éloge et des pensées de Pascal , donnée par M. de Voltaire , en 1778. 232

CONNAISSANCE DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS
DE LA POESIE ET DE L'ELOQUENCE DANS
LA LANGUE FRANÇAISE. 241

Avertissement des éditeurs. 243

| | |
|--|-----|
| AMITIÉ. | 249 |
| AMOUR. | 254 |
| <i>Temple de l'amour, tiré de la Henriade.</i> | 256 |
| AMBITION. | 262 |
| ARMÉE. | 265 |
| ASSAUT. | 273 |
| BATAILLE. | 279 |
| CARACTERES ET PORTRAITS. | 282 |
| <i>Portrait de Marie-Thérèse.</i> | 287 |
| <i>Caractère de Charles XII.</i> | 290 |
| CHANSONS. | 293 |
| COMPARAISONS. | 295 |
| DIALOGUES EN VERS. | 304 |
| DIALOGUES EN PROSE. | 314 |
| DESCRIPTION DE L'ENFER. | 319 |
| EPIGRAMME. | 327 |
| FABLE. | 332 |
| DE LA GRANDEUR DE DIEU. | 339 |
| LANGAGE. | 342 |

T A B L E. 461

*Examen des fautes de langage dans la tragédie
de Pompée.* 347

LETTRES FAMILIERES. 359

LIBERTÉ. 371

METAPHORE. 376

OPERA. 381

DE LA SATIRE. 392

TRADUCTIONS. 397

DU VRAI DANS LES OUVRAGES. 405

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS , ROI DE
FRANCE , *prononcé dans la chapelle du louvre ,
en présence de MM. de l'académie française ,
le 25 août 1749 , par M. l'abbé d'Arty.* 409

SUR LA CONSIDERATION QU'ON DOIT AUX
GENS DE LETTRES. *Fragment d'une lettre.*
434

LETTRE DE CONSOLATION. A M. *** 439

A M. ***. 443

Fin de la Table du troisieme volume.

447,133



